

ANTOINE VOLODINE

LE NOM DES SINGES

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

ANTOINE VOLODINE

LE NOM
DES SINGES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OceanofPDF.com

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN 9782707331342

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

OceanofPDF.com

I

LA SURFACE DES EAUX

OceanofPDF.com

I

La révolution était morte une fois de plus et même très morte. J'avais honte d'avoir participé à ce ratage.

Oui, on a compris, s'impacienta Gonçalves, le psychiatre.

Je m'étais remis à mentir, chaque jour augmentant la dose d'invraisemblable, chaque nuit cherchant à oublier, à m'éloigner de...

Assez, Golpiez ! cria Gonçalves.

Il gesticulait avec à la main des plumes, un collier de plumes.

Racontez-moi du solide au lieu de gémir, dit-il. Au lieu de vous complaire dans les abstractions idiotes. Vous savez bien que pour nous la mort n'a aucune réalité. L'inexistence primitive, oui. La boue, oui. Mais pas la mort.

Fabian se passa le creux du bras sur le visage. Une averse avait transformé l'après-midi en fouillis crépusculaire. La chaleur moite avait augmenté dans le cabinet de Gonçalves. La sueur s'accumulait sur les cils de Fabian. Les gouttes grossissaient puis tombaient. Fabian avala sa salive. De l'autre côté de la fenêtre les lianes finissaient de ruisseler et, aux endroits qui avaient retrouvé leur couleur terne de vieille corde, des bêtes rampaient.

La révolution retournait à son inexistence primitive, reprit Fabian. Nous aussi. L'air humide ne bougeait plus, il y flottait des traînées de gangrène végétale. Je sentais mon corps changer, ma voix, mon vocabulaire, mes rêves. Je me réintroduisais dans ma véritable nature.

C'est-à-dire ?

Le psychiatre posa la question, puis à son tour il observa les arbres, la verdure maintenant moins dégoulinante, et sur la verdure la faune qui faisait sa réapparition, les petits serpents, les iguanes divers, plusieurs sortes de mille-pattes.

Enfin je redevais indien, dit Fabian.

Foutaises, grommela Gonçalves. Et cessez de vous épancher à la première personne. Vous allez me modifier ça, et en vitesse.

La barque, dit Fabian. La barque dérivait.

Narrez ! commanda Gonçalves en agitant devant son malade la parure de plumes et une petite calebasse où les graines desséchées grésillaient.

Fabian voyait mal le détail des broussailles qui l'entouraient. La fièvre des marais se combinait à l'obscurité pour modifier sa perception du vrai, du luxuriant, des obstacles.

Il avançait de biais, porté par la pirogue, lentement, et, pour conter ce qu'il y avait eu d'abord, pour remonter jusqu'à l'idée de naissance ou de renaissance – jusqu'à ce début de l'histoire que Gonçalves si souvent exigeait d'entendre –, il décrivit une toile d'araignée suspendue en barrage au-dessus du chenal. Il évoqua le contact de la soie agrippeuse, sur ses lèvres la texture et le silence hostile du piège. Sa tête prisonnière se débattait sans force, soudain ivre d'une déception anxieuse, car le bruit de ce qui aurait dû craquer ne venait pas ; les attaches d'apparence frêle ne craquaient pas, elles résistaient, les fils tremblaient d'une rive à l'autre et ne craquaient pas. Quelque part hors de l'eau la pagaie vainement tournoyait, touchant des roseaux, des branches. Cela produisait un mince vacarme. Puis quelque chose se rompit. La pirogue glissait entre les nénuphars et les mousses de surface, et maintenant Fabian entraînait derrière lui des déchirures. Dans ce sillage il y avait des boules de sciure animale, du colibri en décomposition, des brindilles réticentes, des fragments d'insectes. Tout frissonnait.

Fabian économisait sa respiration à l'intérieur de la toile. Il ne réussissait pas à s'en libérer. J'ignore s'il avait peur ou non. L'engourdissement l'avait gagné.

Et l'araignée ? se passionna Gonçalves. Quelle espèce ? Une caranguejeira ? Quelle espèce de caranguejeira ? Taille, poids ? Une janduparaba ?

J'essaie de reconstituer, mon docteur, prétendit Fabian. Mais je bute sur la limite extrême du souvenir, où rien de précis ne se détache.

Une jandupichuna ?

Je ne sais plus, mon docteur. Je demeure collé et engourdi sur cette frontière, tandis que vont et viennent en mes narines des bouffées fétides de marécage.

Donc vous respiriez, ricana le psychiatre. Très joli détail, très schizophrène de retenir sa respiration en face du danger. Néanmoins vous respiriez.

Oui, dit Fabian. On avait dans les fosses nasales des relents d'excréments écailleux, des gaz moisiss... Je...

Suffit, Golpiez ! L'analyse de la puanteur n'est pas à l'ordre du jour. Progressez jusqu'à l'araignée. Une nhanduguaca ? Une tarentule ? S'était-elle contractée dans les épaisseurs du sous-bois ? Se ruait-elle ?

Fabian se tortilla sur son siège, sur le fauteuil de dentiste que Gonçalves avait hérité du praticien précédent et qui servait à présent pour les interrogatoires auxquels devaient se soumettre, trois fois par semaine, les malades envoyés par le service sanitaire de la municipalité. Les anciennes ponceuses à canines, le bras articulé, les tuyaux en caoutchouc dansotèrent. Le psychiatre haussait le ton, il secouait les accoudoirs, il se pencha vers Fabian, il brandissait chamaniquement les calebasses, les pennes jaune vif, rouge vif, il criait.

Je vous écoute, parlez ! rugit-il.

Et la touffeur du cabinet : comme dans les profondeurs détrempées de la forêt.

Et l'haleine de Gonçalves : comme au bord des pires bauges à crocodiles.

Et depuis les aisselles de Fabian et le long de ses flancs : de nouvelles rigoles tortueuses. Sur son ventre tout était mouillé. Lutter semblait de plus en plus difficile, ou même simplement apprécier la situation, savoir ce qui arrivait. Je me balançais au-dessus des algues brunâtres, des lentilles d'eau. Tant chargé était le liquide que les vaguelettes n'avaient pas de reflets.

Dites donc, Golpiez, intervint encore Gonçalves. Donnez aux choses un nom correct. Lentilles d'eau, algues brunâtres. Je vous cite. On croirait assister aux aveux d'un touriste impérialiste. Faites un effort. La nomenclature indienne n'est pas pour les chiens.

J'ai la mémoire en lambeaux, se plaignit Fabian. Souvent le vocabulaire essentiel m'échappe.

Balivernes, gronda Gonçalves.

Sous la blouse blanche du médecin-chaman on apercevait le maillot de corps troué, ainsi que la peau elle aussi trouée : par les tiques, les larves, les maladies. Au sommet de la poitrine très maigre la sueur sourdait sans discontinuer. Puis Fabian regarda ailleurs.

Donc, l'araignée, insista Gonçalves.

Donc l'araignée, répéta Fabian avec une veule docilité. Entre feuilles et eau je la voyais nerveuse, une de ces caranguejeiras phénoménales que les Cocambos appellent janduços, une janduçu grosse comme votre main, mon docteur, et à peu près de la même couleur, aussi laide, avec le majeur et l'annulaire cabrés en menace. Je n'avais pas lâché la pagaie, sans adresse je la remuais pour faire reculer l'embarcation ou pour sectionner la passerelle qui me reliait à la janduçu, à la grenaille brillante qui tient lieu de regard chez les bestioles de ce genre, et aucun de mes gestes n'aboutissait, la passerelle cheminait en tremblotant jusqu'à mes cheveux ou ma bouche. Finalement le cauchemar tourna à mon avantage. La janduçu était tombée, elle gargouillait parmi les igabas et les amambis et les fleurs pourpres tachées de vase. Tous deux nous nous désarticulions avec rage, moi pour me dégager de l'écheveau, elle pour regagner la rive ou pour prendre la pirogue à l'abordage.

Synthétisez, Golpiez, soupira Gonçalves. On a suivi, pas besoin de nous assommer avec du superflu.

Je surveillais les évolutions de la nageuse, dit Fabian. Je la vis gigoter moins fort. Puis elle coula.

Il y eut une pause entre les locuteurs. On suffoquait. Chacun épongea ses larmes saumâtres.

C'est tout ? finit par demander Gonçalves.

Déçu.

Je ne vois plus rien, dit Fabian.

Contrit.

Je suis fatigué. J'aimerais que l'image persiste, mais elle s'efface. Quelque chose s'est terminé.

Quelque chose s'est terminé ? Vous voulez rire ! éclata le psychiatre. Tout commence, au contraire ! Nous sommes en pleine entame ! Creusez plus loin, Golpiez ! Au-delà de ce qui s'efface !...

Comme Fabian restait bouche cousue, Gonçalves se leva. Au passage il avait giflé le bras articulé du fauteuil dentaire. Au-dessus de la tête de Fabian la roulette vagabondait à des altitudes variables. Un jouet au bout d'un élastique.

Nous fouillerons, Golpiez ! Je n'en démordrai pas ! tempêta le médecin-chaman.

On comptait trois fenêtres dans le cabinet. Deux étaient obturées par des nattes de raphia. Sous la troisième des perroquets se livraient à des joutes oratoires. Il fallait hurler pour vaincre cette stridence affreuse.

Gonçalves tira un rideau devant la fenêtre de droite, la troisième, celle par laquelle jusque-là on avait pu admirer le quotidien d'une rue de Puesto Libertad, la gamme des verts d'après la pluie, les arbres qu'alourdissaient les racines aériennes et la faune locale.

Diapothérapie, annonça le psychiatre. On va enquêter d'une autre manière. On va aller vers le début d'une autre manière.

Comme vous voudrez, mon docteur, balbutia Fabian.

La pénombre avait atteint déjà un degré suffisant de densité. Toutefois Gonçalves s'excita une minute sur le mécanisme bloqué d'une persienne, il se tint une minute devant la fenêtre de gauche, à proférer des insanités et à cogner et cogner sur des engrenages gluants de pollen gluant, à traire colériquement des cordons immondes, couverts d'animalcules décédés et de blattes retournées à leur inexistence primitive. La persienne ne réagissait pas. Gonçalves alors la méprisa.

De toute façon, dit-il, l'obscurité trop grande vous endormirait. Je vous connais, Golpiez ! A la moindre occasion vous fuyez les boues de la réalité pour aller patauger dans vos rêves ! Je vous connais comme ma poche !

A présent il installait l'appareil de projection sur son bureau, au milieu des pots de fleurs et des objets indiens qui avaient appartenu à la collection particulière du dentiste. On avait là un petit bloc de ferraille issu d'un surplus militaire de l'ère insurrectionnelle, une lanterne magique parsemée de tigrures kaki et gris sable qui créaient un effet de camouflage. C'était un modèle robuste, capable de fonctionner en temps de guerre et de révolution et en toutes circonstances et n'importe où, même ici, à Puesto Libertad, où l'électricité était coupée depuis des lustres. Gonçalves bouscula des orchidées qui lui barraient la route, et il écarta des parures en plumes de toucan et des tambours sacrés et des bols à masato et des bracelets en crocs de jaguar, et il fourragea dans un tiroir pour en retirer du matériel psychotrope supplémentaire (un briquet, trois poignées de diapositives, une sarbacane destinée à être pointée sur tel ou tel détail significatif de l'image), et ensuite il alluma la lampe à pétrole située derrière le passe-vues.

La flamme vacilla puis se stabilisa. Elle émettait une clarté jaune. Sur le mur que fixait Fabian, entre les arbustes d'appartement et les cache-sexe cocambos en cuir de tapir, un espace vierge s'étendait. Là allaient scintiller les photographies choisies par Gonçalves.

Ce n'est pas la première fois que nous travaillons comme ça, mais je vous rappelle les règles du jeu, dit le psychiatre. On considère qu'il n'y a pas de différence entre votre mémoire et ce qui apparaît sur le mur. Vous n'avez pas le droit d'hésiter ni le droit de rester muet. Par principe on considère que vous ne pouvez même pas tenter un mensonge. Je me suis bien fait comprendre ?

Fabian plissa les yeux. Il se concentrait. Il avait devant lui un des méandres de l'Abacau, une courbe du fleuve qui ressemblait à des milliers d'autres courbes, avec sa rive touffue et sans éclaircie, très belle mais peu accueillante. Dans les criques on notait des effondrements de glaise rouge, des accumulations de branches et de racines qui auraient rendu pénible l'accostage. Les arbres se pressaient les uns contre les autres et l'eau boueuse ne les réfléchissait pas.

Votre lexique, Golpiez ! s'échauffa Gonçalves. Votre langue ! Vous n'êtes pas le seul Indien dans la salle ! Nous sommes entre Jucapiras !... Ne m'obligez pas sans arrêt à le dire !... De quels arbres parlez-vous ?

Muiracutucas, guacuris, jacarandas, mamauranas, iebaros, énuméra Fabian. Sur la gauche un cajuçara difforme, en pleine floraison, dans la première crique des rameaux de garapuvu, dans la deuxième crique un tronc mort d'ararani, dans la troisième crique...

Compris, fit Gonçalves. D'accord.

A l'extérieur du cabinet, dans le passage 6 de Mayo et plus loin, sur l'avenue du Drapeau qui descendait jusqu'au quartier lacustre, les perroquets continuaient à jeter en tous sens de hauts grincements. Une bande de singes leur rétorquait avec véhémence. On n'aurait pu espérer illustration sonore plus adéquate.

La photo a été prise un peu en amont de Puesto Libertad, signala Gonçalves. Le personnage arrive en pirogue. Vous voyez, au premier plan, la proue de la pirogue ?

Cette tache floue ?

Gonçalves et la sarbacane indiquaient la tache floue, effectivement. Autour de l'embouchure en roseau frémissait une mèche de poils sales,

de la queue de loutre, peut-être, ou du poitrail de jaratataca, et à la naissance de la mèche il y avait une très jolie attache en turquoise.

Oui, là, dit Gonçalves. Juste devant.

La photo est de qualité médiocre, dit Fabian.

Je me fiche de vos appréciations esthétiques ou techniques, se vexa le psychiatre. Je veux que vous vous exprimiez sur cette arrivée à Puesto Libertad. Qui est assis ou à genoux dans la pirogue ? Son nom ?

C'est une femme, dit Fabian sans grande assurance.

L'embarcation filait le long de la berge, profitant du courant, puis elle ralentissait et elle s'enfonçait dans un étroit canal qui, entre les frondaisons apparemment impénétrables, s'était ouvert. On flottait alors de nouveau sur cette soupe végétale que Fabian avait mentionnée quand il avait décrit son combat contre la janduçu géante.

Gonçalves manœuvrait le passe-vues avec une hâte vociférante. Il s'exaspérait lorsque la glissière se coinçait ou lorsque la flamme, dérangée par un courant d'air ou une succession de fricatives et de diphtongues assassines, palpitait et n'éclairait plus, ou lorsque la photographie présentait une bigarrure illisible de brun argileux et de vert épinard ou bronze ou bouteille ou jardin ou laitue, ou encore lorsque l'image aboutissait inversée sur le mur et ainsi aboutissait plusieurs fois de suite malgré des tentatives de retournement et de contre-renversement et malgré un ringardage forcené, et malgré les imprécations en langue jucapira qui s'adressaient à la lanterne magique, à ses inventeurs, aux inventeurs de la photographie, aux malades mentaux en général, aux psychiatres en particulier, aux services municipaux d'entraide sanitaire.

Sur le fauteuil dentaire Fabian se contorsionnait pour remettre en place les verticales défaillantes. Il inclinait la tête, il s'étirait, aux accoudoirs il se cramponnait. Peu à peu il identifia l'Indienne qui pagayait sous les broussailles, au long d'une clairière festonnée de mousses pendantes et de lianes. Les mousses diffusaient un noir intense. Il faisait nuit. En guise d'air et de lumière on avait une mixture de sève et de morves ligneuses et de baves chlorophylliennes, comme toujours à cette heure-là dans la vieille forêt, comme toujours au cœur de la selve, au cœur de la caaguaçu inondée, fermée, moisie, inextricable, asphyxiante, mortelle pour le touriste, pour l'impérialiste, incompréhensible pour le non-Indien, irrespirable pour le...

Pas de littérature, dit Gonçalves. Vos bourgeonnements stylistiques m'indisposent. Cette femme. Son nom.

Manda, dit Fabian.

Vous en êtes sûr ? protesta Gonçalves avec aigreur.

La pellicule est sous-exposée, alléguait Fabian. Sûr, pas vraiment. Je raconte à tâtons. En tout cas, c'est une Chikraya. Aucun doute sur ce détail.

Aucun doute !... explosa le psychiatre. Alors que Manda est un nom cayacoe, cayacoe à cent pour cent ! Même à tâtons la confusion reste impardonnable !

Pourtant il m'avait semblé reconnaître la manière chikraya de tenir la pagaie, se défendit Fabian, avec la main gauche trop basse sur le manche, et aussi il m'avait semblé apercevoir les ornements d'oreille typiques des Chikrayas, trois graines noires enfilées dans une aiguille de pierre, et aussi il y avait les cheveux chikrayas de cette Indienne, et son parfum de noix, de fumée roussâtre, d'écorce non rugueuse, de papaye verte, un mélange que les Chikrayas exhalent quand elles veulent séduire ou quand elles sentent que leur dernière heure est proche.

Je n'ai vu aucune boucle d'oreille, grogna Gonçalves pour lui-même.

Déjà il projetait la diapositive suivante : gros plan sur une souche qui affleurait à la surface de l'eau. La pirogue venait buter là-dessus. Fabian décrivit les efforts de Manda pour contourner l'obstacle. Manda balbutiait une lie de vieilles phrases révolutionnaires. Elle n'en avait pas conscience. Une crise de malaria lui disloquait l'esprit, elle oscillait entre demi-sommeil et délire. Elle souleva le bas du rideau de feuillage dans lequel elle s'était empêtrée. Avec la main elle froissait et défroissait les guirlandes de mousses. Maintenant elle avait plongé le bras sous l'eau croupie et elle empoignait et ébranlait les racines spongieuses, gluantes, qui l'auraient répugnée si elle n'avait été endormie. Un lézard aquatique se cabra devant son coude et disparut aussitôt dans les algues, un tamacuari d'une quarantaine de centimètres, sur la tête une crête à reflets bleus, ses dents aussi à reflets bleus. Les couleurs mensongères de la diapositive, évidemment, m'influencent.

Peu importe, dit Gonçalves. Continuez. Vos relations avec cette soi-disant Chikraya ?

Sous quel angle, mes relations ? s'informa Fabian.

Sa voix : chevrotante. Il se fatiguait. Il posait sur le médecin-chaman un regard trouble, sans énergie.

Sous l'angle sexuel, dit Gonçalves. Vous savez bien que la sexualité est au centre de tous nos déséquilibres, Golpiez, beaucoup plus que la mort ou la mutilation de la révolution. Cette Chikraya, ou plutôt cette Cayacoe, vous avez suruqué avec elle ?

Ça a pu m'arriver, dit évasivement Fabian. Une ou deux fois.

Comment était-ce ? s'enquit le psychiatre.

Normal, dit Fabian.

Mmm... ouais, dit Gonçalves.

Sur le mur, la projection se prolongeait. Le psychiatre accéléra le rythme. Plusieurs Indiennes ainsi payèrent devant Fabian, traversant des chenaux ou des mares sans issue, de nuit ou dans une atmosphère très sombre. Elles se succédaient sous l'objectif, mal cadrées, prises de dos, de trois quarts arrière, de trop loin. Le silence de la forêt était mouillé par de chaudes et pénibles rosées nocturnes, par les émanations que crachaient les eaux stagnantes, les lacs. Les barques avançaient lentement en direction de Puesto Libertad, et dans les barques les Indiennes murmuraient de vieilles pensées du temps de la guérilla, d'antiques slogans internationalistes, égalitaristes, et elles avaient les yeux clos, l'air malade, épuisé, le front et les épaules et le haut des seins couverts d'humidité brillante. Pour faire plaisir à Gonçalves, Fabian les nommait, Manda, Leonor Nieves, Maria Gabriela, et il avouait avoir suruqué avec elles, occasionnellement ou souvent. Le psychiatre bougonnait ses commentaires en aparté.

Ensuite un homme se profila un instant près des cache-sexe cocambos en cuir de tapir.

Celui-là, on l'identifie sans peine, annonça Fabian.

Je vous écoute, allez-y, dit Gonçalves.

C'est Gutierrez, le démobilisé, dit Fabian.

Développez-moi ça, ordonna le psychiatre en amenant un gros plan sur la tête du démobilisé, un Coariguaçu à la peau grêlée de petite vérole, avec une physionomie disgracieuse que n'avaient adoucie ni le destin, ni les épreuves, ni les blessures. Une balle lui avait fendu la lèvre supérieure et une partie de la joue gauche, laissant sur le sourire une cicatrice terrible, redessinant son sourire en pliures fourbes, en fronces et en

contractures artificielles, telles qu'on les observe seulement chez les espions ou les dénonciateurs. Dans les yeux obliques on déchiffrait le souvenir de longues années de lutte insurrectionnelle et de reptations et de tabassages nocturnes et diurnes ou crépusculaires, infligés ou subis ; on y décelait également une propension à l'amertume, au reproche acide, et un goût évident pour les solutions radicales, pour la violence anarchiste aussi bien que pour la violence disciplinée des corps d'armée, colonnes d'avant-garde ou bataillons de choc.

Vous me soûlez avec votre emphase, vos généralisations, se lamenta le psychiatre. Fournissez-nous de l'anecdote, Golpiez ! L'intérêt sans anecdote s'émousse !

Le démobilisé vient de se rasseoir au fond de la pirogue, raconta Fabian. Il essaie de se servir de la pagaie, mais sa main droite tremble trop, et son bras gauche, infecté par la gangrène, ne répond plus. Il pousse un soupir de découragement, il gémit. Il va s'évanouir, il s'affale sur la provision de fruits pourris...

Leur dénomination indienne ! rugit Gonçalves. Les noms en langue générale !

Il s'affale sur l'arrière de la barque, sur les abacaxis, sur les pastèques de diverses espèces, les joromopis, les ibabuços, sur les mangues de diverses espèces, les apareibas, les guaraparis déjà blettes, sur les cunapoybas déjà tachées et qu'il ferait mieux de jeter par-dessus bord plutôt que de les laisser attirer les guêpes, sur les pacoinajás, sur les bananes. De la pulpe rance lui envahit le creux du coude. Son bras gauche glisse vers l'eau, sa main s'immerge. Il y a des jours et des jours et des semaines qu'il navigue sur l'Abacau. Il ne sent pas que les piranhas lui déchirent les doigts, il ne voit pas qu'il va bientôt accoster aux pontons du quartier lacustre de Puesto Libertad. Il est trop faible pour comprendre que son voyage touche à sa fin.

Notre séance aussi, dit Gonçalves. On continuera après-demain, à l'heure habituelle.

Le médecin-chaman se pencha au-dessus de la lanterne, mit sa main en conque, souffla. Sur l'ultime photographie, le rictus insincère de Gutierrez le démobilisé s'éteignit. Gutierrez lui-même ensuite papillota et disparut, comme s'il avait été bu par le mur.

Les animaux criaient dans les arbres du passage 6 de Mayo. Fabian s'essuyait les joues, le menton, la nuque.

Pour conclure, dit Gonçalves, la petite procédure traditionnelle. Expulsez-moi une phrase surgie de vos strates inconscientes. Ne réfléchissez pas, hein ?... Que ça sorte tout droit de vos couches sales.

Fabian haletait, dans un état comparable à celui du démobilisé : à bout de force. Il écoutait le grincement des termites dans la charpente de la maison. Au-dehors, derrière les nattes de raphia, on entendait les singes et les chauves-souris des hautes branches. Le soir approchait. Le soleil s'était caché. Tout le monde haletait en attendant que la lumière décline.

Expulsez ! brailla Gonçalves.

Ma vie a été fertile en couardises, sursauta Fabian.

Bien, dit le psychiatre. C'est noté. Vous pouvez partir.

Oui, dit Fabian.

Il reniflait comme quand on pleure, ou comme quand on a plongé le nez dans une brassée de fleurs médicinales trop riches en odeur, des guaçatungas, des ipecacuanhas, et qu'on se demande s'il faut s'en pâmer ou vomir.

II

Tu sais, Manda, je dis couardises, je dis ma vie a été fertile en couardises, mais le terme vaut ce qu'il vaut, il a fusé hors de mes boues intimes comme une bulle sonore, nauséabonde, et je n'ai eu ni la force ni la présence d'esprit de le retenir, mais j'aurais pu expulser autre chose, dire par exemple ma vie a été fertile en défaites, en idiotes tragédies, fertile en amours inabouties, ou encore j'aurais pu plus nettement attirer sur moi l'opprobre, suggérer derrière la veulerie quelque chose de contrerévolutionnaire, avouer que...

Ma parole, Fabianito, mais tu t'entraînes pour ta prochaine séance avec Gonçalves ? fit Manda.

Elle avait sa voix des samedis après-midi, éraillée par une semaine de travail à l'huilerie municipale, brisée.

Ils étaient tous deux étendus sur le lit de Manda, dans la cabane de la rue Escalante, et ils écoutaient au-dessus des broussailles le chahut de ces singes minuscules que les impérialistes appellent, en leur langue, marmousets, et qui guerroient sans trêve, se poursuivant de liane en liane et s'abreuvant d'injures suraiguës.

Il avait plu. Dans les flaques atterrisaient les victimes du conflit intertribal, tout d'abord de mollasses chenilles qui avaient servi de projectiles, mais ensuite les combattants en personne, des marmousets saguipirangas, des tamarins, des cuxiús à la petite gueule carnassière, hargneuse, des bébés saguijубas et autres nains atrabilaires. Je n'étais pas à court de noms. Parmi les papiers que le dentiste avait abandonnés avant son exécution, on trouvait un projet de dictionnaire de langue générale. La liste des singes occupait plusieurs pages. Je l'avais lue, je l'avais apprise par cœur.

Tu comprends, ma petite Chikraya ? murmura Fabian.

Leurs deux corps au centre de la chaleur lourde : prostrés, évacuant des litres de sueur. La température avait à peine baissé d'un degré pendant la pluie et, maintenant, elle remontait.

Les singes avaient traversé la rue Escalante et ils descendaient les jardins en direction du bidonville Manuela Aratuípe. On s'entendait mieux. Manda se haussa sur un coude. Elle ne répondait pas à Fabian. Elle avait été intriguée par un cliquetis d'articulations près de sa tête. Il y eut un recul de velours dans la pénombre. Une nhanduguaca crapahutait entre l'oreiller et le mur. Manda aussitôt la gifla avec une adresse consommée, l'envoyant au loin en même temps qu'elle la frottait d'une façon meurtrière contre les planches. L'araignée aboutit à droite de la porte, sous le réchaud à pétrole. Mat et chiffonné avait été le bruit de sa chute. Puis tout le monde se décontracta. La nhanduguaca se recroquevillait par petites saccades, feignant le coma ou peut-être sincère, glissant avec regret vers la noirceur comateuse finale.

Fabianito, dit Manda.

Aux marges de la rue Escalante vaguaient les premières fumées des feux de braise, les premiers relents tièdes des huiles à friture. De la vaisselle en terre cuite tintait dans une cabane voisine. Une paix indigente se déposait sur le quartier, ponctuée de quelques échos de conversation issus des potagers qui longeaient la rue ou issus de la rue proprement dite.

Avec le soir ne viendrait aucune fraîcheur.

Fabianito, mon fou, dit Manda.

Elle chuchotait, elle collait ses lèvres à l'oreille de Fabian, comme si malgré l'heure tardive et le congé de fin de semaine un mouchard des services de sécurité avait été accroupi derrière la cloison, espionnant leurs confidences pour intégralement les reproduire dans le local de la rue 19 de Febrero. On pouvait imaginer un mouchard indistinct, ou au contraire donner un nom et un visage à cet homme caché parmi les herbes, voir en lui Rui Gutierrez, le démobilisé, fouinant et fouinant, par jalousie, par malveillance naturelle, ou par souci d'être fidèle à l'idée de police révolutionnaire ou à l'idée moins nostalgique encore, plus brute, de simple police.

Tu sais bien que je ne suis pas une Chikraya, dit Manda. Tu confonds avec une autre, avec Leonor Nieves. Moi, je suis une Cayacoe. Tu le sais bien, il y a trente ans que nous nous connaissons. Tu pourrais rectifier de toi-même quand tu te trompes.

Il s'agita dans le crépuscule à côté d'elle. Il s'agitait toujours quand on allumait en lui le souvenir de Leonor Nieves. Impatient de changer de sujet il se plaignit de l'humidité torride, des moustiques, il cherchait une position, il ronchonnait comme un vieil Indien insomniaque, avec des raclements de gorge et des râles. Déplorant le mauvais état de la paillasse, il se tordit sur le flanc et, de nouveau, il s'allongea. Les fibres de coco pointaient hors du sommier et transperçaient le matelas trop mince et lui piquaient les fesses, le dos. Enfin il posa la main sur le ventre de Manda, juste en dessous du nombril. La peau était trempée, il explora plus bas, à droite, à gauche, elle était gluante, elle témoignait de l'amicale générosité avec laquelle ils s'étaient tout à l'heure ébattus et accouplés.

J'aime bien surruquer avec toi, dit-il, dans l'espoir que se dissiperait entre eux le spectre de Leonor Nieves.

Mais, à son tour, Manda bougea, et elle dit :

Fabianito, j'ai peur de ces confusions qui augmentent sous ton crâne. Tu devrais arrêter les séances chez Gonçalves. J'ai l'impression qu'elles te font du mal.

Oui, soupira Fabian. Mais, si j'arrête, les ennuis recommencent. L'enquête.

Durant une minute leurs pensées allèrent dans le même sens, elles suivirent strictement la même piste, prenant pour point de départ l'arrivée de Fabian à Puesto Libertad, fin juin, et ensuite progressant le long de juillet et août, une sale époque pour Fabian. Les hommes du local de la rue 19 de Febrero l'interrogeaient de près et avec méthode, s'intéressant aux infamies de sa vie militante, et devant eux jour après jour il régurgitait le peu qu'il savait sur l'assassinat de Pomponi, sur la disparition du juge Pomponi, et il revomissait le peu qu'il se rappelait de sa jeunesse, les années passées sur le front, dans telle ou telle unité de chirurgie, dans telle ou telle ambulance, et ensuite les années passées à Mapiapi, dans tel ou tel service de l'hôpital, au temps des grandes offensives cruciales. Une très sale époque. Les enquêteurs étant auguanis, ils ne nourrissaient aucune espèce d'indulgence ou de sympathie envers leur suspect jucapira. Fabian se trouvait livré à leur bon vouloir. Il n'avait pas de statut légal. Sans avis favorable de la rue 19 de Febrero, la municipalité refusait de lui accorder un permis de séjour. Manda avait alors suggéré à Fabian de se présenter aux services d'entraide sanitaire et

de s'y faire enregistrer comme malade mental. Elle connaissait le psychiatre, l'unique médecin-chaman de Puesto Libertad, celui-ci n'y regarderait pas à deux fois avant de découvrir chez son futur patient de graves fêlures psychiques. L'inscription sur la liste des détraqués irresponsables n'avait pas posé de problème. Elle apportait plusieurs avantages, en particulier le versement d'une (certes, dérisoire) pension d'invalidité, et surtout la clôture immédiate du dossier instruit dans le local de la rue 19 de Febrero, mais cela s'accompagnait d'une contrepartie : Fabian devait se soumettre à une cure lourde, orchestrée par Gonçalves et harassante, douloureuse, sans fin.

Demande un rendez-vous aux instances dirigeantes, au comité, chuchota Manda. Peut-être que Maria Gabriela daignera te recevoir. Tu lui expliqueras ta situation. Elle a eu des sentiments pour toi, autrefois. Peut-être qu'elle t'aidera.

Inutile, dit Fabian. Elle est trop haut placée. Elle m'a oublié. Elle ne m'aidera pas.

Essaie toujours, dit Manda.

Inutile, s'entêta Fabian.

Ils restèrent immobiles pendant un moment, main dans la main, deux épaves très attachées l'une à l'autre, pourrissant entre deux averses à Puesto Libertad, au milieu des querelles de marmousets hirsutes puis au centre des silences du soir, à l'intérieur d'une hutte délabrée, sur une paille aux odeurs de sommeil et de sexe et de misère sexuelle du samedi après-midi, avec près du réchaud la masse noirâtre de l'araignée probablement non vivante.

Derrière la maison quelqu'un se désaccroupissait, se préparant à quitter les fourrés. Malgré ses précautions les brindilles craquaient. Il allait ramper sous les herbes du jardin, traverser les bambous jusqu'à la rue Escalante, gagner la rue des Commandants, puis remonter l'avenue du Drapeau, puis obliquer vers la droite et s'enfiler dans la rue 19 de Febrero, et là, devant l'assesseur du juge Pomponi ou devant un sous-fifre auguani plus borné encore et tatillon, faire son rapport.

Fabian avala sa salive. Manda entendit le gargouillis de la déglutition et elle devina que l'anxiété grossissait en lui, et elle désira le rassurer et le distraire et elle dit :

Moi aussi, Fabianito, moi aussi j'aime bien suruquer avec toi.

OceanofPDF.com

III

Juillet, août.

Remémoration.

Cet été non lumineux.

L'assesseur du juge Pomponi me convoquait pour la journée. J'arrivais le matin au local de la sécurité politique, rue 19 de Febrero. Nous avions là un bref entretien. Il me rappelait que des documents importants manquaient à mon dossier. Les enquêteurs n'appréciaient pas les réponses que j'avais données à leurs questions. Des obscurités persistaient dans ma biographie, sur mes relations avec quelques-uns des membres du Drapeau que j'avais eu l'occasion d'approcher, sur mes relations avec les guérillas de Yaguatinga, avec les groupes insurrectionnels de Mapiaupi, avec Maria Gabriela, avec Leonor Nieves, avec Pomponi, sur les conditions de ma soi-disant mort héroïque dans le quartier cocambo de Mapiaupi, au bord du fleuve. Les enquêteurs ne parvenaient pas à obtenir sur tout cela des renseignements fiables. En conséquence mon statut à Puesto Libertad, concluait l'assesseur du juge, restait précaire, très précaire.

Ensuite la porte du bureau se refermait dans mon dos et j'étais pris en charge par des Auguanis torse nu ou en maillot de corps jamais lavé, ou en chemisette militaire qui empestait la transpiration et le sang. Ils me conduisaient au fond d'un corridor mal éclairé et ils m'ordonnaient d'attendre, de me replier près du sol, de ne pas bouger et d'attendre.

Dans le couloir désert je m'appliquais à somnoler, à mettre en veilleuse toute pensée, pendant une heure, deux heures ; puis d'autres Auguanis à moitié nus ou vêtus d'uniformes déboutonnés venaient me relever, m'entraînaient pour la suite de l'interrogatoire qui pouvait se dérouler dans un des bureaux du rez-de-chaussée, mais qui le plus souvent avait lieu à l'air libre, du côté opposé à la rue, en vue des moutonnements verts de la forêt qui commençait juste derrière le local. Selon les jours et selon les spécialistes j'avais droit à des rugissements en argot auguani, à des colères froides en langue générale, ou à des menaces avec machette, ou à

des simulacres d'exécution contre la palissade, dans la cour ou dans l'arrière-cour ou dans la seconde cour, la grande, celle des cuisines. Nous nous démenions sous la pluie battante ou sous le soleil écrasant, obligés de forcer le ton de nos cris pour vaincre le vacarme des gouttes fouettant la terre ou le perpétuel chant striduleux des cigales ou le bavardage des perroquets, des singes. Dans la cour des cuisines on me contraignait à assister aux égorgements et aux dépeçages. Il y avait là des garde-manger et des viviers. On tuait et on étripait devant moi des singes, des serpents, des tortues, et parfois ce que les impérialistes appellent des crocodiles et que nous appelons des jacarés : parfois, oui, des jacarés gigantesques.

Quand on m'interrogeait sur mon identité, sur ma nature véritable, il se trouvait toujours un Auguani pour prétendre que je n'étais pas un Indien de pure souche, pour dire : Les Jucapiras doivent être classés à part, comme les Cocambos, mais ils n'ont pas le caractère inoffensif des Cocambos qui ne croient pas à la réalité du monde, les Jucapiras vont et viennent insidieusement parmi les Indiens tout en étant moins indiens que les autres. On testait mes connaissances de vocabulaire, me montrant les arbres qui poussaient au-delà de la palissade, derrière le bassin aux jacarés, on m'invitait à nommer les arbres avec la prononciation auguanie, à grande vitesse et sans me tromper, et, quelle que fût la qualité de ma prestation, il se trouvait toujours un ou deux Auguanis pour dire : Les nasales des Jucapiras ressemblent à des diphtongues impérialistes, les Jucapiras allongent les syllabes muettes comme des impérialistes, comme des touristes. J'avais ensuite à m'expliquer sur des épisodes de ma vie révolutionnaire ou sentimentale. On rouvrait ensemble les vieux chapitres et les blessures.

J'étais un familier de la cour des cuisines. Je connais bien la palissade qui tout autour formait une ligne sinueuse, infranchissable. Contre les piquets de bambou on m'adossait. Je faisais face au soleil de juillet, d'août, tandis qu'un des cuisiniers chargés de mon dossier vérifiait le tranchant de sa machette sur la nourriture auguanie, sur les victuailles qui entre vie et mort frémissaient.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir l'enclos, ses billots pelliculés au sang, ses mouches, le baquet où bleuissaient les pattes et les têtes de poulets qu'on laissait pourrir avant de les déverser dans la mare aux jacarés, presque directement dans les gueules.

Sur la gauche les pieux grisâtres derrière lesquels sont emprisonnées une douzaine de tortues.

Sur la droite les pieux où on attache les singes pour les décapiter et les dépouiller.

Et, partout, les odeurs de viande sanglante ou de viande en attente, rêveuse, philosophant au fond des cages ou dans l'humidité fétide.

Les enquêteurs me forçaient à regarder les scènes de martyre, de découpage, puis ils me promenaient sur la poitrine, de clavicule à clavicule, leurs lames graisseuses, profitant de la confusion pour essayer d'en savoir plus sur mon degré d'intimité avec Leonor Nieves ou avec Maria Gabriela ou avec le juge Pomponi avant son assassinat.

Je niais avoir jamais rencontré Leonor Nieves, m'évitant ainsi de devoir révéler si j'avais ou non suruqué avec elle, et je restais ferme quand on mettait en doute la sincérité de mon affection pour le juge Pomponi et pour les principes révolutionnaires qu'il défendait, mais souvent des nausées se substituaient aux réponses que les brutes auguanies auraient souhaité entendre.

Je vomissais, je savais qu'on ne me retiendrait pas pour la nuit, qu'on préférerait me reconvoquer le lendemain ou le surlendemain, qu'on allait me renvoyer chez moi, non sans faire aussitôt courir le bruit que j'avais copieusement dénoncé mes anciens camarades et compagnons de guerre civile. L'après-midi s'adoucissait, j'enterrais mes vomissures sous quelques poignées de poussière, je me relevais, je me réappuyais à la palissade. Mes hoquets n'avaient pas disposé en ma faveur les institutions de la rue 19 de Febrero. L'interrogatoire recommençait.

Je reprenais mon souffle, je tournais les yeux vers le ciel. Une tonalité plus grise avait envahi les trouées dans le feuillage et, autour des cimes, on voyait de temps en temps tournoyer des chauves-souris de grande envergure, déjà défroissées, en avance sur l'horaire. Je pensais au repos qui allait succéder à cela, je me préparais au crépuscule. Mentalement je révisais la liste des arbres qui surplombaient la cour. Je me sentais si ému que j'avais besoin de me prouver à moi-même que ma véritable nature était indienne, que les Jucapiras étaient Indiens et connaissaient la langue générale, je regardais les arbres majestueux et je les nommais, des timbauvas, des atiribas, des muchurís, des jipis, des biratingas, des

matambus, des iauacanos, des jaraguamurus, des sucuíbas, des
sucuubaranas.

OceanofPDF.com

IV

A partir d'octobre, dis-je.

A partir d'octobre, les pluies se déclenchèrent à chaque instant. Les trombes s'affalaient sur Puesto Libertad et sur la forêt vierge qui encerclait Puesto Libertad. Lagunes et marécages débordaient. L'Abacau gonflait. La rive se détachait en vastes guenilles, les flots engloutissaient tout ce qui était vermoulu ou mal arrimé ou malchanceux dans le quartier lacustre. Pendant l'été j'avais vu apparaître des constructions provisoires le long du quai des Fusillés du 31 août, entre les presque-îles de roseaux et les pontons du chantier naval, mais, à présent, un nettoyage radical avait lieu dans les parties inondables de la basse ville. Le provisoire se faisait rayer de la carte.

Exemple, dis-je.

Soudain, par exemple, une mesure s'inclinait au-dessus des remous puis s'y disloquait, exposant à l'air libre et à la noyade sa ridicule charpente de logement d'urgence, ainsi que le hamac qui d'un clou à l'autre pendait, et, à l'intérieur du hamac, en quelque sorte empaqueté déjà dans un suaire de corde, un Cocambo prêt depuis longtemps pour le voyage, ou une Indienne que la détresse physique avait...

Suffit, Golpiez ! m'exclamai-je.

Intervenant avec rudesse dans mon propre discours : il m'avait semblé nécessaire d'introduire ici la voix de Gonçalves, son exaspération facilement imitable.

Suffit avec ce misérabilisme pour gogos. On a compris. Pas la peine d'insister. Parlez sans larmoyer. Parlez de la pluie.

D'accord, dis-je. Ces dislocations molles se perdaient au sein du crépitement universel. Rien ne se remarquait désormais en dehors des bruits de l'orage. Dans ma tête régnaient le roulement incessant du tonnerre, les scintillations dues à la foudre. Devant les yeux indiens stagnaient des lueurs de bronze glauque. J'entendais gémir les pilotis du quartier lacustre, les souches, les pirogues, les cadavres de Cocambos que le fleuve avait coincés sous le débarcadère.

Ah !... dis-je. Donc, malgré le tumulte, on remarquait ! Contradiction dans vos racontars, Golpiez !... Une de plus !

C'était à cent mètres, tout près, argumentai-je. Les planches criaient.

Allez, Golpiez, dites-nous plutôt où vous logiez. Des indications fiables et vérifiables. Crachez les coordonnées, l'adresse. Sans rien distordre maintenant crachez.

Mais bien sûr, mon docteur, soupirai-je.

J'habitais rue 30 de Abril, au milieu des décombres d'un bidonville que les plantes rampantes avaient reconquis. Il me fallait dix minutes de marche à travers les broussailles à couleuvres pour rejoindre l'avenue du Drapeau, la civilisation. J'aurais aimé vivre rue Escalante, dans une des maisons inoccupées qui autour du jardin de Manda chaque jour un peu plus se dégradaient, mais les zones résidentielles centrales étaient gérées par la municipalité et on ne pouvait y admettre des individus de mon espèce, ayant un passé non clarifié, un dossier en instance à la sécurité politique, et un présent précaire, très précaire.

Coquette n'est pas l'adjectif qui convienne pour qualifier ma demeure. J'avais bâti et meublé de bric et de broc et sans enthousiasme. Panneaux en palmes tressées, vieilles nattes et vieilles cloisons et vieilles armatures extirpées des ruines ; la porte volée rue Escalante, volée nocturnement, avec l'aide de Rui Gutierrez, le démobilisé ; poteries offertes par mes voisins cocambos ou jabaanas, cuvette offerte par Manda, lampe trouvée dans le bidonville Manuela Aratuípe ; hamac.

Ça va, Golpiez. Et les lueurs de bronze glauque sur l'ensemble. Compris pour le décor. Maintenant, les personnages. Votre Manda, votre Gutierrez. Ensuite les autres.

Oui, dis-je.

Le temps coulait. J'existais sans penser au lendemain. Manda travaillait à l'huilerie municipale comme manutentionnaire. En fraude elle obtenait pour nous des produits de rebut. Dans la hutte de Gutierrez ou dans la mienne aboutissaient ainsi des sous-graisses d'éclairage qui brûlaient vite, ou qui, au contraire, flambaient très mal, avec des fumées malodorantes et des sifflements. Cela nous permettait d'économiser quelques dollars.

Dollars !... sursautai-je. Dans la forêt ! Ce vocable ignoble !... Quelle déchéance, Golpiez ! J'exige un mot indien !... Mais pas cela ! Cette terminologie impérialiste !

Quelques abanis, rectifiai-je, faisant appel à un mot que personne n'utilisait. Nous épargnions quelques abanis. Une poignée. Cela compte.

Je ne m'incrustais plus chez Manda comme je l'avais fait en juillet, en août, et d'ailleurs elle m'avait fixé un jour pour les visites. Rui Gutierrez lui aussi avait son jour, le dimanche. Je passais avec Manda une bonne partie du samedi, évoquant à mi-voix le bon vieux temps, écoutant derrière le mur la respiration de Gutierrez ou d'autres mouchards.

Vous suruquiez ?

Oui.

C'était comment ?

Comme on suruque quand on a cinquante ans, sans vertige, sans illusion, en se remémorant les étourdissements voluptueux des années où la révolution n'était pas morte.

Bon. Continuez.

C'est Rui Gutierrez, le démobilisé, que je voyais à présent plus souvent. Il venait frapper à ma porte en fin de matinée. Entre nous avait été scellé un pacte tacite. J'essayais d'étouffer les soupçons que ses attitudes policières alimentaient, sa manière policière de parler ou de se taire. Je m'obligeais à ne pas croire qu'il allait répéter nos conversations dans le local de la rue 19 de Febrero. Quant à lui, il s'efforçait de ne pas attacher d'importance au fait que je n'avais pas comme lui une médaille d'internationaliste, des titres de gloire. Il avait tendance à considérer que je flanchais en face des Auguanis de la rue 19 de Febrero, que je m'effondrais là-bas, dénonçant à tort et à travers ceux qui me passaient par l'esprit, et que je m'affirmais révolutionnaire plus par nécessité que par conviction, mais il évitait de me reprocher cela en permanence.

L'acidité brutale de Gutierrez.

La déception qui le rongait quand il comparait Puesto Libertad et ce pour quoi il avait combattu.

Ce pour quoi il était mort.

Sa manière de transformer sa déception en sarcasmes ou en injustices.

Sa recherche d'ivresses aussi sordides que celles des Cocambos de la basse ville.

Manda prenait devant moi sa défense. Il a eu des ennuis avec les autorités militaires, disait-elle. La même chose avec les autorités militaires que pour toi l'enquête dans le local de la rue 19 de Febrero.

Mets-toi à sa place, Fabianito. Une carrière internationaliste exemplaire, la participation à plusieurs campagnes décisives, une mort de héros, pas comme la nôtre à Mapiaupi, presque accidentelle, anecdotique, non, une mort en compagnie des fusillés du 31 août, et il se retrouve à Puesto Libertad dans le bidonville Manuela Aratuípe, avec une pension de misère et des rebuffades de la part du Bureau des affaires militaires, et pour seul soutien celui des imbéciles de la sécurité politique. Ça l'a aigri, ce pauvre Rui. Il espérait un meilleur traitement. Ne t'impatiente pas contre lui, Fabianito.

A ma porte frappait Gutierrez, il avait en chemin vidé une gourde de vin de manioc, souvent il s'était arrêté dans le quartier lacustre pour ingurgiter une tasse de la mixture de sève et de salive fermentées que confectionnent les Cocambos du débarcadère, et, titubant un peu, il me faisait part de ses griefs de démobilisé, ou encore il tirait vers le haut son sourire inquiétant et il me provoquait, il m'incitait à dire du mal de la municipalité ou de Maria Gabriela ou du Drapeau ou des services de la sécurité politique, ce dont en sa présence je m'étais toujours abstenu.

Tu vois, Golpiez, bredouillait-il en secouant sa tête que la guerre et les campagnes décisives et l'alcool avaient détruite, tu vois. On était en droit de penser que Puesto Libertad serait la dernière étape.

Il n'y aura jamais mieux, disais-je.

Notre dialogue ensuite.

On ne va pas s'embourber ici, Golpiez. On a encore du chemin à parcourir.

Pour aller où ?

Fais-moi confiance.

Tu as un plan ?

Fais-moi confiance, je te dis.

Et son air de conspirateur aviné, un air qui pouvait inspirer une large gamme de sentiments bien définis, parmi lesquels la confiance n'apparaissait absolument pas.

V

On va s'en sortir. J'ai un plan.

Le dispensaire ? Le chamanisme ?

Ma voix : mate, sans ressort. La conversation avait déjà eu lieu la veille et l'avant-veille et pendant tout le mois d'octobre. Termes similaires, tonalité identique.

Oui, s'échauffa Gutierrez. On va remonter l'Abacau, Golpiez. On ira plus loin que les sources s'il le faut.

En amont de la région des marécages ?

Mais c'était pour lui faire plaisir, pour que rebondisse son discours. L'itinéraire, je le connaissais.

Plus loin, plus loin. On va atteindre un coin pour des types de notre trempe. On va fonder un dispensaire et, autour, on va fonder un territoire utopique. Il n'y aura que des Jabaanas, des Cocambos et nous.

Et les autorisations, le visa des services politiques ?

Ceux-là, qu'ils aillent se faire, dit-il sombrement.

Donc on réquisitionne des pirogues, on remonte le fleuve, on dépasse les lacs, les marécages, et ensuite ?

Ensuite on s'installe dans la forêt profonde, Golpiez. On ouvre là-bas une officine de chamans et on commence à vivre la belle vie. On aura une clientèle tranquille, peu regardante sur nos méthodes, indifférente à ce qu'il y a eu de honteux ou de glorieux dans notre histoire personnelle.

J'objectai. Morale révolutionnaire, problèmes techniques, hygiène, relations avec les masses, relations avec les Jabaanas qui répugnent encore plus que les Cocambos à survivre, mauvaise qualité des soins que nous avions la prétention d'offrir.

Ecoute, mais pas du tout, dit Gutierrez. Rien ne s'y oppose. N'importe qui peut réparer les âmes défailtantes, c'est même un devoir internationaliste comme un autre. Tu as été infirmier, tu pourras éviter les erreurs les plus grossières. Et on a l'expérience de ta cure avec Gonçalves, ne l'oublie pas. On va soulager les peines indiennes, Golpiez.

A notre tour on va jouer les chamans-psychiatres. On ne peut pas être pires que Gonçalves.

Laisse Gonçalves en dehors de ça, dis-je. Il ne t'a rien fait.

On organisera un territoire utopique, dit Gutierrez après un instant de silence. Loin des héros.

Enfin, dis-je.

Tu te rends compte ? s'illumina-t-il.

Je répondis à peine. Je me rendais compte.

OceanofPDF.com

VI

Et Maria Gabriela ? lança le démobilisé.

Je feignis d'avoir mal entendu à cause des pétilllements et des sifflements de la braise.

Elle fait la pluie et le beau temps à la municipalité, dit Gutierrez. Les services de la rue 19 de Febrero sont à ses ordres. Je ne comprends pas pourquoi tu n'insistes pas pour qu'elle te reçoive. Tu as bien eu une liaison avec elle, non ?

Gutierrez avait eu soudain une manière policière d'avancer la mâchoire. Il cherchait à me tirer les vers du nez. J'éludai la réponse. Je me penchai de nouveau au-dessus du feu et attisai les flammes. Nous étions en train de rôtir deux mètres et demi de serpent aquatique. A haute voix, devant témoins, je me serais peut-être interrogé sur ce qui grillait, sur l'espèce, ibinayaya dorée ou jabotiboia ou muçurana ou caçabóia. Mais en mes monologues intérieurs je soigne moins mon vocabulaire.

Tant d'années ont passé, observai-je.

Tu crois qu'elle t'a oublié ? demanda Gutierrez.

C'est plus que probable, marmonnai-je. Je dois occuper une place insignifiante dans sa mémoire, au même titre que les créatures de la vase ou que les invertébrés sans nom.

Pendant une minute aucun mot ne fut échangé. Nous retournions l'ibinayaya dorée qui menaçait de virer au noir. La graisse fumait.

Tu te fourres le doigt dans l'œil, dit Gutierrez.

A quel sujet ? dis-je.

Les membres du Drapeau n'oublient jamais, dit Gutierrez. Même quand ils sont morts.

VII

Vous ne voulez pas encore parler de Yaguatinga, de Mapiaupi, Golpiez ? De la nuit à Yaguatinga ?

Non, pas encore, dis-je.

Vous ne vous sentez pas prêt ?

Non. Il faudra attendre.

Alors, évoquez de nouveau l'ambiance automnale, Golpiez. Octobre, début novembre à Puesto Libertad. Cette phase non intranquille de votre vie.

Relativement non intranquille, fis-je.

Les jours de grande pluie je ne recevais pas de visite. Je rêvassais, je restais suspendu à mon hamac, toutes fonctions ralenties, engourdi, le ventre vide, pendant des heures. Au fond de la pénombre j'épiais les fourmis, leurs marches et leurs contre-marches. La liste des fourmis est très longue. Gonçalves m'en lisait souvent des extraits afin de provoquer chez moi l'hypnose. Il utilisait les notes pour un dictionnaire de langue générale que le dentiste avait abandonnées dans ses tiroirs au moment où il était parti en direction du local de la rue 19 de Febrero. Je passais en revue tous les noms que j'avais retenus, presque aussi nombreux que ceux des arbres.

N'alourdissez pas, Golpiez, m'écriai-je. Plus tard, la liste. Le vocable impérialiste suffit pour l'ambiance.

Sur les fourmis des fléaux s'abattaient, dis-je. A gauche les ruissellements, à droite un caméléon guetteur. La vie formique elle non plus ne vaut pas tripette. Je ne l'enviais pas.

Ensuite les araignées.

Evitant le contact avec le caméléon, elles sortaient avec lourdeur de leurs cachettes, à la recherche de coins moins humides.

Je les voyais se déplacer le long des palmes, à la bordure du toit.

Je m'extrayais du hamac et, armé d'une machette, j'entreprenais de détruire leurs nids.

Les araignées conservent la tête froide en face du péril. Dès qu'elles se sentaient concernées par la trajectoire de ma lame, elles rusaient. Elles se précipitaient vers des tunnels sombres entre les planches ou elles tombaient sur le sol détrempé, ne bougeant plus, feignant d'avoir été déjà écrasées lors de l'offensive précédente. Ou elles s'arquaient et trottaient résolument à ma rencontre.

Massives, puissantes.

Je ferraillais avec une sauvagerie pleine de buée, de gouttes chaudes. Tout chuintait, les cloisons de roseaux, les trottinantes tarentules, les planches en équilibre sur la fange, mes pieds qui dérapaient sur...

Les tarentules aussi chuintaient ? demandai-je, saisi par une sorte de doute.

On entend quelque chose quand elles vous foncent dessus, alléguai-je. Une sorte de bredouillis hirsute.

Attention à ce que vous prétendez, Golpiez, dis-je. Certaines affabulations sont tolérables, d'autres non.

On perçoit un bruit, insistai-je. L'instinct de cauchemar en nous isole des vibrations et les interprète sous forme de bruit.

Médiocrement tolérable, dis-je. Il vaudrait mieux conclure.

Le hamac entortillé se balançait dans mon dos, les demi-ténèbres grouillaient, les gouttes filtrant à travers le toit éclataient sur mes jambes nues, sur mon tricot de corps déchiré, sur mon front en sueur, sur mes mains. La foudre frappait et frappait Puesto Libertad. Le monde était un tambour infernal.

Voilà ce que, d'après Gutierrez, nous aurions dû laisser derrière nous, pour remonter le fleuve jusqu'à sa source et plus loin, jusqu'aux lacs où somnolent les grands anacondas et plus loin, jusqu'aux territoires d'où même les héros seraient absents.

VIII

Le cabinet de Gonçalves : le cabinet du psychiatre, celui du dentiste.

De nouvelles plantes avaient pris racine au bas des murs. La verdure grimpait et se ramifiait avec une odeur de mare à jacarés.

Cette odeur trouble, si peu envoûtante.

Un lézard courut sur une liane puis sortit par la fenêtre de droite. Il avait été effrayé par les clameurs chamaniques de Gonçalves.

Je ne me rappelle plus, répéta Fabian. Je vous jure, mon docteur. Les souvenirs s'arrêtent. Il n'y a rien.

Raclez mieux, Golpiez !... Perforez les résistances ! beugla le psychiatre.

Au-dessus de Fabian les tiges articulées grinçaient et rebondissaient. La roulette, la fraise. Dès qu'une accalmie survenait, Gonçalves envoyait sur les ressorts un direct du droit, sur les tuyaux en caoutchouc un crochet.

Pour faire jaillir la pulpe, creusons ces trous de mémoire ! hurla encore le psychiatre. Malgré la douleur, l'excavation s'impose ! Vrillez profondément !... Saccagez si nécessaire !

L'écho se répercuta de branche en branche, et ensuite tout se tint coi pendant une dizaine de secondes et ne palpita plus qu'avec une extrême prudence et à reculons ou du bout des lèvres. Seul un mille-pattes se singularisait, il s'était aventuré dans le système optique de la visionneuse, et sa silhouette monstrueuse sur le mur se tortillait, en proie aux affres.

Silence. Fort silence.

Fabian papillotait des paupières. Ses yeux n'arrivaient pas à se fixer sur le visage ridé de Gonçalves, si représentatif de ce masque horrible qui remplace la figure chez les Jucapiras lorsqu'ils sont proches de la vieillesse ou de la mort. Le regard glissait plus bas. Sous la blouse blanche que Gonçalves revêtait avant les séances pour se protéger des éclats de rêves, le corps presque nu, émacié, haletait. Quand la blouse bâillait, Fabian avait l'impression qu'il contemplait sa propre carcasse luttant contre l'asphyxie. Il remarquait les taches caramélisées, les cicatrices grises, tout ce qui avait été gravé là pendant les années de guerre et pendant les

années d'oubli, tout ce qui racontait la lente moisissure au secret de la forêt inondée, ou la traversée de contrées vénéneuses, ou les mauvaises rencontres, les interrogatoires sous les arbres, la maladie, la mort, ou de brusques flambées de révolution dans les villes, ou d'interminables campagnes internationalistes.

Reprenons, feula Gonçalves. Une gare, disiez-vous. La gare de Yaguatinga. Je doute qu'il y ait jamais eu une ligne de chemin de fer dans cette région, mais on va l'admettre. L'essentiel est que vous vous soyez mis à parler. Pour l'instant c'est l'essentiel. Vous avez fait allusion à un bâtiment situé en face de la gare.

Un hôtel, dit Fabian. Un hôtel minable.

Qu'est-ce que vous fichiez à Yaguatinga, Golpiez ? Envoyé en mission par le Drapeau ?

Il n'invitait plus Fabian à regarder la diapositive, car en surimpression le mille-pattes maintenant trépassé rendait inintelligible l'image.

Il avait recommencé à secouer l'accoudoir du fauteuil dentaire et à crier.

Je n'ai jamais appartenu au Drapeau, dit Fabian.

Alors, pour quelle raison vous baguenaudiez-vous à Yaguatinga ? Tourisme ?

Je revenais du front, expliqua Fabian. J'avais servi comme infirmier.

Quel front ? rugit Gonçalves. Le front du Yaquacre ?

Je ne sais plus, dit Fabian.

Infirmier chez les gouvernementaux ou dans les colonnes insurrectionnelles ? s'exalta Gonçalves.

Impossible de me rappeler, mon docteur, gémit Fabian. Malgré le raclage acharné, cette information n'apparaît pas. Dans ma mémoire le trou reste vide.

Gonçalves haussa les épaules, puis il alla nettoyer la plaque de verre du passe-vues, la lanterne magique que mille membres torréfiés souillaient.

De nouveau l'image fut nette, une place poussiéreuse entourée de maisons basses, sans caractère, avec quelques Indiens assis ou accroupis ou couchés ou décédés le long des murs.

Yaguatinga, dit Gonçalves. Je vous écoute. Et vous avez intérêt à me fournir du consistant, si vous ne voulez pas que je vous dénonce au service d'entraide sanitaire comme simulateur.

Vous le feriez ? grimace Fabian.
Je vais me gêner, tiens... dit Gonçalves.

OceanofPDF.com

IX

Et aussi, si vous pouviez changer de rythme. Dans vos témoignages quelque chose m'horripile. Votre manière. Ce ton inabouti et harassant avec lequel vous évoquez vos boues.

Et parlez plus fort, que diable !... Comme si vous ignoriez que mes oreilles... mon ouïe... Vous savez bien que cette opération désastreuse... Et là-dessus les stridulations permanentes des insectes, ces bruits de forêts en délire... La chitine vibrant plus follement qu'une fraise...

L'hôtel situé en face de la gare de Yaguatinga avait l'aspect d'une ferme en parpaings, ou plutôt l'aspect d'une porcherie trop longue et trop haute, et c'était un ouvrage de maçonnerie inachevé, abandonné par les ouvriers depuis plusieurs années, et ayant ensuite vieilli et vieilli sans espoir d'en finir avec le gris ciment et les taches de plâtre. Une porte vitrée aux vitres fendues s'entrouvrait au milieu de la façade, comme bloquée dès l'origine par les inégalités grumeleuses du sol. Au-dessus de cela existait un étage sous forme avortée, avec des briques et des chicots trapus qui indiquaient ici et là, à contre-jour, une intention primitive de mur. Le projet initial avait évolué et, selon les endroits, on avait une ébauche de terrasse ou un toit de tuiles dont la pente s'orientait vers une cour intérieure. Rien n'incitait à pénétrer dans ce bâtiment carré, aux ouvertures réduites à une seule porte et à de rares lucarnes grillagées. Sans joie je regardais les tiges rouillées qui pointaient en direction du ciel, le reste de coffrages inféconds.

Le ciel paraissait terne à cause de l'heure.

Devant moi sur la terre nue de la rue j'avais posé mon sac informe de soldat. J'hésitais encore sur la meilleure façon de passer la nuit à Yaguatinga. Je réfléchissais.

L'autocar qui m'avait brisé les os pendant trois jours venait de repartir. La poussière retombait, une poussière irritante, imprégnée de toutes les laideurs d'une station routière. J'avais dans mon dos la gare. Les dortoirs de plein air s'étendaient au pied du mur de façade et les Indiens déjà délimitaient leur surface vitale, chacun hargneusement posant en guise de

bornes des pelures de fruits et des ordures indéfinissables ou des demi-lambeaux de chiffons, chacun ensuite complétant le tracé du périmètre par des crachats qu'il n'était pas conseillé de franchir sans autorisation. Des Coariguaçus se trouvaient là, des Sobiberots, des Yasseguaras.

Je pouvais envisager de m'éloigner, de m'installer plus loin, dans une entrée de ruelle ou quelque part près des rails, mais dans une localité inconnue on répugne à faire son nid à distance d'un groupe. Il y a toujours des raisons pour que des vagabonds choisissent un lieu de préférence à un autre et s'y agglutinent. Des raisons évidentes – la proximité d'un robinet, par exemple –, et d'autres plus troubles, enfouies dans la pâte ancestrale, animale. L'attraction pour la promiscuité, pour la mise en commun des immondices et de la peur.

Epargnez-nous vos balourdises sociologiques, Golpiez, dit Gonçalves. Mais continuez, continuez.

Fabian, dis-je, examinait la ligne de chemin de fer qui cisailait Yaguatinga, avec le sol dur entre les traverses de ciment, la terre battue que du cambouis maculait et brunissait. Les rails suivaient la rue principale. Le long de cette piste sale les habitations paraissaient désertes, des maisons en torchis et des cabanes où ne frémissait aucune lueur d'aucune sorte, aucune flamme de réchaud ou de lampe. Ensuite les rails se rejoignaient et filaient hors de la ville, frôlant les baraques du dépôt puis celles du poste militaire, puis s'arrêtant juste après les décharges, ou peut-être continuant sur une section désaffectée, parmi les touffes aux larges feuilles épineuses, allant vers les étendues de pierraille, vers le cailloutis roux et ocre et roussâtre, puis s'aventurant plus loin encore, s'enfonçant à l'intérieur des anciennes concessions minières, parcourant le rien, parcourant les territoires contrôlés par la guérilla, les zones qui sur les cartes gouvernementales figuraient en pointillé ou en hachures inexplorables ou en blanc.

Des ampoules s'allumèrent au sommet de quelques poteaux électriques. Elles se mirent à souligner l'épaisseur de la nuit qui s'amoncelait sur les toits, et qui promettait de se déverser très bientôt dans les rues.

Les toitures de zinc ou de fibres goudronnées ne se détachaient plus guère sur le vert foncé des collines.

Halte-là, Golpiez ! cria Gonçalves. Je vous arrête !... Les collines sont rocailleuses autour de Yaguatingua. Le paysage est vert, certes, mais moins vert. La forêt là-bas se clairsème. Vos coloris sont faux jusqu'à la moelle.

Je haussai les épaules. L'objection n'avait aucun sens. La nuit tombante déjà écrasait le spectre et l'affadissait en tons imprécis peu dissemblables.

Mais poursuivez, Golpiez, dit le médecin-chaman.

A côté de la gare un milicien se tenait, comme veillant au bon ordre du crépuscule. Ce milicien non armé, débonnaire, était le seul représentant visible des gouvernementaux. On pouvait penser qu'il se campait devant le mur mitraillé, devant le guichet crasseux, avec pour fonction d'attendre l'inévitable rafale qu'un guérillero ferait partir depuis un angle de la place Centrale ou depuis une fenêtre anonyme ou une ruelle.

Fabian souleva son sac par la sangle et s'écarta des clochards coariguaçus ou yasseguaras et de leurs crachats frontaliers et du milicien gouvernemental. Il avait envie de se débarbouiller après son long voyage en car. Il se dirigeait vers l'hôtel.

L'entrée de l'hôtel était un espace non meublé, une simple extension du corridor, conçue à l'origine pour recevoir d'éventuels clients mais servant seulement à engranger les odeurs que des Indiens de passage avaient laissées derrière eux au cours des ans, savates usées, vêtements usés et macérés, corps usés et macérés et fourbus, odeurs à quoi se combinaient les relents de crottes de poules et de litière de lapins qu'un courant d'air véhiculait depuis la cour. Sur chaque paroi du couloir Fabian comptait trois portes. Il supposa qu'elles donnaient dans une série de chambres. Tout au fond, la septième ouverture restait entrebâillée. Au-delà on apercevait un peu de lumière crépusculaire, un peu d'herbe, et, lorsque Fabian eut tiré vers lui le panneau puis enjambé la planche qui en travers du seuil formait une sorte de butoir absurde, il fut dans un patio avec un poulailler, un clapier, des cabinets, un évier, et une corde à linge sur laquelle séchait un torchon bleu. Derrière la corde à linge il y avait une galerie et deux ou trois pièces que rien ne fermait, mais dont les lucarnes étaient pourvues de barreaux sinistres, les rendant pareilles à des cellules. Du côté opposé, une seconde galerie, identique...

Suffit, Golpiez ! protesta Gonçalves. Vous nous encombrez la vue avec vos détails !... Allez au fait !...

Fabian gagna le recoin commun aux latrines et à l'évier et il se lava. Le jour mourait. Personne dans l'hôtel ne manifestait sa présence. Il se rhabilla, boucla de nouveau son sac de soldat et quitta la cour. Il faisait du bruit dans le couloir, espérant ainsi éveiller l'attention de l'Indien ou de l'Indienne qui louait les chambres ou les lits, ou, du moins, des surfaces où l'on pouvait s'abriter et dormir. Dans l'entrée brillait une ampoule de faible puissance, au bout d'un fil qui...

Assez ! rugit le psychiatre. Vous perdez du temps en descriptions qui ne mènent nulle part !... Vous aviez promis que vous parleriez d'une Indienne, non ?

J'y viens, dit Fabian.

J'attends toujours, dit Gonçalves.

Dans le couloir, Fabian avançait en raclant sonorement les pieds, et il s'immobilisait sous l'ampoule quand l'une des portes s'ouvrit. Il pivota et presque contre lui il vit une Chikraya en son âge splendide, vingt-sept ou vingt-huit ans, qui souriait. L'Indienne possédait une belle figure de combattante de l'ombre, avec des traits fins, des yeux très noirs dans lesquels on lisait une histoire personnelle déjà infiniment chaotique, non exempte d'adieux et de déchirures et de violence, et où cependant la bassesse n'avait jamais dû trouver de quoi s'épanouir. Cette femme, de toute évidence habitée par l'idée de victoires impitoyables, venait de secouer ses cheveux détressés mais propres, peignés, et Fabian respira le parfum qui rôdait autour d'elle, une alliance de moirures qui rôdaient et envoûtaient, fumée rougeoyant dans le crépuscule, berge sablonneuse que l'aube à peine caresse, surface de lac, surface du lac où dort le serpent qui est la Mère-de-toutes-les-eaux, forêt nocturne, rosée grise. Ensuite il sentit sa peau brune, chaude.

La Chikraya toisa Fabian avec une moue amusée. Il y avait en elle une disponibilité qui s'exprimait sans qu'elle en fût forcément consciente, une volonté de liberté qui aguichait. Elle avait l'air de prendre Fabian pour le gérant ou pour un employé de l'hôtel. Elle porta la main à son oreille, Fabian y remarqua un ornement commun chez les jeunes Chikrayas, trois graines rondes, dures, enfilées dans une aiguille de pierre.

Ma lanterne s'est éteinte, dit-elle. Le réservoir est vide. Pourriez-vous...

Elle se retrouvait nez à nez avec un inconnu, mais cela ne la troublait pas, avec un Jucapira inconnu qui avait à peu près le même âge qu'elle.

Fabian, à l'époque : sa tête de Jucapira très typée, immédiatement reconnaissable. Et les Jucapiras plaisent aux femmes, on le sait, du moins avant que la vieillesse et l'angoisse d'avoir mal vécu et le regret d'avoir mal compris leur propre histoire ne métamorphosent leur visage en une caricature flétrie et même hideuse.

Gardez pour vous vos analyses insultantes, Golpiez, dit Gonçalves.

Ce n'est pas à vous que je pensais, mon docteur, dit Fabian. J'émettais un avis de portée générale.

Mais bien sûr, grinça Gonçalves. Vous ne parlez pas de moi. Vous ne savez pas que je suis personnellement accablé par le vieillissement et l'angoisse d'avoir mal compris mon existence.

Allons, dit Fabian.

De toute façon, vous finirez par me ressembler, menaça Gonçalves. Au moment de retourner à l'inexistence primitive, tous les Jucapiras se confondent. Mais avançons. Fabian, l'Indienne. La nuit était tombée sur Yaguatinga.

Fabian, donc, avait toujours eu du succès auprès des petites Indiennes, les filles faciles et les prostituées ou les demi-prostituées qu'il recherchait quand il n'était pas occupé à défendre la révolution avec les armées gouvernementales ou avec les colonnes insurrectionnelles. Mais celle-ci, cette Chikraya, avait une classe très supérieure. Le cœur de Fabian se mit à battre à une allure moins sage. Près de lui il sentit que le corps de la Chikraya acceptait avec plaisir ce changement intime, s'y accordait, même. Quelque chose entre leurs organismes s'était noué, une conversation sans paroles.

Foutaises, grommela Gonçalves.

La Chikraya réalisait que son interlocuteur n'était pas un employé de l'hôtel, et elle s'apprêtait à rire de sa méprise, quand l'ampoule du couloir s'éteignit, ainsi que toute lumière filtrant de la rue par les vitres cassées de la porte.

Plus rien n'éclairait dans la ville. Fabian se rappela le milicien devant la gare et il l'imagina se contractant au centre de l'espace charbonneux, attendant pour se décontracter le moment où son exécution débiterait. Une mitraillette allait crépiter et les balles le faucheraient. Il pourrait alors

s'écrouler sans crainte parmi les va-nu-pieds indifférents. Ensuite il serait là, comme un Cocambo hébété, comme songeant tranquillement à une solution pour ne plus jamais mourir.

Puis Fabian pensa à la Chikraya qui respirait à quelques centimètres de lui. Elle n'avait pas reculé, au contraire. Après moins de deux respirations, un grondement se répercuta au-dessus de Yaguatinga, puis diminua. La guérilla venait de faire sauter un pylône électrique ou un relais de la centrale.

Contre Fabian l'obscurité rendait intense l'odeur de rosée grise et de berge sablonneuse et de forêt avant l'aube et de lac hanté par le serpent qui est la Mère-de-toutes-les-eaux.

La Chikraya bougea et dit :

La guérilla a fait sauter la centrale électrique.

Fabian tendit vers elle la main. Il rencontra son bras, son épaule, ses cheveux, il approcha doucement de la boucle d'oreille, il toucha les perles noires qui avaient la même température que la chair qu'elles ornaient, ces graines de yacaratia ou de jarinú, je ne sais pas, le nom m'échappe, et à son tour il dit :

Oui, la guérilla a dû faire sauter la centrale.

X

Bizarre endroit, cet hôtel désert, fit le psychiatre-chaman. Mais poursuivez, Golpiez.

Cette nuit-là il ne dormit pas, dit Fabian, puis il s'endormit, puis il se réveilla en sursaut à cause d'un cauchemar.

La Chikraya était allongée près de lui, dans le lit sans draps, aux couvertures durcies par la crasse, amidonnées par ce qui était sorti du corps de précédents voyageurs. Elle avait une position d'amoureuse, cuisse gauche et hanche gauche appuyées contre lui, mais elle ne sommeillait plus, et bientôt elle se tourna sur le flanc, posant avec mollesse sa main entre les jambes de Fabian, mais il sentit qu'elle ne jouait plus avec lui et qu'elle guettait, qu'elle écoutait le bruit des armes automatiques, dans la distance. Elle tâchait de comprendre ce qui se passait à la périphérie de Yaguatinga. Ensuite elle se dressa sur un coude afin de mieux entendre. A chaque respiration la pointe d'un sein effleurait le bras de Fabian et se retirait, le frôlait et se retirait.

Fabian avait l'impression d'avoir toujours aimé cette femme à la folie et d'avoir partagé avec elle des centaines et des centaines de nuits en complicité et en vertige.

Tous deux maintenant ils écoutaient.

Dehors se succédaient de lointaines mitraillades. Dans la banlieue la guérilla devait prolonger une réunion par des luttes de tendances, ou bien un groupe avait croisé le chemin d'une patrouille gouvernementale, ou bien encore la patrouille exorcisait ses peurs en tirant sur des chiens errants, sur des chauves-souris, sur des Cocambos ivres morts.

La Chikyraya, à présent, ne remuait plus, figée peut-être dans son guet ou peut-être déjà replongée dans l'inconscience. Elle avait eu tout à l'heure une manière passionnée de suruquer, presque barbare, brutale, presque suicidaire, comme si elle avait voulu éprouver avec Fabian, en un seule fois, ce que normalement elle aurait dû mettre des semaines à découvrir, des mois entiers, ou comme s'ils fêtaient leurs retrouvailles après une interminable séparation, après des années de sang et de solitude

et plusieurs morts successives. Ils avaient peu parlé, ils n'avaient pas ressenti le besoin des mots pour s'étourdir l'un en l'autre. Dès l'instant où ils s'étaient souri dans l'entrée noire de l'hôtel – dans l'entrée de ce lieu incertain qui avait quelque rapport avec un hôtel –, dès l'extinction de la lumière ils avaient conclu un pacte qui faisait l'économie du langage, et ensuite cette harmonie silencieuse s'était enrichie à chaque étape de leur rencontre, tout d'abord quand elle s'était déshabillée en l'attirant vers elle, puis vers le lit qu'on ne voyait pas dans la dense ténèbre de la chambre sans fenêtre, et ensuite quand ils s'étaient entremêlés, quand elle le guidait vers les envers de sa chair qu'elle ouvrait pour le recevoir, et ensuite quand ils folâtraient et soupiraient, quand ils jouissaient.

Fabian tentait de se nettoyer des odieuses images de son cauchemar, et on reconnaissait sans doute un appel plaintif dans sa façon de se tenir immobile, car au bout de deux ou trois minutes la Chikraya chuchota :

Raconte-moi ce que tu as vu en rêve, mon Jucapira.

Il se rapprocha d'elle un peu, cherchant le contact de sa poitrine, de son ventre. Il ne souhaitait pas raviver ce qui stagnait en demi-ombres aux marges de sa mémoire.

Il lui posa une question sur la guérilla et les bruits de la nuit.

Oui, dit-elle. Vraisemblablement un des groupes contrôlés par Pomponi.

Pomponi ? demanda Fabian.

Je t'envie d'ignorer l'existence de ce personnage, dit la Chikraya.

Espacées, avec de larges pauses mal explicables, les rafales de pistolet crevaient le néant puis s'y réintroduisaient. C'était à une sortie de la ville, vers le poste militaire, près des décharges. A cause du sabotage des générateurs électriques, les rues de Yaguatinga restaient noyées sous la non-lueur du ciel. Une faible brise balayait la voie ferrée et poussait hors des rails les échos de l'affrontement.

Raconte-moi ton rêve, répéta la Chikraya.

Si on néglige deux orifices d'aération situés sous le plafond, il n'y avait dans la chambre aucune ouverture.

On respirait de la poussière.

Fabian changea de position. Il serra l'Indienne contre lui. Les cheveux à odeur de feu de camp coulèrent sur lui, sur son visage.

Il alla pétrir l'arrondi de l'épaule, le bras potelé de la Chikraya, il promena la main sur ses seins, remonta ensuite jusqu'aux graines de yacaratia accrochées à son oreille.

Il était plus maigre qu'elle.

Elle lui entourait les jambes avec sa jambe droite.

A tous deux il semblait confusément qu'ils s'étaient souvent, autrefois, ainsi accolés et endormis.

Je rêvais que je me dirigeais vers les sources de l'Abacau et que je les avais dépassées, dit-il. On ne trouve plus un seul Indien à cette hauteur. Même les Jabaanas ne fuient pas si loin. Même les Cocambos. La pirogue se balançait. L'eau couverte de plantes pourtant ne frémissait pas. J'avais atteint un lac, un grand lac. La nuit s'achevait. Je tremblais de fièvre. Quand je fouillais dans les replis de mon esprit afin de savoir qui j'avais été, j'extrayais des guenilles boueuses qui semblaient surtout avoir appartenu à d'autres. Je me salissais à ces souvenirs sans les comprendre. Je savais qu'on m'avait tué après un long interrogatoire, qu'on m'avait tué au bord d'un fleuve, qu'on m'avait tué dans la forêt puis laissé dériver dans les marécages, qu'on m'avait tué au fond d'une cour puis jeté à l'eau...

Ne te disperse pas dans les détails, intervint la Chikraya.

Elle avait la voix cassée, comme souvent les Indiennes après l'amour.

Tu te rappelles la légende de la Cobra Grande, de la Mère-de-toutes-les-eaux, demanda Fabian, l'histoire de ce serpent qui habite l'inexistence ? Je rêvais qu'il nageait en ma direction pour enfin mettre un terme à mon voyage. C'était un anaconda immense. Je n'avais pas peur. Il dressait la tête très haut au-dessus de la surface du lac. Il ne laissait pas de sillage derrière lui dans les herbes, les algues jaunes.

J'ai l'impression que tu inventes, dit la Chikraya. Ce n'est pas cela que tu as vu en rêve.

Oui, ma petite Chikraya, dit Fabian. J'invente.

Je te connais par cœur, dit la Chikraya.

Ils s'interrompirent pour s'assurer que les crépitements et les explosions se maintenaient à proximité du poste militaire, c'est-à-dire loin de l'hôtel, à des rues et des rues de distance.

Allez, raconte, insista-t-elle.

Non, je préfère inventer, dit Fabian. Dans mon cauchemar il t'arrivait un malheur et je ne pouvais rien faire pour l'empêcher. Je te perdais.

Elle rit, elle lui mordillait les cartilages de l'oreille, la naissance du cou.

Je ne veux plus te perdre, même en rêve, continua Fabian.

Tu es gentil, mon Jucapira, dit la Chikraya. Je t'adore.

OceanofPDF.com

XI

Avec des mouvements berceurs, la pirogue de son rêve oscillait, et il voyait la pâleur de l'aube progresser sur le ciel, et, dans le même temps, je voyais s'affirmer sur la berge la ligne des arbres, et un vol de hérons rase la surface inerte des choses, puis ce furent des flamants dont le rose ne possédait pas encore de nuances.

L'heure était tranquille, mais plus que tout une certitude m'apaisait – j'avais déjà vécu et rêvé cela, cette oscillation régulière de la barque, cette attente, ce lac situé au-delà des sources, à l'endroit où se forment les boues primitives.

Il écoutait l'eau sans vaguelettes clapoter contre la coque. Il ouvrit les yeux. L'humidité de l'air rendait plus nettes les images en train de naître.

Les teintes qui se dégradaient.

Sous l'horizon déjà en taches discernables le vert clair des branches plus jeunes.

Flamants posés maintenant sur la langue grise d'un banc de sable.

Le ciel immaculé. La dernière étoile à peine visible.

Je savais ce qui allait suivre. Juste en dessous, au fond du monde, la Cobra Grande qui est Mère-de-toutes-les eaux s'était ébrouée de sa vase et ondulait, gagnant avec lenteur les couches moins opaques, se repérant aux reflets du matin, montant en spirale dans la direction de la pirogue. Elle s'emparerait de moi et me ramènerait dans la fange primitive que j'avais eu l'impardonnable désinvolture d'abandonner le jour de ma naissance.

Suffit, Golpiez ! coassa rageusement Gonçalves. Assez !

Il s'agrippait au fauteuil dentaire, il le bringuebalait en haletant.

Ces jérémiades, cette complaisance !...

J'avais ouvert les yeux ! Je regardais ! continua Fabian en rivant sur la diapositive ses pupilles agrandies de visionnaire.

Le jour gris-bleu se modifiait sur l'horizon et rosissait, non pas à l'est seulement comme la logique l'aurait voulu, mais partout, de façon circulaire, comme si le soleil allait bientôt occuper en même temps les

quatre points cardinaux. Par contraste soudain les arbres se réduisirent à une bande fuligineuse d'où émergeaient les cimes géantes des imbaubas et des assacus, peu impressionnantes, d'ailleurs, depuis le large. Le lac était tapissé de nénuphars et d'herbes flottantes. Un moment je me crus au centre d'une clairière vastissime. Alors, à une quarantaine de mètres, se dressa quelque chose qu'aucun conteur ne saurait décrire, un anaconda dont la taille...

Assez ! Taisez-vous ! ordonna Gonçalves.

L'intonation de Gonçalves : pareille à celle qu'on utilise quand il s'agit de calmer des chiens.

Les yeux du malade et ceux du chaman s'entre-fléchèrent. Le silence retomba et la sueur se mit à perler continûment sur leurs sourcils froncés et à zigzaguer sur leurs joues et à mouiller leur peau jaune sombre. Chacun avait envie de gifler l'autre, et peut-être de lui empoigner les cheveux et de lui renverser en arrière la tête tout en cherchant quelque part une lame. Puis l'envie s'évapora dans la moiteur du cabinet médical, sans même se prolonger sous forme d'hostilité ou d'humiliation.

Depuis le début nous avons prévu que de telles secondes de haine fugitive exploseraient entre nous, des bouffées intenses, inhérentes à la cure et donc destinées à l'oubli, purement thérapeutiques.

Gonçalves remua les épaules, reboutonna sa blouse béante et s'épongea la bouche. Aux commissures des lèvres la bave avait épaissi en une écume qui ne brillait pas.

Vous me prenez pour un naïf ! beugla le psychiatre.

De nouveau il laissait libre cours à son animosité, feinte ou non.

Cet onirisme sans surprises !... Barques vibratiles, anacondas !... De l'archi-connu !... Rivières fermentant sous les feuilles... Les domaines de la Cobra Grande... Pures balivernes ! Vil rabâchage !... Symbolique sexuelle pour gogos !

Il y eut un léger silence.

Vous pensiez m'abuser avec de la verroterie, Golpiez ! Vous me jetez un songe à ronger !...

Fabian se tenait muet sous les reproches.

La séance est terminée, dit ensuite le psychiatre. Allez, déblatérez votre dernière phrase sans réfléchir et fichez-moi le camp. Vous commencez à m'énervé.

Je n'ai connu l'amour qu'une seule fois dans ma vie, dit Fabian.

OceanofPDF.com

XII

Puis elle s'allongea et l'enlaça plus durement, plus hermétiquement, comme si elle voulait lui interdire à jamais la possibilité de se disjoindre d'elle.

Puis leurs visages furent très proches, leurs lèvres se cherchèrent, s'écartèrent.

Ensemble voyageaient les bouches dans l'obscurité, les salives. Ils nageaient de langue à langue, tous deux très humides, très oublieux de tout. Ils n'avaient jamais été séparés depuis leur naissance et ainsi ils avaient toujours onctueusement flotté.

Ensuite ils s'embrassèrent.

Il lui dit comment il s'appelait, Fabian, Fabian Golpiez. Elle lui caressa et lui palpa avec une grande tendresse la joue. Il avait aussi peu de barbe que d'autres Indiens de la selve qu'elle avait connus, des Sobiberots, des Curuçatins, des Tangaras, des Auguanis, des Bacuras. Ses doigts parcoururent les angles de sa mâchoire, sinuèrent sur son cou et, quand ils eurent atteint la clavicule, ils jouèrent avec l'os, avec la courbe de l'os. Ensuite elle chuchota son nom, son nom à elle, Leonor Nieves.

Ma petite Chikraya, dit-il.

Les images de son cauchemar, il les avait laissées se dissoudre dans le rien. Le rêve montrait la Chikraya assassinée au cœur de la nuit puis emportée vers les collines. Pendant des semaines on faisait subir un interrogatoire à son cadavre, puis on la fusillait et on la fusillait de nouveau, et, pour finir, on jetait à l'eau ce qui restait d'elle. Pour suivre la tradition, on la mettait dans une pirogue avec une petite provision de fruits pourris. Fabian assistait à ces degrés successifs du martyre et il ne s'interposait pas, il ne réussissait pas à prendre la décision d'intervenir, ou du moins de se coucher dans la mort et la souffrance à côté de la Chikraya. Et, plus tard, quand il se décidait enfin à secouer la honte qui l'étouffait et à subir enfin les tabassages et les fusillades, la Chikraya avait disparu ou elle était défigurée monstrueusement et irreconnaissable. Plus tard, il était trop tard. Voilà pour ces images.

Il déplaça son coude, entraînant autour d'eux la malodorante couverture du dessous, et d'une voix songeuse il répétait Leonor Nieves, Leonor Nieves.

Il n'y avait rien de nouveau dans ce nom, il le chérissait depuis qu'il avait accédé à la conscience ou à l'existence.

Et même depuis plus longtemps encore.

Depuis les origines du monde, depuis les origines de la boue j'ai été l'amant de cette femme.

Ma petite Chikraya, dit-il, viens vivre avec moi. J'ai reçu une affectation civile pour Mapiaupi. Je vais travailler à l'hôpital comme infirmier. Nous pourrions habiter ensemble, si tu es libre.

Leonor Nieves ne répondait pas. Il l'entendait et il la sentait respirer contre lui. Il ferma les yeux, il huma son odeur de feuillage nocturne et leurs odeurs communes de sueur et de rosée et de liqueurs amoureuses diverses.

Ne va pas à Mapiaupi par le train, souffla-t-elle.

La route a été dynamitée, dit-il. Le car ne passe plus.

Le train va être attaqué entre Yaguatinga et Mapiaupi, expliqua-t-elle du fond de la gorge, avec réticence, comme si elle trahissait un secret. Je ne veux pas que tu sois massacré, Fabianito.

A ce même instant, une grenade de forte puissance explosa dans le voisinage de la caserne, là où gouvernementaux et guérilleros n'avaient pas cessé de s'affronter. L'écho roula de rue en rue, entre les maisons en torchis, le long de la voie ferrée. Un carreau trembla sur la porte d'entrée.

Comme si, brassé par l'onde sonore, l'air avait brusquement changé de nature, ce que l'on inhalait perdit aussitôt son caractère exaltant ou poétique ou magique. On avait sous le nez les puanteurs d'une pièce jamais dépoussiérée, les relents d'un abri pour déguenillés de la guerre civile, avec ses lits frustes et ses couvertures ignobles et ses lampes à pétrole sans pétrole.

Tu as entendu ? murmura la Chikraya.

Ses lèvres.

Ses jambes chaudes sur les miennes.

L'inquiétude dans sa voix.

Oui, dit Fabian. Une grenade. Fabrication artisanale des colonnes insurrectionnelles. Rassure-toi. Ils sont loin.

Les nuits au front lui avaient appris cela, lire ce que crachait le vide noir, les messages du métal, les aboiements du meurtre.

Mais maintenant ils vont se rapprocher, dit la Chikraya.

OceanofPDF.com

XIII

Autre séance.

En octobre, peut-être. Disons en octobre.

Apathique, je me taisais dans le fauteuil de dentiste et je regardais Gonçalves remplir ma fiche médicale, le document que je devais remettre chaque semaine au service sanitaire et qui attestait que j'avais un très bas niveau de compréhension de la réalité, une vision du monde et de la révolution à peine différente de celle d'un Cocambo, une perception si confuse de moi-même qu'il faudrait attendre encore avant de m'attribuer un emploi ou avant d'autoriser la sécurité politique à me faire comparaître rue 19 de Febrero pour de nouvelles séries d'interrogatoires.

Ça ne s'améliore pas, dit Gonçalves.

Je ne savais pas s'il parlait du temps, de la chaleur poisseuse, ou de ma maladie. Ce jour-là il avait l'humeur moins acariâtre. Je le distinguais moyennement derrière les pots de fleurs de son bureau, au milieu des lianes d'appartement qui avaient tressé des passerelles entre les meubles et les étagères et les persiennes.

Il leva les yeux et m'enveloppa de son regard de rapace myope, vieilli, assez joliment doré mais vieilli. Pour le reste, sa physionomie était affreuse à voir. Sur leurs vieux jours, je l'ai déjà dit, les Jucapiras ont un masque qui dérape en direction d'une laideur spectaculaire. Je me prépare psychologiquement à lui ressembler, nous sommes tous deux de purs Jucapiras, et nul à ce ravage n'échappe.

Vous ne mangez pas assez de fruits, dit-il sur un ton amène auquel j'étais peu habitué. Vous avez un sale teint, Golpiez. On dirait que vous avez commencé à vous dépigmenter de l'intérieur et à jaunir. Et vous savez pourquoi ?... Parce que vous vous empiffrez de reptiles et de batraciens en compagnie de votre ami Gutierrez. Vous voulez lui faire croire que vous avez un appétit indien et un système digestif indien à cent pour cent. Attitude d'infériorité typiquement jucapira. Résultat, vous vous gangrenez l'estomac. Je me trompe ?

Je fis un geste évasif.

Mangez des fruits, insista Gonçalves. Evitez la tortue, l'iguane, la couleuvre, la grenouille, le lézard.

Evitez le varan rôti, dit-il encore.

Ces mots, dis-je. Ces vocables impérialistes. Alors que vous avez sous la main le glossaire établi par le dentiste.

Gonçalves ignore ma remarque. Il parapha mon certificat de schizophrénie et me le tendit, et ensuite il se mit à sélectionner les diapositives qui allaient servir de catalyseurs pour mes remémorations.

Je me levai, allai tirer les nattes de raphia qui coupaient le jour devant les fenêtres. Dehors, le brouillard ne se dissipait pas. De malsaines draperies dérivait lentement entre les troncs. Les bêtes avaient quitté l'endroit. La verdure gouttait dans le silence.

Quand je revins m'asseoir, la lanterne magique était déjà allumée. Le psychiatre continuait à choisir des diapositives et à les empiler devant lui.

Tiens... dit-il rêveusement, pour lui-même.

Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Une photo du dentiste, dit-il.

Votre prédécesseur ? demandai-je.

Oui, dit-il. Le légendaire, celui qui collectait le nom des singes en langue générale, le nom des fourmis. Et, d'ailleurs, il devait être aussi dentiste que vous et moi.

Que savez-vous de lui ? demandai-je.

Pas grand-chose, dit Gonçalves. J'ai hérité de son cabinet que la municipalité avait réquisitionné. On a dû me raconter son histoire, mais j'ai oublié.

Je haussai le ton. Inverser les rôles me semblait simple et me grisait.

Et si vous projetiez l'image ? criai-je. Si vous nous montriez quelque chose au lieu de nous infliger vos amnésies ?

Gonçalves glissa la diapositive dans l'appareil. Le passe-vues claqua. A présent sur le mur se silhouettait un homme en chemisette blanche et en short, avec un chapeau de brousse et des mains qui amoureuxment serraient une mitrailleuse insurrectionnelle. Ses yeux dorés de Jucapira avaient un certain charme. Il ne souriait pas à l'objectif.

Je vous écoute, dis-je.

Je ne me rappelle plus, se plaignit Gonçalves.

Vous n'êtes pas obligé de raconter à la première personne, dis-je.

Tant mieux, dit-il.

Allez-y ! hurlai-je.

Un beau jour, commença Gonçalves, ce type a mis la clé sous la porte, et il s'est évanoui dans la nature. Parti dans la forêt sans prévenir. La nostalgie de la révolution encore et toujours, et aussi la lassitude de devoir renifler et renifler pendant des après-midi entières les caries pestilentiellles de ses malades. La dentisterie n'était pas sa spécialité d'origine, bien entendu. Les services sanitaires avaient dû le caser là pour l'éprouver, ou parce qu'il y avait un poste disponible, et, quoi qu'il en soit, les molaires poussées de travers ne le passionnaient pas, ni les crocs obliques, ni les racines infectées ou les gencives devenues champignonnières. Rien de cela ne lui procurait de plaisir. Quelque temps il avait essayé de se désennuyer en collectionnant des objets de la forêt, des armes traditionnelles, et ensuite en collectionnant des mots, en jetant sur le papier les bases d'un dictionnaire de langue générale, des listes qu'il apprenait par cœur puis récitait dans le local de la rue 19 de Febrero quand les Auguanis émettaient des doutes sur le caractère indien de son identité. Comme tous les Jucapiras, en effet, il était constamment mis au défi par les Indiens de prouver qu'il appartenait à la communauté indienne, et, par les révolutionnaires, de prouver qu'il se rattachait au mouvement révolutionnaire.

On sait, on sait, dis-je.

Mais l'ennui a eu raison de lui, au bout du compte. Il a sauté dans une pirogue et il a pagayé vers l'amont. La maison est restée longtemps inhabitée. Les plantes couvrantes sont entrées par les fenêtres. Maintenant on a une villa en ruines qui sert de refuge aux pires serpents de la région...

Nommez-les, grognai-je. On dirait que vous êtes incapable de citer leurs noms indiens.

Des jararacas, dit Gonçalves, des jibóias, des ibiraquas, des urutus. Et aussi des boiuçus, des japoranas. Et j'en omets. Et, heureusement, des muçuranas qui dévorent les autres.

Vous confondez avec vos rêves ! protestai-je. Cela ne grouille pas comme vous dites !...

Si ! Comme je le dis ! cria le psychiatre en gesticulant. On voit bien que vous n'y logez pas ! Nuit et jour cela se love, se délove !... Sifflant à

mes chevilles quand je trébuche !... Cela mue dans mon cabinet ! Je vis dans l'écaille permanente ! On voit bien que vous...

Admettons, dis-je.

Sur le mur, l'arracheur de dents persistait à ne pas lâcher sa mitraille. Avec affection il la plaquait contre son ventre.

Reprenons, Gonçalves, dis-je. Donc le dentiste. L'itinéraire de sa fuite.

Dans la selve on perd sa trace, assura Gonçalves.

Inventez, conseillai-je. Faites comme si vous aviez à parler de vous.

Il est allé rejoindre les guérilleros qui rôdaient sur le cours supérieur de l'Abacau et du Retiete, dit Gonçalves. Pendant dix ou quinze ans il accompagne tantôt une fraction, tantôt une autre, sans jamais adhérer de façon décisive, ce qui incite à penser qu'il est affilié à une organisation secrète, au Drapeau où à la police du Drapeau, mais en fait il est seulement allergique à l'obéissance. A la fin, on le juge et on le fusille. On met dans une barque son cadavre troué. Il voyage dans la forêt inondée, il parcourt des marécages empoisonnés, des terres d'araignées. Il habite ensuite des villages cocambos abandonnés, il ouvre un dispensaire pour Cocambos et pour Jabaanas, il se rend utile. Plus tard on le retrouve à la tête d'une colonne anti-gouvernementale sur le Yaguari, il mène plusieurs campagnes internationalistes, de nouveau il est arrêté, de nouveau il disparaît pendant des années. Puis il revient à Puesto Libertad. On ne lui laisse pas le temps de rajouter quelques pages à son dictionnaire. Il passe directement du débarcadère à la rue 19 de Febrero. Dans le local de la rue 19 de Febrero il est éliminé pour de bon. On l'interroge de part en part et on l'élimine pour de bon.

Le médecin-chaman avala sa salive.

Ce sera notre destin à tous, Golpiez, dit-il.

J'avalai, moi aussi, de la salive, afin de me rasséréner la gorge.

Absurdes craintes contre-révolutionnaires que les vôtres, dis-je. Phobies de caractériel. Mais peu importe. Continuons.

Très bien, continuons ! menaça-t-il soudain en changeant de ton.

Il venait de manœuvrer la glissière du passe-vues.

Cette brutalité de soldat éjectant une douille du magasin de sa carabine.

Ce bruit sec.

Aussitôt s'étaient volatilisés le dentiste et son non-sourire.

Fin de la parenthèse, Golpiez, annonça le psychiatre. Nouvelle inversion des rôles. Vous voyez ce que je veux dire ?

Oui, soupirai-je.

La diapositive suivante montrait un édifice rectangulaire, sans étage, avec un guichet brisé et une façade que les balles avaient mainte fois grêlée. Je reconnus le lieu et sur les accoudoirs mes doigts se crispèrent.

Yaguatinga, bafouillai-je. La gare.

Vous vous souvenez ? demanda Gonçalves.

Oui, dis-je. Mais l'hôtel. Montrez plutôt l'hôtel.

Gonçalves projeta la photographie demandée. On voyait une bâtisse inachevée, ses murs sans ouvertures que surmontaient des ébauches de terrasses.

L'hôtel la nuit, murmurai-je. L'image doit être beaucoup plus sombre. On ne doit absolument rien voir. Il n'y avait aucune lumière dans la chambre. Montrez la nuit.

Puis je me tus. Je cherchais mes mots.

Rien ne venait.

Inventez, dit Gonçalves.

XIV

Yaguatinga, donc.

Ses petites maisons rabougries en bordure des rues non éclairées.

Le chemin de fer qui sinistrement entre les masures s'enfonçait.

Ces rails qui ne luisaient pas : cette promesse de voyage noire.

Les rafales d'armes automatiques et, de temps en temps, une grenade.

D'un point de vue militaire, la situation n'était plus la même. Maintenant un commando progressait de carrefour en carrefour, avec une détermination qui obligeait la patrouille gouvernementale à reculer sans cesse.

Les gouvernementaux avaient tout d'abord établi un barrage à la lisière de la ville, mais la guérilla les avait bousculés et, à présent qu'ils se trouvaient trop éloignés du poste militaire pour espérer venant de là un appui tactique, ils cédaient du terrain en combattant de plus en plus mal. Ils résistaient de manière sporadique, dégoûtée.

Peu à peu les guérilleros avançaient vers la gare.

Ils sont cinq ou six, et ils se rapprochent, chuchota la Chikraya.

Elle se décala en travers du matelas. Son anxiété vibrait dans la chambre.

Des armes légères, dit Fabian. De quoi as-tu peur, ma petite Chikraya ? Nous sommes à l'abri des balles.

C'est à moi qu'ils en veulent, dit Leonor Nieves.

A toi ?

Il essaya de la toucher, de lui prendre la main, mais elle lui échappa.

Pomponi a dû donner son accord pour qu'ils me liquident, dit-elle.

Pieds nus, elle glissa sur le sol de ciment.

C'est tout à fait son style, poursuivit-elle. Me conseiller un endroit pour dormir hors de leur atteinte, organiser mon itinéraire et, en même temps, patronner une opération nocturne avec capture ou meurtre sommaire.

Elle s'était mise à fouiller sous le lit, sur la couverture qui traînait par terre. Elle dérangea son sac, le sac de Fabian. Elle rassemblait ses

vêtements. La lampe à pétrole roula plus loin. Le crissement du cuivre vide sur les débris de pierre.

Ecoute, Fabianito, je ne délire pas, dit la Chikraya. Je n'ai pas le temps de t'expliquer, et tu es comme tous les Jucapiras, de toute façon, tu ne comprends rien à la révolution. Ils veulent me liquider parce qu'ils imaginent que je collabore secrètement avec le Drapeau.

Des séquences de violence et de poursuite resurgirent dans la mémoire de Fabian. Il avait déjà rêvé cela ou quelque chose de similaire. Le crépitement des mitraillettes se tut, puis recommença, de plus en plus net.

Tu es membre du Drapeau ? demanda Fabian.

La Chikraya se dépêchait de s'habiller dans le noir. Avant de les enfiler elle secouait son chemisier, sa robe, comme si malgré l'urgence elle se souciait de ce qui avait pu s'accrocher au tissu pendant son séjour sur le sol – de la poussière, des cloportes, de petits scorpions jaunes.

Tu sais, fit la Chikraya en éludant la réponse, le Drapeau manipule tout ce qui bouge, aussi bien dans la guérilla que chez les gouvernementaux.

Elle avait fini de s'habiller. Elle tendit l'oreille.

Ils ne sont plus très loin, murmura-t-elle.

Elle contourna le lit à tâtons et elle retrouva à tâtons le corps nu de Fabian, son visage de Jucapira qui comprenait si mal les choses. Elle s'inclina et l'embrassa. Elle avait à la main un pistolet de bonne taille, et Fabian dévêtu semblait pareil à un enfant qu'une femme adulte cajole quelques secondes avant de partir pour le travail ou pour la prison ou pour la guerre.

Attends-moi, dit Fabian. Je viens avec toi.

Il manifestait l'intention de saisir son pantalon ou un slip, une chemise. Dans l'obscurité totale et dans le désordre des couvertures il ne grappillait rien.

C'est toi qui vas m'attendre, Fabianito dit la Chikraya. Ne te mêle pas de cette histoire dont tu ignores tout. Je vais disparaître. Demain tu gagneras Mapiaupi par la rivière. A l'hôpital, on a une sympathisante. Manda. Une infirmière du service psychiatrique. Dès que je le pourrai, je te ferai passer un message par son intermédiaire.

Déjà il n'y avait plus entre eux de contact physique. Elle traversa la chambre. Elle atteignit la porte. Sans bruit elle l'ouvrit.

Elle se ramassait, elle se courbait, spéculant sur les échos qui s'égrénaient depuis le dehors. Elle devait brandir son pistolet. Elle devait réfléchir. Il serait difficile de sortir en empruntant la porte de la rue, car des hommes déjà couraient en face de l'hôtel, devant la gare.

Les soldats gouvernementaux fuyaient, de temps en temps tirant une rafale sur ceux qui les poursuivaient. On entendit l'un d'eux galoper lourdement. D'autres zigzaguaient sur les rails.

Ce halètement lourd.

Cette course effrayée le long des maisons carrées et sans couleur.

La Chikraya avait quitté la chambre. Fabian perçut le léger grincement d'une porte, celle de la cour peut-être.

Sur la petite place de la gare, les bruits de pas sonnèrent autrement. Le commando était parvenu sur les lieux qui constituaient son objectif et il se déployait autour de l'hôtel.

Les mitrillades étaient terminées.

Fabian se mit debout et fit deux ou trois mètres inutiles, en aveugle, les bras tendus vers l'avant afin de ne pas buter contre un obstacle. Ses orteils foulèrent des graviers, et aussi des concrétions sordides de cheveux, des brins d'herbe sèche, de la nourriture dispersée et rance.

Déjà il était revenu s'asseoir sur le lit.

Dehors, l'agitation se diversifiait. On entendait des chuchotements, des va-et-vient. Il y eut un ordre bref. Puis des hommes pénétrèrent dans le bâtiment. Ils se tenaient méfiants là où débutait le corridor. De l'autre côté de la cloison, Fabian les devinait. Ils flairaient, penchés en direction de l'ennemi possible, attentifs à ce qui paraissait artificiel dans le silence.

Fabian ne bougeait plus. Il restait passivement posé sur un coin de matelas et il écoutait.

Il économisait son souffle.

Quelqu'un alors, comme dans son rêve, donna un fort coup de brodequin sur la porte. Le panneau de bois alla frapper le mur puis revint à son point de départ en miaulant de toutes ses ferrures, puis, de nouveau propulsé par la chaussure, mais cette fois avec moins de sauvagerie, de nouveau alla battre contre les parpaings.

La porte béait. Aucune grisaille cependant n'avait modifié le caractère caverneux de la nuit.

Leonor Nieves ! lança une voix mécontente.

Fabian ne réagit pas. Le mieux à faire, sans doute, était de laisser l'autre gaspiller son énergie sur une fausse piste.

Au bout d'un instant, l'homme répéta :

Leonor Nieves ?

Ensuite le faisceau d'une torche électrique violenta l'espace, illumina la pièce désolée dont le corps nu de Fabian occupait le centre.

Parois de ciment rugueuses, irrégulières, en tous endroits enlaidies par des grumeaux d'ombres, couvertures défaites, vêtements jetés par terre ou avachis sur deux sacs de toile, voilà ce que l'on vit soudain.

Et ce Jucapira assis, ébloui, clignant des yeux.

Son sexe mauve, jaune.

L'Indien éteignit la torche qu'il avait braquée, pour finir, sur une blatte jaune, elle aussi. L'inspection avait duré un temps très court et elle n'avait pas suscité de commentaire : ni de la part de l'inspecteur, ni de la part des deux Coariguaçus qui l'accompagnaient. Les trois hommes s'engouffrèrent dans la chambre, avec l'idée de se protéger contre les balles d'un adversaire embusqué plus loin. Ils se figèrent dans l'embrasure, accroupis, invisibles au milieu des ténèbres rétablies, tournant le dos à ce Jucapira sans pudeur qui ne pouvait pas leur nuire. Ils analysaient ce qui flottait depuis le néant, des odeurs de crottes de poules, d'infimes variations de température, le sifflement d'un courant d'air. Puis ils ressortirent.

L'Indien à la torche commandait.

Ici, murmurait-il. A droite. J'y vais. Maintenant, en face. A gauche.

L'une après l'autre, les portes des galetas s'ouvraient à toute volée, allaient taper sur le mur puis revenaient, gémissaient, miaulaient. La lampe s'allumait une seconde, une demi-seconde. Sur ce qui surgissait, les hommes pointaient leurs armes automatiques. Ensuite l'obscurité régnait de nouveau sans partage. L'hôtel était vide. Personne ne se cachait sous les sommiers infects ou sur les paillasses, parmi les gravats, en connivence avec les blattes.

Les trois hommes se concertèrent. Ils ne paraissaient pas affectés outre mesure par ce premier insuccès provisoire de leurs recherches. On les

entendit chuchoter.

Il y a une cour, d'autres chambres.

Elle est là-bas.

Elle est certainement là-bas, dans la cour.

Le groupe s'était faufilé jusqu'à l'extrémité du couloir. La porte du patio vola à son tour, plus pesante, moins facile à brusquer car elle ouvrait vers l'intérieur. Elle battit, elle grinça, et, comme dans un délire où les hallucinations se reproduisent et se reproduisent sans pitié, l'Indien qui donnait des ordres avança la tête et hurla :

Leonor Nieves ?...

Mais, cette fois, il reçut sa réponse – une balle un peu au-dessus du nez, entre les yeux.

XV

Je m'arrêtai. Je n'en pouvais plus.

Je ne voulais plus regarder les diapositives dans lesquelles Gonçalves me projetait depuis des heures. La sueur m'aveuglait. Je fermai les yeux. Je m'arrachai à Yaguatinga, à cette nuit-là.

Ne vous arrêtez pas, intervint Gonçalves. Que voyez-vous, maintenant ? Qu'y a-t-il en vous ?... Leonor Nieves, que devient-elle en vous ?...

Je ne réagissais pas.

Parlez, Golpiez ! hurla le médecin-chaman.

Au-dessus de Puesto Libertad sifflent ou craillent les guandiras, les chauves-souris géantes qui pour s'animer attendent que le jour aille vers sa fin, un mètre et demi d'envergure, deux mètres. Elles suivent l'avenue du Drapeau jusqu'aux bâtiments de la municipalité, jusqu'au boulevard de l'Insurrection du 28 janvier, puis elles virent, frôlent avec leurs ailes anormales les arbres du jardin qui s'étend devant les bureaux administratifs, puis elles palpitent et dérivent place des Martyrs du 12 avril, et, reprenant de la vitesse à la hauteur du local de la rue 19 de Febrero, elles retrouvent l'avenue du Drapeau et elles la descendent d'un trait, ou parfois faisant un détour pour survoler la rue 30 de Abril et les cabanes des Cocambos et la cabane où j'habite. Quand elles sont arrivées à la verticale du débarcadère, elles plaquent sur l'espace humide une vaste gifle membraneuse, et ensuite elles filent à vive allure le long du quai des Fusillés du 31 août, en direction du bidonville Manuela Aratuípe. Elles passent ainsi et elles repassent au-dessus de nous, chassant de façon peu compréhensible, sifflant, se profilant entre deux airs, sifflant encore ou craillant, un souffle aigu qui s'introduit dans les tympans jusqu'au plus profond des souvenirs et les attaque.

On entend ces cris désagréables et les coups de cuir des virages abrupts.

Et alors ? demanda Gonçalves.

Et alors, rien, dis-je.

J'ouvris les yeux. Le cabinet était envahi par la buée verdâtre de l'après-midi à son déclin. Derrière les plantes, Gonçalves rassemblait son matériel chamanique avec un air renfrogné. La séance n'avait pas permis d'éclaircir grand-chose, et déjà il était l'heure pour moi de prononcer ma dernière phrase.

On entend ces cris, ces coups, bredouillai-je, et on sait que le crépuscule est là.

OceanofPDF.com

XVI

Plus tard.

Fin octobre peut-être ou déjà en novembre.

C'était plus tard, voilà ce que je peux dire.

Ma position, allongé contre Manda.

L'obscurité dans les recoins de la mesure s'épanouissait. Manda me caressa le dos, le bas du dos. Elle avait des gestes lents. Sa main explora entre mes jambes les volumes élastiques, les poils, les demi-masses flasques ou plus fermes.

Vous aviez suruqué ? demanda une voix.

Comme tous les samedis, j'avais rendu visite à Manda. Nous avions pris notre plaisir comme peuvent le faire un Indien et une Indienne déjà touchés par l'âge et par la lassitude physique, et depuis longtemps sceptiques quant à l'intérêt de vivre ou même de feindre une activité organique quelconque.

Exprimez-vous sans fioritures, Golpiez, ordonna la voix.

Soudain pourtant j'eus envie de suruquer une nouvelle fois, d'étreindre Manda afin d'oublier le reste, en elle de me fondre et me répandre.

Tu es la même qu'autrefois, dis-je. Tu n'as pas pris une ride, non, pas une seule depuis les années où nous avons vécu ensemble à Mapiaupi. Tu n'as pas changé, ma petite Chikraya.

Arrête avec ces bêtises, Fabianito, mon fou, dit Manda en me repoussant. Et je te rappelle que je suis une Cayacoe, pas une Chikraya.

Elle riait.

Pendant plusieurs minutes, nous évoquâmes les années de Mapiaupi, la révolution à Mapiaupi, l'hôpital, notre appartement si insalubre au bord du fleuve, près du quartier cocambo, puis nous déviâmes sur les aventures et les amourettes qui çà et là provoquaient entre nous des turbulences.

La dernière année, tu n'avais guère l'occasion de remarquer si j'avais ou non des rides, fit Manda. Tu courais après Maria Gabriela.

Elle hocha la tête en souriant.

Cela a duré si peu de temps, dis-je.

Tu lui courais après, dit Manda, comme un chien idiot, langue pendante, truffe morveuse, et j'en passe. Il a fallu des mois avant que tu comprennes le genre de chienne qu'elle pouvait être.

Parle moins fort, conseillai-je. On ne sait jamais.

Autour de la cabane, comme le jour tombait, les crapauds s'étaient mis à grassement coasser. Néanmoins ils ne parvenaient pas à couvrir d'autres bruits du jardin, des froissements d'herbes humides, une respiration prudente, très proche. Quelqu'un était accroupi de l'autre côté des planches, dans les buissons, plaquant son oreille à quelques centimètres de notre bavardage.

J'ai toujours détesté cette salope, continua Manda. Je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour le clamer à haute et intelligible voix. Elle a fait fusiller assez de monde à Mapiaupi pour qu'on la juge à sa juste valeur. Ce n'est pas parce que maintenant elle dirige Puesto Libertad que je vais me taire.

J'indiquai le mur contre quoi nos têtes s'appuyaient. Les crapauds éructaient en cadence. Un homme s'était éloigné de deux ou trois mètres pour tousser. Déjà on l'entendait revenir.

Ne t'inquiète pas, Fabianito, chuchota Manda. C'est Gutierrez qui chasse le varan ou l'iguane. Je le reconnais à sa manière de renifler.

J'embrassai Manda. Pendant trente secondes nous fîmes semblant de voguer lèvres à lèvres et jambes contre jambes. Puis Manda s'essouffla. Elle a des problèmes de circulation. Moi-même je n'ai plus la robustesse d'antan. Mon cœur battait à un rythme inégal, et je ressentais une sorte d'engourdissement dans les membres, comme quand...

Vous me lirez votre bulletin de santé quand je vous le demanderai, s'impativa la voix.

J'identifiai Gonçalves et je me tus. Je ne sais pourquoi, le psychiatre supporte mal de m'entendre parler avec tendresse de Manda, il exècre les scènes où je partage le lit de Manda, il cherche le moindre prétexte pour m'interrompre, il essaie de m'égayer sur des descriptions de deuxième plan.

La nuit s'annonçait, suggéra la voix.

Je ne disais plus un mot.

Terminez la séquence, ordonna la voix. On a le bruitage, les guandiras géantes qui couinent au-dessus de Puesto Libertad, les batraciens qui rotent crépusculairement parmi les orties, le mouchard qui se racle la gorge. Maintenant, ajoutez du détail pittoresque et tournons la page.

Je pensais à Manda. J'aurais souhaité la faire apparaître encore.

Je restai muet pendant une demi-minute. La lumière baissait.

Par exemple l'araignée du soir, insista la voix. Les bestioles du soir.

Afin d'éloigner Gutierrez le démobilisé, je tapai sur les planches contre lesquelles il avait collé son oreille. Une tarentule dérangée par mes coups de poing perdit l'équilibre et roula entre Manda et moi. Nous devinions sur le matelas sa poignée de pattes inquiètes, le malaise velu de son corps. Je repliai aussitôt sur elle un morceau de rabane et pressai avec dégoût, mais sans rencontrer l'habituelle résistance, le crissement.

Tu l'as ratée, dit Manda. Va allumer la lampe, Fabianito. Je veux savoir où elle s'est fourrée.

Je me précipitai sur la lampe. La fumée de l'huile de coco monta et parfuma l'air. Tenant la lanterne à bout de bras, je déplaçai le lit, les oreillers d'herbe sèche, la couverture. Manda allait et venait dans la cabane.

Une traque sans méthode et sans succès.

Ensuite nous nous calmâmes.

Tant pis, dit Manda. On peut vivre avec.

Elle mettait de l'ordre sur la table où nous avions mangé au début de l'après-midi. Dans une cruche un fond d'eau tiédasse glouglouta. Elle en but la moitié et me tendit le reste. Nous étions nus tous deux et ruisselants, deux sauvages éclairés par la très mauvaise lumière que diffusait en brûlant la très mauvaise huile de coco.

Bon, ça va, ça va, dit la voix. Détail final et on ferme.

Il y avait ce soir-là des insectes en grand nombre. L'air s'effilochait en vapeurs alourdies de papillons de nuit et de moustiques. Des intrépides vrombissaient autour de la mèche, grésillaient, continuant malgré le grésillement à tracer des boucles de plus en plus acrobatiques, incapables d'intérioriser qu'ils avaient déjà été mortellement blessés par la flamme.

Bon. On ferme, dit la voix.

XVII

Une autre fois. Autre séance de novembre. Tout avait déjà été narré de long en large et fouillé sur tous les tons et examiné et miré en noir et blanc et en transparence, et théâtralisé et exorcisé à grand renfort de diapositives ou d'objets rituels forestiers ou stomatologiques. Sous les fenêtres du cabinet, criquets et carabes et singes nains et perroquets saluaient la fin du mois des pluies en criant de plus en plus fort. Gonçalves lui aussi augmentait le volume sonore. De temps en temps, écoeürés par les conditions de ce combat incertain, nous cessions, au contraire, de hurler. Chacun se contentait de murmurer parmi les plantes couvrantes et conquérantes, chacun dans son coin mimait une ébauche de séance possible. Sans tenir compte de son interlocuteur, chacun dialoguait au fond du glauque.

En réalité, nombre de sujets n'avaient pas été abordés ni exhumés ni même entrevus, et, par inertie, nous retournions jour après jour aux questions dont les décors ne cachaient plus de traquenards, et qui éveillaient seulement une douleur familière et acceptée et sans surprise, presque sans surprise.

Gonçalves se vautrait derrière les grappes d'orchidées blanches qui avaient fleuri sur son bureau. Je le distinguais mal.

Donc cette Chikraya, cette Leonor Nieves, dit-il.

Oui, dis-je.

Tout se déroulait dans une obscurité tenace.

L'homme qui avait jusque-là orchestré les opérations, l'homme qui braquait la lampe-torche sur des blattes immobiles et qui proférait en vain le nom de Leonor Nieves, une balle avait suffi pour l'annuler.

Au cours de ce bref processus d'annulation, il avait empoigné la porte, et son blouson de combat s'était accroché à une targette, à des clous, de sorte que son écroulement n'avait pas été total et qu'il y avait même encore une certaine dignité dans sa posture. Bien qu'ayant lâché son arme et la lampe électrique, il semblait tenir bon et ne s'avachissait pas. Les

gonds grincèrent. Il se cramponnait au panneau de bois comme seul un cadavre peut s'obstiner à le faire.

Le chef décervelé gênait les deux autres membres du commando. Chacun à son tour buta dans la planche qui saillait en travers du seuil et envoya une rafale aveugle dans la cour, démolissant des parois de cages à cobayes et à lapins et semant la panique parmi les volailles.

Le tonnerre de la poudre gronda puis s'éteignit.

Le ciel était une découpe noire surmontant les noirs murs du patio.

Les cobayes jappaient dans leur terreur sans consolation, infinie. Poules et pintades caquetaient désespérément. Certains animaux, selon toute vraisemblance, avaient été transpercés par du métal. On entendait ces sanglots des bêtes petites. Plus aucun bruit d'origine humaine n'était identifiable dans cette partie de l'hôtel.

Fabian collectait pièce à pièce ses vêtements dispersés. Dans le couloir, les deux survivants haletaient avec nervosité. Sans arme on ne pouvait envisager de les attaquer à revers. Fabian s'habillait avec lenteur et il se concentrait sur l'idée de Leonor Nieves, sur le souvenir d'elle qu'il avait. Peut-être Leonor Nieves avait-elle profité du vacarme pour s'évader par une terrasse. Peut-être déjà s'éloignait-elle saine et sauve, bondissant d'un puits d'ombre à l'autre, empruntant des ruelles de moins en moins dangereuses.

En fait, la Chikraya n'avait pas eu le temps de sortir de la cour. Elle se dissimulait derrière un tas de briques, près de l'évier, entre les latrines et le clapier. Elle surveillait l'entrée du couloir, une rainure non éclairée que remplissait un corps balourd.

Si l'on fait abstraction de ce couloir avec cadavre et Coariguaçus en armes, il n'y avait pas d'ouverture permettant de gagner l'extérieur sans acrobaties. Les chambres qui donnaient sur le patio possédaient des trous qui étaient censés devenir un jour des portes, des fenêtres, mais tout s'orientait vers l'intérieur, comme si on avait voulu créer pour les voyageurs des espaces cellulaires sans communication possible avec la rue. Les rares lucarnes étaient barrées par des tiges de fer.

L'Indienne regarda les cages empilées. Elle pourrait se hisser sur elles, s'agripper à un pilier de parpaings et sauter sur une terrasse, un toit. Là, elle aurait plus de liberté de mouvement. Elle ramperait jusqu'à la coulée

de ténèbres la plus épaisse. Avec un peu de chance, elle se fauflerait au-dehors sans attirer sur elle l'attention.

Toutefois l'escalade serait bruyante et elle exigerait plusieurs secondes. Les guérilleros en embuscade derrière leur chef défunt se précipiteraient. Ils auraient toutes leurs aises pour viser la grimpeuse et pour la cingler, pour réduire en charpie sa pensée, sa chair, ses nostalgies de révolution et d'amour.

Elle allongea le bras et elle secoua la cage à cobayes, comme si elle s'était élancée dans l'ascension périlleuse. Ainsi qu'elle l'avait prévu, un homme repoussa la dépouille qui l'importunait et se présenta de face dans l'entrebâillement. Elle le reconnut, elle se rappela son prénom – Pedro –, son âge – vingt-trois ans –, et elle lui envoya sous le menton quelque chose d'aigu et de déchiqueteur qui avait rapport avec le voyage, avec la fin ou le début d'un voyage. Leonor Nieves avait la main très sûre. Pedro s'agenouilla puis bascula. Dans sa chute il avait arraché son chef aux clous de la serrure, à la targette. Ensuite il se mit à râler d'une voix à la fois enfantine et gargouillante.

Sa plainte avait tendance à se perdre au cœur du tapage dû à l'épouvante des poules, mais, en s'appliquant, on l'entendait.

Leonor Nieves écouta la vie jaillir hors de Pedro, hors des lapins, des cobayes. Les bruits décrurent. De nouveau elle secoua le grillage. Avant de monter sur le toit elle devait tuer le troisième guérillero qui guettait dans le couloir. Elle devait le déloger de son abri et le tuer.

On ne sait pourquoi, le ciel du Guaraiti, qui d'ordinaire en cette saison est une rivière de diamants, refusait depuis des heures d'éclairer le monde d'en bas.

La Chikraya scrutait les ténèbres, elle vrillait son regard sur l'angle mort près duquel le dernier Coariguaçu devait se tapir. Elle ne levait pas assez souvent les yeux vers les ténèbres du ciel. Et soudain elle eut conscience que dans l'absence des astres quelque chose avait frémi, s'était décalé d'un mètre, s'était aplati. Maintenant il y avait cela sur une terrasse, hors de vue, hors de portée des balles. Le caquetage continu l'empêchait de repérer l'endroit précis où cet adversaire supplémentaire était allongé et respirait.

Elle commença à silencieusement se mouvoir le long du clapier, dans le but de trouver un emplacement où elle serait moins vulnérable. Ce qui

s'offrait avait plus de défauts que d'avantages. Elle revint vers l'évier, vers les latrines. Du bout de son pistolet elle redessina les masses indistinctes qui surplombaient la cour – piles de tuiles cassées, un début de muret, ruines interrompues, sans cohérence. Personne ne se montrait.

Peu à peu le calme se reconstituait dans le patio. Fatiguées, les bêtes se taisaient. Au seuil du couloir, Pedro avait émis son râle ultime.

A côté de Leonor Nieves un robinet gouttait dans une boîte de fer. L'odeur du poulailler s'intensifia encore. On avait du mal à déterminer ce qui était pire, ce relent de volatiles tachés de crottes et de sang, ou la peste qui s'exhalait du trou des latrines.

Rien ne se passait.

Aucune initiative n'était prise. Il valait mieux ne pas signaler sa position par un tir hasardeux.

Fabian retenait son souffle. Dans la chambre il se pétrifiait comme s'il participait lui aussi au combat.

Puis, comme dans son rêve, les événements s'accéléraient et se conclurent.

Une fusillade éclata sans prévenir et aussitôt à pleine puissance. L'homme du couloir crachait de longues salves qui de nouveau fouettaient le rempart fragile derrière quoi Leonor Nieves se protégeait, de nouveau perforaient des crêtes, des ailes, des ventres soyeux, des museaux. Depuis les terrasses deux mitraillettes étaient en action. Elles s'efforçaient d'anéantir tout ce qui ressemblait à une ombre armée au fond de la cour.

Une boîte de fer roula sur le ciment près des latrines.

L'Indienne tirait vers le ciel.

Elle riposta encore à la fin des salves, un coup de pistolet incontrôlé et misérable.

Il y eut un silence, et ensuite des interjections en langue générale, en coariguaçu et en auguani, et ensuite des bruits de pas au-dessus de la chambre de Fabian. Un homme courait de terrasse en terrasse, faisant craquer sous ses chaussures des morceaux de tuiles.

Maintenant cet homme se campait au bord du toit, et il examinait ce qui gisait parmi les débris de cages, à la renverse sur une brouettée de briques. Sans prendre de précaution particulière il examinait le peu qu'on pouvait voir.

Puis il lâcha une dernière rafale.

OceanofPDF.com

XVIII

Autre séance possible, dit l'aliéniste.

Autre fin de séance possible. Ensuite je vous libère.

Gonçalves avait décroché du mur une rutilante couronne en plumes d'oiseaux de la forêt, une des plus belles pièces de la collection du dentiste, et il effectuait son devoir chamanique en secouant cela autour de moi.

Quels oiseaux, demanda-t-il. Nommez les oiseaux. On ne comprend pas de quelle forêt vous parlez ni en quelle langue vous baragouinez.

Il y avait de la queue de toucan, dit Fabian. Du toucan, oui, et du sanhaçu... de l'arabira, du sassy-aux-yeux-capricieux... de la guiratirica...

Dans le cabinet, l'émotion était à son comble. Gonçalves brandissait haut le couvre-chef multicolore et, reproduisant une figure de danse cocambo, il le rabattait brusquement entre son visage et celui de Fabian. Sur place alors il le faisait trembler et grelotter, et ensuite il lui imprimait des mouvements convulsifs, comme s'il désirait griffer l'air moite et rythmer, avec des remugles de volaille, l'échange de questions beuglées et de réponses.

Fabian se raidit sur le fauteuil médical. La roulette se balançait quelque part contre son épaule droite. Depuis les rouges vifs de la parure se détachaient des larves équatoriales, des cocons gélatineux ou des œufs semi-éclos, déjà agressifs.

Fournissez-nous du plus solide !... se démenait Gonçalves. Vous délayez vos vieux traumas !... Vos histoires n'ont aucun squelette !

Fabian toussa. Il suffoquait dans les puanteurs de duvet. D'un œil vindicatif il jaugea son tourmenteur. Principalement jaune et rouge, l'éventail persistait à semer en toutes directions de petites chenilles barbelées, des parasites aux segments gris.

Vous ne me livrez que broutilles !... s'indignait Gonçalves. Vous disiez Yaguatinga, un soir... Retour du front... Vous aviez entamé un récit... Yaguatinga, la gare, l'hôtel !... Vous me racontiez qu'une Indienne... une Chikraya...

Aventure piètre ! cria Fabian en brossant ce qui avait plu sur lui. Aventure piètre, mon docteur !... Une rencontre furtive à l'auberge !... Je n'avais jamais vu cette femme !... Nous nous connûmes dans la noirceur !... Elle ne me confia pas son nom !... Au lit, nous ne bavardâmes pas, nous nous satisfîmes sans mot dire... Je m'endormis après l'affaire... A l'aube elle avait disparu !...

Il haletait.

Articulez !... Criez ! intervint Gonçalves.

Rien de plus ! hurla Fabian. Rien de notable !... Une amourette de gare routière... Une nuit tranquille !...

Et, ressuscité théâtralement par Gonçalves, un oiseau fabuleux s'élevait et plongeait, un toucan magique, il frissonnait, il virevoltait devant les yeux en larmes de Fabian, il feignait de vouloir atterrir sur la poitrine de Fabian ou sur son visage, parsemant de minuscules plumules les lèvres que la poussière des mots ou des mensonges avait ternies, puis il se séparait de Fabian et il partait soudain en piqué, il plongeait comme pour attaquer les genoux du psychiatre, juste au-dessus de l'ourlet de la blouse blanche et même plus bas, là où les jambes nues exposaient à la pénombre les plaies et les ulcérations dues à des maladies indiennes incurables, et le toucan vibrait de toutes ses ailes, et il s'élevait de nouveau et il lançait un cri, une sorte de sanglot moqueur, et il replongeait.

II

LA BOUE

OceanofPDF.com

XIX

En décembre, quelque chose se détraqua dans le quotidien douillet de ma non-existence.

Tout d'abord Gonçalves commença à recevoir des convocations rédigées par les Auguanis du local de la rue 19 de Febrero.

Quand je me rendais à la consultation, aux heures programmées, je me heurtais souvent à porte close. Je brimbalais et brimbalais la clochette suspendue sous la plaque professionnelle de l'aliéniste, sachant que nul ne répondrait mais m'obstinant. J'avais besoin de raconter mes souvenirs, d'urgence il me fallait mentir à un Indien qui m'aiderait à ne pas mettre en doute mon appartenance à la collectivité indienne ou mes ralliements de toujours à la cause révolutionnaire. J'avais envie de revoir les diapositives qui illustraient ce qui m'avait hanté avant ma mort. A tout moment aussi mon vocabulaire s'appauvrissait, et je tenais à rentrer en contact, au plus vite, avec les listes de mots compilées par le dentiste.

Je faisais le tour du pavillon qui avait autrefois été la demeure du légendaire arracheur de dents, un internationaliste, lui aussi, un Jucapira internationaliste, comme Gonçalves, comme moi. La végétation m'interdisait d'approcher des fenêtres. Les serpents sifflaient à mes pieds. Je revenais à mon point de départ, je tendais la main vers la clochette, m'étourdissant dans le tintinnabulement, désolé de ne réveiller dans le cabinet que des jararacas venimeuses ou des boas.

A haute voix je lisais la plaque professionnelle de Gonçalves, comme si cet appel allait avoir le chamanique pouvoir d'aspirer mon psychiatre hors des murs du local de la sécurité politique.

FABIAN GONÇALVES
ANCIEN PSYCHIATRE CHEF DE L'HÔPITAL CIVIL
DES PENSIONNÉS DE JUAUPES
MÉDECIN PSYCHOLOGUE DES ŒUVRES SOCIALES
DE LA MUNICIPALITÉ DE PUESTO LIBERTAD

L'hôpital de Juaupes !... s'indignait Gutierrez le démobilisé. Bobard ! Escroquerie ! Juaupes n'existe sur aucune carte !

C'est au-delà des sources de l'Abacau, disais-je, choqué par le ton du démobilisé, par sa constante volonté de dénigrer Gonçalves.

Il n'y a pas de cartes du Retiete et de l'Abacau à cette hauteur, insistait Gutierrez. La région est inexplorée. Je te rappelle que c'est nous qui irons là-bas les premiers. Je te le rappelle, Golpiez.

Je sais, dis-je. Je n'oublie pas. Le dispensaire psychiatrique pour les Cocambos et les Jabaanas. L'instauration d'une communauté utopique. Je n'ai pas oublié.

Il titubait, l'haleine épouvantablement chaude de jus et de sangs fermentés, et il se lança dans un nouveau réquisitoire contre Gonçalves.

De sa besace il avait tiré des poissons-chats et des lézards. Je les écaillai en silence et les découpai. Je boudais.

Je pensais à ce qui s'était détraqué récemment dans la routine, dans ma vie à Puesto Libertad.

Début décembre Gonçalves donc commença à être interrogé dans le local de la rue 19 de Febrero. En raison de ses absences répétées, le nombre des séances auxquelles je me soumettais baissa d'une façon significative. Les autorités sanitaires en déduisirent aussitôt que je refusais le traitement qui m'était proposé et, sans avertissement, on me supprima mon allocation. Au milieu du mois, je sus que j'avais été rayé de la liste des invalides. J'appris cela de la bouche de l'assesseur du juge, au premier étage du local de la rue 19 de Febrero. Mon dossier étalé occupait toute la table. L'assesseur prit plaisir à m'en lire les derniers feuillets. J'avais perdu l'immunité que me conférait le titre de psychotique à handicaps lourds, difficilement curables. L'Auguani ne se priva pas de déchiffrer devant moi deux notes manuscrites de Gonçalves, l'une datée de septembre ou octobre et qui établissait pour les services municipaux un diagnostic de mes troubles, et l'autre, beaucoup plus récente, obtenue sans doute lors d'un interrogatoire dans la cour des cuisines, et qui reconnaissait que, malgré une propension naturelle au délire schizophrène, j'avais, en gros, une mentalité et des attitudes de simulateur.

Et cela, commentait l'assesseur, rendait ma situation à Puesto Libertad plus précaire encore qu'au début de l'été : extrêmement délicate, et du

jour au lendemain chavirable.

Les tracasseries administratives reprirent : longues attentes accroupies, demandes d'éclaircissement avec simulacre d'exécution, bousculades contre la palissade de la deuxième cour, confrontations avec les victimes, avec ce qui allait être tailladé par les machettes auguanies puis braisé.

Quand j'avais une après-midi libre j'allais chez Gonçalves poursuivre ma cure. Plus aucune institution municipale ne m'y contraignait, désormais, et j'allais m'asseoir sur le fauteuil parce que je ne pouvais plus me passer des vociférations ou des danses du psychiatre, et parce que, fouillant avec Gonçalves au fond de mes mutilations et de mes plaies, je pouvais me donner l'illusion d'avoir un jour vécu ailleurs que dans le présent, dans ce présent infâme. De son côté Gonçalves se plaignait en permanence. Les sévices qu'il subissait rue 19 de Febrero le rendaient irascible. Il ne recourait plus guère à la diapo-thérapie et il me questionnait de façon plus fruste que lors des semaines précédentes. Il puisait son style et son inspiration dans l'enquête dont lui-même était l'objet. Sa méthode avait évolué, il prétextait une rechute de sa surdité pour me brailler dans l'oreille et pour exiger de moi des cris tels que nul n'en avait jusque-là poussés dans le fauteuil dentaire. Nos feulements se heurtaient comme ceux d'un vieux couple au moment de la ménopause ou du divorce.

Nos destins pourtant glissaient sur des pentes comparables et, de plus en plus souvent, nous chancelions ou hoquetions dans des bureaux voisins, dans des cours voisines, aux mêmes heures, et cela aurait dû nous rapprocher plutôt que nous désunir. Nous aurions pu, par exemple, échanger quelques considérations tactiques sur la manière de résister aux interrogatoires avec mise à mort de jacaré ou dépeçage de tortue géante, ou du moins interrompre de temps en temps les exercices médicaux pour relater, concernant tel ou tel enquêteur auguani, des anecdotes qui auraient détendu l'atmosphère. Mais entre nous maintenant régnait l'hostilité et une méfiance souillée par ce que Rui Gutierrez m'avait obligé à voir et à entendre, après m'avoir obligé à ramper dans les jardins à iguanes de la rue Escalante.

En décembre, Gutierrez me fit plusieurs révélations de ce genre, souillantes.

La première m'éclaira sur le vie privée de Manda, sur ses fréquentations.

La deuxième me bouleversa. Il était question de Leonor Nieves.

Le reste sera raconté plus tard. Cela me bouleversait aussi mais ne m'éclairait pas. Il n'y avait là aucune lumière, seulement de l'obscurité et de la fiente.

OceanofPDF.com

XX

Les jardins à iguanes de la rue Escalante, autour de la cabane de Manda. Les herbes à iguanes et à varans, guaraquiá, tapirapecú, taramiarana, tajabemba et autres. Le nom des herbes compte peu. Graminées, orties. Voilà où bientôt nous allions ramper. Mais seulement en fin de crépuscule.

Pour l'instant, je venais de sortir du local de la sécurité politique. J'avais le cou meurtri et la tête ballante, comme on a au coucher du soleil après les interrogatoires. Je ressemblais à un marcheur qui dort.

Je ne pensais à rien de spécial.

Je laissai derrière moi la rue 19 de Febrero, la place des Martyrs du 12 avril. Il y avait peu de monde sous les branches. Une odeur d'ananas fermenté gagnait en puissance dans l'air du soir, annonçant pour le lendemain un temps instable. Le moment était comme toujours à Puesto Libertad, chaud et humide. Je pensais à la chaleur, à l'humidité.

Plus loin, rue des Insurgés du 28 janvier, ma tête au lieu de rouler sur ma poitrine se renversa vers l'arrière. Je m'adossai au tronc du palmier le plus proche pour reprendre mon souffle. J'observai les nuages, le ciel, les guandiras géantes qui claquaient des ailes à la cime des arbres. C'était l'heure où déjà elles défroissent et exercent leur cuir brun sombre.

La sueur coulait en abondance sur le paysage. Elle avait un goût de rouille quand je tendais la langue pour en lécher une ou deux larmes.

Allez, viens, dit contre mon oreille une voix.

Sans me retourner, je sus qu'il s'agissait de Rui Gutierrez, le démobilisé. Je ne l'avais pas entendu se faufiler jusqu'à l'arbre. Je le regardai. Il portait ses habituelles guenilles militaires, sa tenue de commando des marécages. Dans sa sacoche quelque chose se rétracta puis cracha, puis se tordit avec lenteur, puis en sursaut. Le démobilisé tapa dessus. Il avait des gestes excessifs. Il sentait le vin de manioc.

Ils te démolissent, dit-il.

Oh, pas trop, dis-je. J'ai connu pire.

Je me décollai du tronc de palmier. Des fourmis besognaient entre mes omoplates, sur les taches de sang de ma chemisette. Durant mon séjour près des cuisines auguanies j'avais reçu des giclures de crocodile. Mon mouvement dérangerait les fourmis et elles s'affolèrent et elles se mirent à grouiller vilainement au long de mon épine dorsale. Gutierrez, qui n'appréciait pas le désordre, d'un revers de l'avant-bras les renvoya dans leurs foyers. Ensuite nous partîmes.

Gutierrez se retenait de me reprocher la maigreur impérialiste de mon vocabulaire, de mon palmier, de mes fourmis, de ce crocodile que tout Indien véritable aurait spontanément appelé jacaré. Il avait compris dans quel état de délabrement je me trouvais et il possédait une réserve de pitié amicale qui lui avait sans doute suggéré de m'épargner. Je rappelle tout de même que Gutierrez avait été élevé à l'école révolutionnaire, que dans ses veines coulait un internationalisme sincère, et que l'essence de l'internationalisme est la compassion envers les délabrés de toutes espèces, envers les victimes et les pauvres types.

A pas lents nous descendions l'avenue du Drapeau, cette large piste déclive qui conduit au débarcadère et au quartier lacustre. Les lianes s'élançant d'une branche à l'autre et bouchent la vue. On n'apercevait ni le miroitement vespéral de l'Abacau, ni les masures des Cocambos, ni l'entrée des rues du quartier résidentiel.

Gutierrez titubait autant que moi. Il était malade. Je l'entendais claquer des dents. La fièvre des marais ne nous laisse jamais en repos. Sans succès Gutierrez avait essayé de combattre la crise, de contrarier la montée prévisible de sa température. Il avait ses remèdes à lui, à base de vin et de sèves longtemps mâchonnées dans la bouche de ses vieilles voisines du bidonville Manuela Aratuípe.

Par solidarité, j'entrechoquai moi aussi ce qui me restait de canines. Nos deux délabrements compagnaient.

Tu sens, cette odeur d'ananas ? demandai-je.

Quoi ? grogna-t-il.

Autour de nous, par touches successives, Puesto Libertad se préparait pour la tombée de la nuit. Les insectes du plein jour se figèrent. Les guandiras géantes déjà patrouillaient dans les espaces sombres. Sur le silence se distinguaient soudain les oiseaux chanteurs, les mélodieux de dernière minute. Puis des bandes criardes surgirent, des singes, des

saguyanas, de petits démons noirs et insolents. Leurs geignements obscènes en un instant détruisirent le calme du soir.

Ne t'inquiète pas, Golpiez, dit le démobilisé. On va s'enfuir. Bientôt on sera ailleurs.

Il pointait la main en direction du chamanisme et de l'utopie et de la camaraderie primitive avec des rescapés jabaanas ou cocambos ou plus misérables encore, non recensés encore. Dans le morceau de ciel qu'il montrait, une chauve-souris planait.

Et avant de partir on leur réglera leur compte, à ceux-là. Aussi sûr que deux et deux font quatre.

Maintenant il pointait moins haut, vers les frondaisons, vers les saguyanas. Les singes nains s'intéressaient à nous. Très vivement ils dégringolaient depuis les ramures. Ils ricochaient sur la poussière en miaulant des insanités qui s'adressaient à nous. Ils couraient sur l'avenue, ils se rapprochaient, ils sautillaient, et sans cesser de vociférer ils se désarticulaient, se donnant la main, formant des anneaux hurleurs, des chaînes braillardes, avançant avec témérité et reculant ensuite comme frappés de panique, exagérant ensuite cette feinte panique, remontant au grand galop dans les palmiers, agitant les palmes pour qu'elles crissent. On apercevait leurs crocs minuscules, leurs gencives rouges.

Golpiez ! criaient-ils. Gonçalves ! Golpiez ! Gonçalves !

Tu les entends ? s'indigna le démobilisé.

Il ne me plaisait pas d'être associé ainsi, sur la voie publique, à un Jucapira dont on disait pis que pendre dans le local de la rue 19 de Febrero.

Prête-moi ta sarbacane, dis-je à Gutierrez.

Je n'ai plus de flèches, gémit le démobilisé.

Fabian-Fabian ! scandaient les singes. Golpiez-Gonçalves !

N'écoute pas ces petits salopards, gesticula Gutierrez. Mensonges et mensonges. Je ne me trouvais pas à Mapiaupi pendant les massacres de juillet.

Hein ? tressaillis-je.

Ils racontent n'importe quoi, se plaignit Gutierrez. J'ai fait partie des colonnes qui sont entrées à Mapiaupi, c'est vrai, mais on ne m'a pas affecté aux pelotons d'exécution. En tout cas, je ne faisais pas partie des pelotons qui fusillaient au bord du fleuve.

Je me reconcentrai et me tins en alerte pour cueillir au vol ce que couinaient les saguyanas et ce qu'ils dénonçaient, mais je ne surpris rien de neuf. Golpiez Fabian ! Gonçalves Fabian ! et pas une syllabe de plus. Sur Mapiaupi et les massacres de juillet ils ne prononçaient pas un mot.

En tout cas, pas en juillet, insista le démobilisé en s'accrochant à mon bras.

Ils s'éloignent, commentai-je. Ils vont disparaître. On ne distingue plus rien de compréhensible.

Je me refusais à fouiller dans les hallucinations auditives de Rui Gutierrez. Tout bien considéré, les fusillades de Mapiaupi n'étaient pas pour moi un si mauvais souvenir. Elles m'avaient permis de quitter le monde en martyr et d'échapper, au bon moment, à la justice du Drapeau. Je n'avais pas envie d'explorer les remords de mes fusilleurs. Je n'avais pas envie de connaître leurs noms. La responsabilité de Gutierrez dans cette histoire me laissait froid.

Je n'en voulais pas à mes fusilleurs.

La prochaine fois, on aura des munitions, assurai-je. Un peu de patience, Rui. La prochaine fois, on les fléchera.

Les yeux rougis de Gutierrez se plissèrent. La perspective d'une opération de représailles l'excitait.

C'est ça, haleta-t-il. On leur fera leur fête, à eux aussi... à cette racaille... Juste avant de larguer les amarres... On les prendra comme provisions pour le voyage...

Nous étions arrivés à la hauteur de la rue des Commandants. Sous les arbres la lumière oscillait pour de bon entre chien et loup.

Rue des Commandants, annonçai-je. On est à deux minutes de la rue Escalante. Si on allait voir Manda ?

Le démobilisé s'arrêta. Il y avait, dans les entrailles de sa sacoche, de nouvelles secousses. Il les jugula.

C'est de la jaçanarana, dit-il. Même décapité ça se tortille pendant des heures.

Si on allait chez Manda ? répétai-je.

Déconseillé, fit Gutierrez.

Pourquoi ça, déconseillé ?

On est jeudi. Elle a du monde.

Mais non, m'obstinai-je. Les jours où elle travaille à l'huilerie, elle ne reçoit personne. Elle nous l'a déjà dit deux cent mille fois.

Tu vas avoir une méchante surprise, Golpiez, maugréa Gutierrez.

Il eut une série de frissons. Sa fièvre augmentait. Il déboucha la gourde qu'il avait à la ceinture et but plusieurs gorgées de sa potion alcoolisée. Ensuite nous obliquâmes dans la rue des Commandants, puis nous nous glissâmes de jardin en jardin le long de la rue Escalante, évitant de nous faire repérer et rampant sans bruit le plus loin possible des habitations. Gutierrez avait obtenu cela de moi, cette approche d'éclaireur militaire ou de voleur. Il avait été convenu de ne frapper à la porte de Manda que si Manda n'avait pas chez elle de visiteur.

Nous empruntions des tunnels végétaux où Gutierrez avait l'air de pouvoir se déplacer les yeux fermés, tant il les avait déjà parcourus et reparcourus à des heures crépusculaires ou plus tard. Les fourrés étaient humides de rosée. Une colonie de caranguejeiras nous escorta sur une vingtaine de mètres. Ce sont des araignées très puissantes, aux pattes démesurées. Les Cocambos prétendent qu'elles ont une intelligence supérieure et des aptitudes à la vie collective, et que dans certains territoires inaccessibles de la forêt elles mettent en place des utopies plus révolutionnaires et plus réussies encore que celles de nous autres. Les caranguejeiras nous observaient avec leur regard multiple.

Dans l'obscurité ce regard parfois carmin parfois étincelait.

Je ne respirais plus depuis que nous avions frôlé la première toile.

Gutierrez sans état d'âme se contorsionnait sous les plantes couvrantes. Ensuite nous foulâmes des sentiers à varans, des légumes sauvages appréciés par les crapauds, les iguanes. Nous passions près des résidences auguanies du quartier Escalante. Lorsque dans les environs d'une baraque nous flairions des relents de friture, nous nous aplatissons plus fort sur les feuilles pourries et la boue. Ainsi s'écoulèrent les dernières minutes de jour.

Puis le démobilisé cessa d'onduler devant moi. Une masse brune se dressait en face de nous, à dix ou quinze pas.

On entendait des voix, des soupirs.

Je reconnus les lieux. Nous avions abouti sur l'arrière de la cabane de Manda. Gutierrez venait de commencer à coasser afin de couvrir le bruit de nos corps sur le sol mouillé, parmi les herbes déjà nommées bien que

leur nom compte peu, les tapirapecús, taramiarana et autres. Sur une indication gestuelle et impérative de Gutierrez, je m'accroupis et marchai en canard vers la gauche.

La lampe chez Manda ne brûlait pas, mais une conversation chuchotante se déroulait de l'autre côté des planches. Quand on allait vers la gauche elle devenait plus nette. Je me dandinai entre les touffes de taramiarana jusqu'à pouvoir m'immobiliser contre la cloison et en approcher l'oreille. De très simples calculs m'indiquaient qu'une distance nulle me séparait de la tête du lit de Manda.

Dans le ciel les étoiles une à une s'allumaient, puis par nébuleuses entières. Le jardin était noir. Gutierrez coassait. Des crapauds lui répliquaient avec emphase, sans parvenir cependant à imiter ses huileux coups de glotte. Je sentais sous mes pieds le sol lisse, les orties rabattues et écrasées lors de précédentes séances d'espionnage. Un autre que moi avait souvent stationné là.

Dans la voix de Manda on isolait de la fatigue, une fatigue presque sereine, détendue.

Mais non, Fabianito, disait-elle. Il n'y a rien à craindre. C'est Golpiez qui chasse l'iguane.

Le visiteur de Manda bougea sur le lit. Aussitôt son poing martela la planche contre quoi je pressais une joue. Mon tympan me transmit du tonnerre puis des protestations.

Suffit, Golpiez ! beuglait le visiteur. Assez d'iguanes ! Assez mangé de ces chairs infectes !... Comme s'il n'y avait pas de fruits dans les arbres !

Ne te fâche pas contre lui, dit Manda.

Première grande révélation de ce mois de décembre. Gonçalves et Manda couchaient ensemble.

Ne te fâche pas, Fabianito, disait Manda. C'est un Jucapira, il se nourrit comme ça parce qu'il a peur qu'on l'accuse de ne pas être assez indien.

Je m'étais assis à l'écart, dans une flaque. Je tremblais. Je ne pensais à rien et je tremblais.

Un peu plus loin, dans le noir, Gutierrez le démobilisé coassait.

XXI

Le lendemain, j'eus droit à une pause. Nul Auguani des services politiques ne vint me tirer du hamac aux aurores. Il y avait ainsi des jours où l'assesseur du juge, qui fixait le programme des interrogatoires, préférait me laisser mariner et me défibrer et m'attendrir et me dévaster tout seul, sans l'aide technique et le coup de main dont je bénéficiais d'ordinaire dans la cour des cuisines.

Je me levai et allai m'asseoir sur le seuil. Le temps était nuageux et instable. Ondées passagères et embellies, nuages bas, étouffants, sautes de vent.

Tout le matin je réfléchis à des problèmes de lexicographie. Des perroquets enluminaient de temps en temps la rue 30 de Abril. On a en soi des raisons essentielles de dégoût et on les fait taire sous une couche de détails affreusement secondaires.

Quelques appellations de perroquets ou assimilés. Araracã, arariti, ajurupoca, maracana, maracanã-guassú, maué, tiriba, cacaué, ajurucuruca, ajururu, ajurujucanga, araçuaiaiva, aracanguaba, cuiúba, tuí, baitaca, cuiú-cuiú, tanajuba, sabiaci, yuruquarique, yandaya. Les plumes empêchaient la lie de tout envahir.

Vers midi le démobilisé arriva. Sa fièvre n'avait pas baissé et le rongait. Dans la besace la jaçanarana ne se tortillait plus. Elle se présentait sous forme de tranches entourées de feuilles de bananier et déjà grillées sur un des feux de braise du bidonville Manuela Aratuípe.

Nous nous installâmes loin des flaques de vase et à distance des fourmilières. Il y avait des orchidées au-dessus de nous, baptisées urucatus par Gutierrez qui malgré ses frissons avait intercepté mon regard interrogateur. Ensuite nous avalâmes en silence plusieurs bouchées filandreuses. Ensuite il ne fut plus possible de retarder encore notre conversation sur Gonçalves.

Plutôt que de remuer le souvenir de notre expédition de la veille et plutôt que d'avoir à subir de nouveau les images de Gonçalves suruquant avec Manda, je répétai au démobilisé ce qui figurait sur la porte de la

maison du dentiste : Fabian Gonçalves, ancien psychiatre chef de l'hôpital civil des pensionnés de Juaupes, médecin psychologue des œuvres sociales de la municipalité de Puesto Libertad.

Œuvres sociales ! Juaupes ! ricana Gutierrez.

Avec bruit il recracha une vertèbre du serpent qui lui causait des difficultés. Sur la bouillie de jaçanarana aussitôt des mouches se posèrent.

Je vais te dire, moi, dit Gutierrez. Il a dû être envoyé dans un village perdu, dans une vieille région empoisonnée et marécageuse et touffue. Il n'y avait autour de lui que des bois inondés, des igapos et des draperies de mousses tombantes, et les Indiens qui venaient pour la consultation ne parlaient pas le jucapira, et ils avaient sur la poitrine des colliers d'ivoire humain et des pendentifs en mèches de cheveux ou des trophées sexuels racornis, embrochés sur des plumes de maracana, et tout ça a commencé à le terrifier et à lui travailler et retravailler la cervelle, et, pour finir, il a disjoncté. C'est un Jucapira, ne l'oublions pas, et les Jucapiras ne supportent pas les angoisses de là-bas, quand tout est submergé de verdure et quand plus aucun retour n'est possible. Les Jucapiras sont mal à l'aise sous les arbres.

Pas tous, protestai-je.

Le démobilisé ignore ma remarque. Evoquer le personnage de Gonçalves l'énervait, le mettait dans une rage irrationnelle, et cette rage se combinait à la malaria pour l'inciter à parler tout seul. Je cherchai à rencontrer ses yeux, deux billes rougeâtres aux pupilles en naufrage, anormalement larges. Avant que ne débute la phase du délire puis de l'abattement, son agressivité ne ferait que croître.

Les Jucapiras ne tiennent pas le coup, ils disjonctent, reprit Gutierrez. Jour après jour la peur l'a miné, une peur incoercible qu'il ne pouvait avouer à personne sous peine d'être reconnu pour ce qu'il était, au fond, un touriste, un non-Indien et un traître. Et il a abandonné son poste en pleine période d'effervescence révolutionnaire, sans se soucier des conséquences pour la population, et, une fois arrivé à Puesto Libertad, il s'est abrité derrière des bobards, derrière une soi-disant carrière médicale à Juaupes, derrière un parcours révolutionnaire soi-disant immaculé, derrière une soi-disant abnégation psychiatrique et derrière...

Le démobilisé s'interrompt. Il me regardait sans me voir. La sueur jaillissait sur son front et ses paupières. Il se leva, il partit vomir dans un

coin et, lorsqu'il revint s'asseoir, il avait la figure décomposée et il tremblait.

J'ai des amis parmi les Auguanis de la sécurité politique, dit-il. Ils vont mettre au clair sa biographie.

Cette mention me troubla. Je pris la défense de Gonçalves. Gutierrez s'en offusqua. De sa besace il avait sorti un vilain sabre d'abattage et il en examinait les souillures et la lame.

Suffit, Golpiez ! dit-il.

Il me soupesa du regard. Dans le local de la rue 19 de Febrero on me mesurait ainsi, avec une même haine.

De temps en temps autour de nous des ailes de petites libellules bleues crépitaient.

Puisque tu t'entends si bien avec lui, dit Gutierrez, il a dû évoquer pour toi ses aventures. Juaupes et la suite. Répète-moi tout. Je veux savoir.

Pour que tu ailles le rapporter à tes amis de la sécurité politique ? demandai-je.

Gutierrez esquissa un mouvement avec sa machette.

Répète-moi tout, de A à Z, dit-il. Allez, Golpiez. Vide ton sac avant que.

J'avisai une zébrure graisseuse sur la lame que brandissait Gutierrez et je n'hésitai plus. Je retraçai l'histoire du dentiste telle que me l'avait narrée Gonçalves, une de ses versions, car, à chaque fois qu'il se lançait dans le récit, les circonstances particulières et les repères chronologiques et même les grandes lignes changeaient.

Comme souvent quand on me menace, je ne me hâtai pas de livrer l'essentiel, à supposer que l'essentiel soit livrable ou existe.

Un beau jour, dis-je, il a mis la clé sous la porte de l'hôpital. Une humidité brûlante nimbait le village de Juaupes. La rumeur corrosive des insectes rendait fou. Il y avait plusieurs années déjà que Gonçalves subissait cela du lever au coucher du soleil, et ensuite toute la nuit. Il anhérait comme si une meute le poursuivait. Des gouttes saumâtres roulaient sur sa peau sombre, gravant dans la poussière des sillons. Il regarda l'agglomération, une douzaine de mesures collectives ou individuelles, avec au premier plan les chiens qui dormaient langue pendante, étourdis de tiques et de chaleur. Un peu en retrait, le

dispensaire ressemblait à une cabane laissée en friche depuis des semaines. Le toit s'affaissait sous les convulsions des plantes volubiles ou étrangleuses ou couvrantes. Gonçalves recula. Maintenant il observait le village d'un peu plus loin, et pour voir encore il avait glissé la tête entre deux cascades de fleurs rouges avec lesquelles lors de chaque fête il se confectionnait des colliers à plusieurs rangs, de magnifiques parures qu'il offrait aux invités, recevant en échange des pendentifs en langue ou en vulve de jaguara, des guirlandes de coquillages roses, des queues de tatus. Une minute plus tard il avait lâché ce pan de rideau, et l'hôpital avait disparu. Les premiers moustiques du voyage se rassemblèrent sur ses jambes moites. Les bruits l'assourdirent. Tout ce qui avait des ailes jacassait ou stridulait à pleine puissance. Il leva son coutelas de brousse et commença à se frayer un chemin en direction de l'igarapé où l'attendait sa pirogue.

C'est parfait, dit Gutierrez. Mais maintenant tu vas synthétiser, et en vitesse.

Le démobilisé chancelait devant moi. Il ruisselait de sueur lui aussi, comme Gonçalves, à bout de bras lui aussi balançant sa machette.

J'étais impatient de voir sa fièvre passer de la phase agressive à la phase délirante, mais, pour l'instant, je ne savais pas s'il se préparait à vomir ou s'il se ramassait pour me fracasser l'os frontal ou me fendre le travers des joues.

Parfois je lutte contre la dégradation, expliquai-je. Je m'oblige à raconter de façon littéraire. J'essaie de ne pas toujours ressasser les mêmes phrases.

Tu racontes sans littérature, ou je te coupe la chique, dit Gutierrez. Compris ?

Compris, dis-je.

Gutierrez s'éloigna de deux pas pour vomir. Après les spasmes il retourna à sa place. Il frissonnait.

Je poursuivis.

En descendant le fleuve, dis-je, il se heurte à une embuscade de gouvernementaux. La fraction du 28 janvier ou la dissidence du 30 avril, je ne me rappelle plus. Il se laisse recruter, il participe à quelques campagnes, mais au bout de trois ou quatre ans on l'accuse d'être

membre du Drapeau et on le crible de coups de javeline, et ensuite on le renvoie à Juaupes où il est jugé et exécuté.

C'était mérité, bougonna le démobilisé. La fraction du 28 janvier ! Le Drapeau !... Foutaises !...

On l'exécute, dis-je. On l'achève d'une balle empoisonnée derrière l'oreille et on allonge son corps dans une embarcation.

Je continuai ainsi plusieurs minutes. Je greffais sur le tissu narratif des renseignements qui, pour les enquêteurs de la sécurité politique, étaient d'utilité médiocre ou nulle. Je faisais dériver mon personnage sur les méandres du Pirauana, sur les igapos et les canaux et les lagunes d'une région vénéneuse et même horriblement vénéneuse. Gutierrez m'écoutait avec une attention de plus en plus lâche. Il se calmait, bien qu'introduisant ici ou là des réflexions malveillantes. En agitant son sabre d'abattage il s'était entaillé la paume de la main gauche. Le sang gouttait devant lui, sur les morceaux de serpent que son estomac avait rejetés.

Le Pirauana !... siffla-t-il. Et il y en a qui pensent que je vais avaler ça !...

Avec une répugnance mélancolique, nous regardâmes ensemble la terre boire son sang.

Continue, Golpiez, dit le démobilisé. Continue. Ne t'occupe pas de ça.

Ainsi sans payer il est resté allongé pendant des semaines et des mois, dis-je, ou peut-être des années et même plus. Tu sais comme ce genre de temps ne se mesure pas. La pirogue mollement progressait sous des galeries végétales. Elle suivait les boucles noires ou jaunâtres de fleuves innommés, elle flottait de lac en lac, souvent s'égarant dans des labyrinthes à la couleur entêtante, sous le dôme hermétique des feuilles, souvent frôlant les enchevêtrures de lianes basses. Je te fais grâce du nom des lianes. Il y en avait des centaines d'espèces.

Abrège, murmura le démobilisé.

Il avait fermé les yeux. La fièvre le secouait. Même sans les cicatrices qui lui saccageaient la bouche il aurait eu un masque de souffrance. Je considérai les sursauts qui de l'intérieur déformaient ses paupières, les battements qui sur son cou faisaient saillir les artères. Le stade agressif venait de se terminer. Je m'approchai de Gutierrez et je lui fis lâcher la machette avec quoi il s'était coupé. Au creux de la main gauche l'entaille

barbouillée avait un aspect malpropre. Je la nettoyai comme je pus. Le démobilisé réagissait à peine. Il balbutiait.

Ne t'arrête pas, dit-il. J'écoute.

Il baissait la tête et il balbutiait et marmonnait des bribes, et je sus qu'à partir de ce moment mon monologue risquait d'être plus solitaire encore, et que je devrais moi-même jouer le rôle du questionneur pour donner aux réponses un semblant de vie.

Dans mon récit, Gonçalves errait longtemps en amont de l'Abacau, puis il participait de nouveau à des mouvements insurrectionnels, de nouveau il rejoignait telle ou telle armée révolutionnaire, puis il était tué, puis il se consacrait à la rédaction d'un dictionnaire de langue générale, puis dans la poitrine la police du Drapeau lui tirait une rafale.

Accélère, Golpiez, insérais-je à intervalles réguliers.

Change de péripétie, conseillais-je en mimant, devant Gutierrez, les gestes menaçants de Gutierrez.

Ensuite le psychiatre ramait, à demi endormi encore, en direction de Puesto Libertad.

Sa figure avait commencé à se flétrir et à blettir, dis-je. Et, à la seconde où enfin il a posé le pied sur le débarcadère de Puesto Libertad, au bas de l'avenue du Drapeau, ses oreilles se sont détachées et elles ont éclaté sur les planches, devant ses sandales, avec un bruit de figes trop mûres.

Début de la surdité, commentai-je en ricanant à la manière de Gutierrez.

Non, corrigeai-je. L'ouïe, c'est plutôt lors de la greffe qu'il l'a perdue. Dans le local de la rue 19 de Febrero où on l'avait conduit pour les formalités d'accueil, la vérification d'identité, la demande de permis de séjour...

On sait, Golpiez, dis-je. Ne t'attarde pas sur des détails.

Gonçalves était accroupi dans la cour des cuisines, dis-je, et un collègue compatissant a entrepris de l'opérer en urgence et à la sauvette.

Quel collègue ? fis-je, avec une moue de provocateur.

Peut-être le dentiste, dis-je. Il ne l'a jamais revu par la suite. Il y avait un dentiste en instance près de la porte de l'infirmerie, entre les cuisines et l'enclos des tortues.

Bon, c'est noté, dis-je.

Le dentiste lui a cousu à vif des pavillons prélevés sur une Indienne qui venait de s'effondrer devant l'enclos, une Cocambo qui n'avait pas résisté aux heures chaudes de l'interrogatoire.

Aucun Cocambo n'a jamais été maltraité par qui que ce soit, objectai-je. Même le Drapeau les a toujours considérés comme quantité négligeable. Même la police du Drapeau.

Une Cocambo ou une Cayacoe, dis-je.

Gonçalves, quand il en arrivait à ce sous-chapitre de ses aventures, peignait la beauté tragique de l'Indienne, une Cayacoe qui, comme toutes les Cayacoes, ressemblait à Manda, et il décrivait avec soin l'odeur de viande de crocodile et de viande à crocodiles qui montait depuis la mare verdâtre du fond de la cour et qui baignait l'ensemble des bâtiments municipaux, cette odeur à laquelle il n'avait pas eu encore le temps de s'accoutumer mais qui déjà lui infectait les bronches, déjà s'associait pour lui à la nature délétère de Puesto Libertad, l'odeur d'une révolution retournée à son inexistence primitive.

Et voilà, gémissait le psychiatre. Ce collègue de compétence discutable !... Tenant l'aiguille comme un cochon !... Le piquage bâclé, les lobes suturés de guingois ! Mes orifices perturbés par du cartilage étranger !... Un massacre !...

Vous voyez ? m'invitait-il à constater.

Je m'inclinai, je survolai le paysage crânien, les traces de coutures barbares, de nombreuses marques révoltantes. La chair des oreilles possédait un indéniable charme féminin, il s'y étalait une pruite duveteuse, légèrement orange, sur laquelle on avait envie de passer le doigt.

A la racine des cheveux de Gonçalves perlaient des globules de moiteur. Il attendait mon verdict.

Je ne distingue rien, mon docteur, presque rien ! criais-je. C'est invisible !

Je m'interrompis.

Gutierrez dormait, hors d'atteinte de mes bouffonneries. Des libellules craquetaient devant sa bouche et devant son délire secret.

La chaleur s'était alourdie. Les nuages noircissaient vite. La foudre les parcourut, un éclair sans tonnerre, gris aveuglant. Aucune cime ne frémissait.

Allez, viens, dis-je. On va boire un coup chez les Cocambos. On se lève et on y va.

Gutierrez ne répondait pas.

Les libellules craquetaient en face de ses lèvres, puis elles vinrent cliqueter à hauteur de mes derniers mots, sans avancer ni reculer.

En équilibre sur rien.

OceanofPDF.com

XXII

Dans l'espoir d'échapper aux interrogatoires, Fabian changea plusieurs fois de domicile ce mois-là, mais en vain. Puesto Libertad n'est pas une localité où l'on puisse se dissoudre. Deux brutes auguanies se présentaient de bon matin à l'endroit où Fabian avait dormi, dans sa cabane de la rue 30 de Abril ou ailleurs, dans une cabane inhabitée qu'il s'était appropriée pour la nuit, ou encore chez Manda, car malgré la liaison de Manda avec le psychiatre il persistait à lui rendre visite et à suruquer en sa compagnie comme si de rien n'était, ou ailleurs encore, par exemple sous un ponton du quartier lacustre ou sur un tas de feuilles pourries du bidonville Manuela Aratuípe, derrière le taudis de Gutierrez le démobilisé, ou encore chez une quelconque prostituée cocambo, ahurie de drogues indiennes, qui ne s'apercevait ni de son arrivée ni de son départ.

Les brutes auguanies le conduisaient au local de la rue 19 de Febrero, et ensuite il patientait dans la deuxième cour jusqu'à midi, attaché au poteau prévu pour l'écorchage des singes ou laissé libre, assis sur ses talons entre l'enclos des tortues et le bassin des jacarés, jusqu'à ce que l'assesseur vérifie l'état de son dossier et détermine les questions qu'il faudrait avant le crépuscule approfondir.

Ensuite les enquêteurs approfondissaient. Souvent maintenant on utilisait contre moi des déclarations de Gonçalves ou des éléments que j'avais livrés en confidence à Gonçalves lors des trances ou pendant les projections de diapositives. Ainsi sur mes relations avec Leonor Nieves les cuisiniers estimaient avoir dissipé tout mystère.

C'était de Maria Gabriela qu'on parlait à présent avec le plus d'insistance, de Maria Gabriela telle que je l'avais connue à Mapiaupi, pendant les années de Mapiaupi, alors qu'elle dirigeait le Drapeau ou la police du Drapeau et alors qu'elle s'affichait jour et nuit avec son ami le juge Pomponi. On essayait de me faire avouer ou d'établir que ma relation quelque peu amoureuse avec elle n'avait jamais été loyale, et que mon objectif unique avait été d'approcher, par son intermédiaire, le juge

Pomponi, de gagner la confiance du juge et d'attendre l'occasion propice pour assassiner le juge. Voilà sur quelle espèce de logique se construisait le questionnement.

Vous avez suruqué ?

Avec qui ?

Avec Maria Gabriela.

Je ne me rappelle plus. Il y a tant et tant d'années. Les souvenirs se sont effacés.

De Yaguatinga vous vous êtes rendu à Mapiaupi afin de vous faire embaucher là comme infirmier.

Oui.

Dans l'unité de psychiatrie de l'hôpital travaillait une dénommée Manda. Vous l'avez rencontrée ?

Oui.

Vous avez suruqué avec elle ?

Oui. Nous avons vécu ensemble.

Combien de temps ?

Je ne me rappelle plus. Pendant des mois, des années.

Vous avez voyagé de Yaguatinga à Mapiaupi en pirogue. Au petit matin, avant de vous mettre en quête d'une embarcation, vous avez erré dans Yaguatinga déserte. Vous vous êtes retrouvé devant la gare, en face de l'hôtel où une Chikraya avait été tuée pendant la nuit. Vous avez pénétré dans l'hôtel. Avez-vous relevé des traces du combat nocturne ?

Dans le patio un Coariguaçu rafistolait le poulailler, les cages. Sur l'herbe on comptait huit ou neuf poules mortes, un lapin ensanglanté, plusieurs cobayes morts. Le Coariguaçu était muet. Les guérilleros avaient collecté les douilles des armes automatiques et ils avaient emporté la dépouille de l'Indienne.

Le nom de cette Indienne ?

Je ne sais pas.

Leonor Nieves ?

Je ne sais pas.

Sous l'autorité de qui le groupe de guérilleros agissait-il ?

Pomponi.

D'où tenez-vous ce renseignement ?

Conversations de badauds devant la gare.

Donc vous vous rappelez le nombre de poules mortes dans la cour de l'hôtel, mais vous ne vous rappelez pas si vous avez ou non suruqué avec Maria Gabriela ?

Je suis malade. Ma mémoire est malade. L'expert psychiatre l'a écrit dans mon dossier.

Néanmoins vous pouvez la décrire.

Qui ?

Maria Gabriela.

Oui.

Décrivez-la. Votre première rencontre.

L'Astaltèque était debout devant la fenêtre et le soleil l'éclairait, les rayons du soleil couchant. Je n'ai pas d'effort à faire pour retrouver sa silhouette épanouie, très brune. Elle m'entendit approcher et changea de position. Je contemplai son visage régulier, ovale, ses cheveux arrangés en une natte épaisse, et ses yeux noirs dans lesquels étincelaient des marbrures vertes, une caractéristique qui rend toujours un peu mystérieuse la beauté des Astaltèques. Elle se sentait observée. Tout d'abord une fine exaspération voila son sourire, comme si elle souffrait de devoir subir le regard d'admiration et de désir que tous les hommes posaient sur elle. Mais enfin elle me souriait. Je traversais un âge de la vie où mon apparence ne suscitait pas autant de répulsion qu'aujourd'hui.

Précisez les circonstances de la rencontre.

Hôpital de Mapiaupi. J'y travaillais depuis une dizaine de jours. On utilisait mes compétences de brancardier militaire. Je nettoyais les mourants, les salles où déféquaient continûment les cholériques. Le couloir servant ici de décor était celui du pavillon de chirurgie. Trois civières se chevauchaient au bas du mur. C'est cela que je venais chercher. Quelques gémissements s'échappaient des chambres. Les portes étaient closes. En dehors de l'Astaltèque et de moi, il n'y avait personne.

Expliquez la présence de Maria Gabriela dans un couloir du pavillon de chirurgie.

A l'époque elle faisait partie de la commission du tribunal qui interrogeait les blessés, les Indiens et les Indiennes qui avaient survécu à l'attaque du train. La plupart avaient commencé à se gangrener en restant pendant des jours sans soin dans les herbes, au bord de la voie. On les

avait transportés sous bonne garde à Mapiaupi. Il fallait les faire parler avant qu'ils ne se taisent.

Continuez à relater la scène.

L'Astaltèque avait un chemisier échancré, une poitrine sans innocence. Je me souviens de la peau dorée dans l'échancrure. Autres couleurs, l'étoffe grège, plus bas un étui de cuir clair sur la hanche droite. La jupe très longue, rouge foncé, descendait jusqu'aux chevilles. Je me baissai pour ramasser les civières. L'Astaltèque se remit à examiner ce qui se passait derrière la fenêtre, absolument rien. Dans la cour vide un chien pelé se léchait les flancs. Ensuite l'Astaltèque entra dans une des chambres. Il y eut une bouffée d'iode, de chloroforme.

Vous n'avez pas essayé de communiquer ?

Non.

Donnez une raison plausible.

J'avais la tête ailleurs. Je voulais rester fidèle au souvenir d'une autre femme.

Leonor Nieves ?

J'ai oublié.

Avez-vous revu Maria Gabriela par la suite ?

Pas dans l'immédiat.

Soyez plus précis.

Pas avant plusieurs années.

Dans l'intervalle vous travaillez à l'hôpital de Mapiaupi. La ville est prise et reprise par des factions internationalistes éphémères, par les gouvernementaux, par les colonnes insurrectionnelles. Les services médicaux vivotent, luttant contre la pénurie, contre les coupures d'eau, d'électricité. D'un point de vue professionnel, vous piétinez. N'acquérant aucune qualification, vous continuez à éponger jour et nuit la sueur et les excréments des agonisants. On remarquera vos efforts pour vous maintenir toujours au plus bas degré de l'échelle sociale. Durant vos loisirs vous fréquentez Manda et une bande de petites prostituées indiennes, avec elles dès que l'occasion se présente vous allez danser et vous souler chez les Cocambos, essayant même parfois de vous faire passer pour un Cocambo, apprenant les usages et le parler cocambos. Vous déclarez que vous vous sentez en parfait accord avec l'idéal de non-existence cocambo. Vous ne soutenez les initiatives de la guérilla que

lorsque de grandes mobilisations populaires sont organisées en ce sens. Toutefois les diverses tendances révolutionnaires à l'œuvre à Mapiaupi vous ménagent, à cause peut-être de votre fonction sociale proche du rien, et peut-être aussi parce que, à partir d'un certain moment, on vous voit en compagnie du couple constitué par Maria Gabriela et le juge Pomponi. Cette liaison avec des gens qu'on classe parmi les acteurs principaux de la révolution brouille tout ce qui concerne votre dossier. Est-il vrai que des rencontres ont lieu entre vous et Maria Gabriela ?

Oui.

Vous suruquez ?

Je ne me rappelle pas. Nous restions des heures ensemble, parfois en présence de Pomponi, parfois sans lui. Bavardages anodins, plaisanteries, badinage. Elle m'interrogeait sur Manda, ou sur les petites putes indiennes de mon entourage, ou sur le personnel de l'hôpital, ou sur les blessés qui avaient été admis au pavillon des urgences. Quand Pomponi était là, il nous arrivait aussi de raconter nos rêves. Je rêvais beaucoup ces années-là, pas autant que les Cocambos qui ne commencent à vivre véritablement que lorsqu'ils s'endorment, mais beaucoup.

A peu de choses près, vous aviez le même âge que Maria Gabriela. Le juge Pomponi aurait pu être votre père. Comment vous entendiez-vous ?

Nos relations n'avaient rien de conflictuel. Le juge fascinait, séduisait. Il ne se cachait pas pour dire ou pour montrer combien Maria Gabriela l'attirait, mais, en même temps, il ne se souciait pas de la voir s'enticher provisoirement de tel ou tel. Il me trouvait amusant et inoffensif. Envers moi il nourrissait une sorte d'affection protectrice, empreinte d'ironie, de scepticisme. Quand il estimait que nous étouffions à l'intérieur de la ville, il m'invitait à une promenade sur la voie ferrée qui continuait jusqu'à Yaguatinga. Nous marchions ensemble dans la selve, en direction des étangs de Mapiaupi. Il m'apprenait le nom des arbres.

Il vous apprenait leur nom indien authentique, auguani. Les Jucapiras ont tout à apprendre. Au début ils ignorent les langues de la forêt et à la fin ils les confondent. Le juge se distrait à vous entendre babiller en auguani ou en langue générale sous sa direction. Il vous obligeait à réciter de longues listes de vocabulaire. Parfois il y introduisait un mot sobayaguara pour voir votre réaction. Vous ne sursautiez pas. Le juge ne se donnait pas la peine de rectifier. Les listes se gravaient ainsi dans votre

mémoire, incorrectes. Voilà pourquoi encore aujourd'hui vous vous obstinez à croire que, parmi les noms d'araignées, caranguejeira appartient au lexique indien.

Les Coariguaçus utilisent ce mot, les Cocambos, les Cayacoës.

Quand ils parlent avec un touriste ils l'utilisent. Quand ils s'adressent à des impérialistes, à des assassins... Avez-vous tué Pomponi ?

Non.

On vous a vu partir avec Pomponi hors de la ville, sur le chemin des étangs de Mapiaupi. Le soir tombait. Vous êtes revenu seul. Le cadavre n'a pas été retrouvé mais tout vous accuse. Oui ou non, avez-vous tué le juge Pomponi ?

Je ne me souviens plus.

Quelle heure était-il quand vous êtes revenu des étangs de Mapiaupi ?

Le jour se levait.

Racontez.

Le jour se levait. A la frontière entre la forêt et la ville je restai un moment immobile pour regarder le ciel propre, les arbres majestueux, les lianes. Je consacrai deux minutes à nommer ce que je pouvais. En lianes il y avait surtout de l'ibipuyú, de la cainca, de la jipioca, de l'urubucaá, de la cipotuíra. Tout brillait doucement en attendant l'aurore. A proximité, des grenouilles coassaient. Un instant elles se turent. J'entendis des brindilles craquer dans les fourrés. Je scrutai le mur vert, l'orée de la selve. Là-dérrière quelqu'un marchait et m'espionnait. Je ne vis personne. Je m'éloignai.

Aviez-vous encore sur vous le pistolet avec lequel vous aviez abattu Pomponi ?

Je ne me rappelle pas.

Avez-vous interrogé Pomponi sur le Drapeau avant de l'exécuter ?

Non.

Quand avez-vous revu Maria Gabriela ?

Après mon arrestation.

Par qui avez-vous été arrêté ?

Je ne sais pas. Les gouvernementaux venaient de prendre le pouvoir. Ils analysaient la situation, ils accumulaient des renseignements. Pour l'instant il y avait peu de morts. J'avais donné rendez-vous à Maria Gabriela dans le quartier des Cocambos. Elle vivait, depuis le

changement politique, dans une clandestinité relative. Le soleil tapait, je me mis à l'ombre d'une masure. Maria Gabriela ne venait pas. Le fleuve coulait dans la distance, séparé de la berge par des canaux gluants de vase. Des remugles de moisissures s'échappaient des habitations. Ensuite on s'approcha de moi et on m'emmena.

Où avez-vous été conduit ?

Dans une pièce.

Avez-vous revu Maria Gabriela ce jour-là ?

Le lendemain. Elle faisait partie de la commission judiciaire qui m'interrogeait.

Au nom de quelle autorité Maria Gabriela instruisait-elle l'affaire Pomponi ?

Je ne sais pas.

Comparaissiez-vous devant un tribunal lié aux gouvernementaux ou devant la police du Drapeau ?

Je ne sais pas. On m'avait enfermé dans une pièce vide. J'étais menotté à une canalisation. On ne me détachait jamais. Je devais m'allonger ou me recroqueviller dans mes déjections. Par la fenêtre je voyais seulement des feuilles, des branches vigoureuses de guaimbira ou de cumati ou de quaparaiba. Du dehors me parvenaient une vague rumeur citadine et des cris d'oiseaux. Les interrogatoires se succédaient. La nuit, les enquêteurs suspendaient une lanterne au-dessus de ma tête pour me voir. Dans le quartier l'électricité était coupée. On me donnait le soir à boire et à manger. Un peu d'eau, du poisson mal cuit. On me versait ma nourriture sur le sol.

Maria Gabriela vous avait-elle réservé un traitement de faveur ?

Je ne pense pas.

Vous interrogeait-elle en permanence ?

Non. Apparitions brèves. Elle supervisait.

Décrivez Maria Gabriela telle qu'alors elle vous apparaissait.

Je me rappelle que la fenêtre était fermée et qu'elle regardait à travers la vitre, en se penchant légèrement, comme si ce qui se produisait en bas, sur le trottoir, la passionnait. Je la voyais à contre-jour, de trois quarts dos. Ses cheveux étaient rassemblés en une lourde tresse qui descendait jusqu'à la cambrure de ses reins et qui battait contre son dos quand elle lançait un ordre aux enquêteurs ou quand elle se tendait pour mieux

saisir un détail de la rue. De cette chevelure je connaissais la texture, le poids, car je l'avais touchée, après tout je peux le dire, je l'avais caressée, je l'avais empoignée défaite et libre. Dans la coloration extrêmement noire de la tresse je surprénais d'ordinaire des reflets bleus, mais depuis l'endroit où je me trouvais je n'apercevais cette fois-ci qu'une masse sombre. La fatigue et la poussière avaient terni le visage de cette femme que pourtant j'aurais aimé approcher encore. Je me souvenais de notre toute première rencontre dans un couloir de l'hôpital. Une fenêtre déjà n'ouvrant sur rien lui permettait de s'abstraire des abjections de l'interrogatoire. Ses vêtements comme souvent consistaient en un corsage clair et une jupe très longue. Les teintes qui dominaient dans le tissu avaient rapport avec une sorte de vert-de-gris militaire. Elle ne se tournait ni vers ses subordonnés ni vers moi, mais, même ainsi, elle continuait à parler et à jouer avec son corps, accompagnant par de subtils et peut-être instinctifs décalages du buste ou tressaillements des cuisses ou du ventre chacune de ses phrases pourtant peu langoureuses. Dans l'esprit de tout interlocuteur elle avait toujours imposé d'elle une image troublante et durable.

Vous êtes ensuite délivré par les colonnes internationalistes qui viennent de s'emparer de Mapiapi.

J'entendais les canonnades depuis une semaine et, l'avant-veille, on avait pris soin de m'annoncer que dans le quartier de l'hôpital Manda avait été fusillée en tant que sympathisante de l'insurrection. Délivré n'est pas le terme adéquat. Des soldats entrent dans la pièce où je suis seul. Ils démolissent d'une balle le ressort de la menotte qui m'attachait au mur, mais ils n'ôtent pas autour de mon poignet droit le bracelet de fer, le morceau de chaîne. Je marche avec maladresse, le long des escaliers ils me bousculent, ils me poussent. Dans la rue je suis intégré à un convoi qui prend la direction du fleuve, des quartiers cocambos. Il me semble apercevoir au milieu d'un groupe la silhouette de Maria Gabriela. Je n'ai pas le temps de vérifier si la silhouette se tient du côté des fantassins internationalistes ou si elle fait partie des prisonniers qui vont vers le lieu de leur exécution. Au moment où je pourrais en avoir le cœur net je reçois un coup de crosse sur la joue. Il me semble aussi apercevoir Leonor Nieves dans la foule, mais c'est une hallucination qui m'a visité presque chaque jour depuis que j'habite Mapiapi, un mirage nostalgique. On me

frappe de nouveau avec une crosse de carabine. A tous les carrefours il y a des pelotons avec mitrailleuse.

Tandis que vous avancez, réfléchissez-vous à quelque chose de particulier ?

Non.

Précisez.

Je m'attarde sur quelques souvenirs, je pense à la voix de Leonor Nieves dans l'obscurité, je me rappelle les graines noires qui étaient accrochées à son oreille.

Au niveau politique, qu'est-ce qui vous traverse l'esprit ?

J'essaie d'imaginer ce qui bougera après, quand la révolution aura vaincu ou aura été vaincue et comme nous sera morte. J'essaie d'imaginer ce qui remuera encore dans la boue primitive.

Et ensuite ?

Ensuite nous sommes arrivés au bord du fleuve. On nous fait patauger dans la vase par petites vagues de huit ou dix personnes. Ensuite on nous tue.

XXIII

Quoi qu'il puisse m'en coûter, je dois maintenant parler de la deuxième révélation de décembre.

Le bidonville Manuela Aratuípe s'ensoleillait après une ondée passagère. Mille reflets comme paresseux bougeaient parmi les flaques. Gutierrez le démobilisé triait des hameçons, des crochets à varans ou à couleuvres. Ce matériel gisait en vrac devant ses pieds. Je l'aidais dans la mesure de mes compétences.

Une fois de plus j'avais amené la conversation sur Maria Gabriela.

Elle ne me recevra jamais, dis-je. C'est elle qui commande à l'assesseur d'ouvrir ou de clore les enquêtes. Elle est parfaitement au courant des méthodes qu'on utilise dans le local de la rue 19 de Febrero, il est impensable qu'elle ne soit pas au courant. Si elle avait voulu que tes amis auguanis me réservent un traitement de faveur, elle serait intervenue. Je ne me fais plus aucune illusion sur elle.

Essaie quelqu'un d'autre, conseilla le démobilisé.

Il n'avait plus de fièvre, mais l'état de sa main gauche empirait. Plusieurs personnes pourtant lui avaient confectionné des pansements depuis le jour où il s'était blessé. Manda, des vieilles Cocambos du bidonville, un planton coariguaçu du service d'entraide sanitaire. Je venais moi-même de lui appliquer sur la paume un emplâtre de gommes et de résines curatives. Malgré cela sa main avait enflé et elle blêmissait.

Essaie Leonor Nieves, dit Gutierrez. Il paraît que tu l'as connue dans ta jeunesse.

Ce nom me cause toujours une émotion intense. Je tentai de cacher mon trouble du mieux que je pus.

Leonor Nieves a été tuée en des temps immémoriaux, dis-je. Elle a disparu il y a trente ans, mille ans.

Possible, dit Gutierrez. Mais maintenant elle est ici, à Puesto Libertad. Tu devrais lui demander un rendez-vous.

Arrête tes bêtises, dis-je.

Elle est ici, s'échauffa Gutierrez. Et elle dirige la municipalité en respectant les principes du Drapeau, dans le secret et la clandestinité, avec Maria Gabriela et les autres membres du Drapeau.

Je haussai les épaules. Je ne croyais pas à ce que racontait Gutierrez.

Elle est arrivée au début de l'automne, dit encore le démobilisé. J'aurais pu te prévenir avant, Manda aussi le savait, mais c'est Gonçalves.

Quoi, Gonçalves, murmurai-je.

Il nous a interdit d'aborder le sujet devant toi. Il voulait que tu l'apprennes le plus tard possible. Il craignait pour ton équilibre mental.

Oh, mon équilibre mental, soufflai-je.

Avec la main droite j'étais en train de mimer une araignée, une caranguejeira ensommeillée, remuant les pattes avec une énergie retenue et inévaluable. Je reproduisais son obstination lasse à exister, sa pensée fermée.

Ce petit théâtre de main, voilà une des rares choses que je réussisse encore à faire.

XXIV

La salle d'attente de la municipalité était une pièce toute en longueur, avec pour meubles une planche sur tréteaux et deux chaises. La réceptionniste, une Jurucutu disgracieuse, se balançait sur une des chaises et bâillait. Le planton venait de se lever dans le but de se dégourdir les jambes et de chercher noise au quémendeur, à Fabian qui se tenait là, qui avait été accroupi au bas du mur depuis le matin et qui soudain s'étirait, soudain montrait qu'il était sorti de la rêvasserie et qu'il vivait.

Pas la peine de gigoter comme ça, protesta le planton. Restez où vous êtes. On vous appellera.

Fabian regarda l'escalier vermoulu qui, derrière la réceptionniste, menait à l'étage supérieur. Personne ne l'avait emprunté au cours des trois dernières heures.

Vous avez bien transmis mon message ? demanda-t-il.

Le planton pivota sans répondre et alla boire au cruchon qui était posé sur la table. Dans un deuxième temps il revint dominer Fabian de toute sa masse d'Auguani musculeux et non dégrossi et nourri au crocodile dès l'enfance, du moins si l'on prend pour hypothèse que l'enfance existe. Il avait un pantalon de camouflage dont les jambes à partir du genou se divisaient en tortillons ligneux. De la ceinture au front sa nudité auguanie se voyait tempérée par une bande de mitrailleuse qui lui pendait de biais sur la poitrine. Lors d'une lointaine vie antérieure, cette bande avait contenu des projectiles, et au début de la vie suivante, dans le logement conçu pour les balles, quelqu'un avait enfoncé des amulettes, des plumes, mais maintenant le cuir clapotait sans sorcellerie et sans charme sur la peau en sueur. Au-delà du front également mouillé s'étalait une espèce de béret vétuste.

C'était pour qui, déjà, votre message ? fit l'Auguani. Maria Gabriela ?

Non, dit Fabian. Pour Leonor Nieves.

C'est le même bureau, observa l'Auguani avec mépris.

Il tourna les talons et se campa devant la porte. Il examinait la place des Martyrs du 12 avril et ses jardins aux allées désertes, avec, de l'autre côté

de la rue, Gutierrez vautré sous un palmier, assoupi. Il retraversa ensuite la salle d'attente et alla s'accouder à la table où exerçait la Jurucutu. L'Indienne jetait de brefs regards en direction de Fabian. Elle était vraiment disgracieuse.

Au bout d'un moment l'Auguani se désaccouda. Il marcha un peu, écrasa puis acheva une blatte, puis il se rapprocha de Fabian et dit :

C'est la pause-déjeuner, on va être fermé au public. Vous pouvez revenir tout à l'heure ou demain si ça vous amuse.

Je me mis debout sans discuter. L'Auguani déjà considérait que j'avais quitté les lieux, et de lui je ne voyais que des omoplates luisantes. La réceptionniste, elle aussi, me faisait clairement comprendre que je venais de partir. Elle s'intéressait au cadavre de la blatte que l'Auguani maintenant poussait vers le mur.

Comme convenu, Gutierrez m'attendait sur la place des Martyrs du 12 avril. Il était assis à l'ombre. Il continuait ses préparatifs pour le voyage, alors que rien n'avait été décidé encore. Avec la main droite et les pieds il démêlait des résidus de ficelle dont lui seul aurait pu dire l'utilité future. Sa main gauche ne participait pas à l'opération. L'infection se propageait lentement le long du bras. Le démobilisé avait renoncé aux pansements et la blessure prenait le frais, passant selon les heures du livide au rose bulleux. Parfois aussi elle suintait des mousses malodorantes.

Alors ? fit Gutierrez. Elle t'a reçu ?

C'est la pause-déjeuner, expliquai-je. Elle me recevra plus tard.

Gutierrez se replongea dans le démêlage.

Comment va ta main ? dis-je.

Ça se craquelle, dit-il. Je n'ai pas mal. Ça va donner encore beaucoup de pus et ensuite ça désenflera.

J'aidai Gutierrez à débrouiller une poignée de fibres.

Soudain sobrement il dit :

Elle ne te recevra pas.

On ne sait jamais, dis-je. Il y a loin encore jusqu'au crépuscule. Je vais insister. Je vais me tasser dans un coin de la salle du bas et attendre qu'elle me convoque ou qu'elle descende. Il y aura bien un moment où elle devra descendre.

Tu te fourres le doigt dans l'œil, dit Gutierrez. Elle ne te convoquera pas, elle ne descendra pas, tu ne la verras pas. Voilà la réalité.

Nous étions côte à côte bavardant en face des bâtiments de la municipalité. La Jurucutu et quatre employés du service des visas s'éloignèrent en direction des cuisines du local de la sécurité politique. Le planton avait barré l'ouverture de la salle avec son hamac. Le Coariguaçu du service d'entraide sanitaire passa devant nous et salua Gutierrez d'une diphtongue. Lui aussi se dirigeait vers la rue 19 de Febrero. En résumé, il n'y avait personne.

J'eus envie de raconter à Gutierrez un rêve que j'avais fait la veille, puis je me ravisai. Je n'aurais pas pu le rendre de façon convaincante. Uniquement du dialogue, un interrogatoire privé du pittoresque de la torture. Gutierrez n'aurait pas eu la patience de m'écouter.

Entre les branches des palmiers on voyait les fenêtres mortes du premier étage, l'étage des hauts responsables, une dizaine de rectangles vitrés ou cartonnés ou obturés avec des paillasons et des claies de roseaux. Nul jamais là ne se profilait ni ne se penchait.

Je me rappelai une réflexion de Gutierrez. On connaissait l'existence des membres du comité municipal, par des indiscretions on pouvait obtenir des renseignements sur leur influence dans telle ou telle institution, sur leur pouvoir réel à Puesto Libertad. Mais personne ne pouvait témoigner les avoir vus un jour entrer dans les bâtisses administratives ou en sortir.

Cette remarque ne m'avait pas effrayé sur le moment, mais ici, dans la quiétude de midi, dans cette immobilité torride, elle me mettait très mal à l'aise.

Allons-nous-en, dis-je.

Il n'y a nulle part où aller, dit Gutierrez.

XXV

En fin d'après-midi je me rendis chez Gonçalves le psychiatre-chaman. Les Auguanis l'avaient libéré après deux jours d'interrogatoire.

Il fallait que je lui annonce ce que nous venions de décider avec Gutierrez.

Nous partons après-demain, dis-je. Il n'y a plus qu'à charger les pirogues et à partir.

J'exposai notre projet, son ultime état. Nous aurions pour cap les sources de l'Abacau ou celles du Retiete, selon la configuration des lacs et des igapos rencontrés sur notre route. Nous irions vers l'ouest-nord-ouest, quoi qu'il arrive. Au bout de trois semaines de navigation nous comptons trouver un endroit propice à la fondation d'un village. Nous le baptiserions Juaupes en son honneur et nous y instaurerions une commune égalitariste. Pour les Cocambos et les Jabaanas nous avions prévu de construire une officine de chamanisme. J'utiliserais la diapo-thérapie pour guérir ou du moins soulager l'amnésie des malades. Rui Gutierrez, pour sa part, interpréterait et exorciserait les rêves des Cocambos lors des séances de danse collective. Le démobilisé envisageait aussi de se remobiliser afin de veiller à la sécurité de la commune au niveau militaire et idéologique. En tant que langue des plus démunis, le cocambo deviendrait langue officielle. En supposant que les Jabaanas acceptent de parler, nous communiquerions avec eux en langue générale. Manda aurait en charge les questions d'hygiène.

Vous allez emmener Manda avec vous ? s'émut Gonçalves.

Il avait ce masque hagard qu'ont les gens après quarante-huit heures de station contre la palissade de la seconde cour.

On vous a interrogé dans la cour des cuisines ? demandai-je.

Oui, dit-il. Ils ont tué un jacaré énorme et une tortue.

Combien y avait-il d'enquêteurs ?

Je ne me rappelle plus, dit-il. Ils se sont relayés. Il faisait une chaleur horrible.

Vous feriez mieux de vous débarrasser de ces images, conseillai-je. Vous feriez mieux de cacher ces images sous des mots.

Pardon ? se crispa-t-il. Cessez de chuchoter ainsi, Golpiez ! Vous n'ignorez pas que mon ouïe...

Ne ruminez plus en silence ! criai-je. Hurlez ces choses ! Les cuisines, le soleil horrible ! Le dépeçage du crocodile ! Hurlez pour vous laver du sang !... Que rien n'adhère !...

Comme si ma voix l'avait physiquement heurté au ventre, je le vis grimacer et se plier et reculer vers l'ombre. Le cabinet psychiatrique n'avait pas été débroussaillé au cours des dernières semaines, harcelé par la sécurité politique Gonçalves n'avait pas eu le loisir de jardiner ou même simplement de dégager les fenêtres à la machette, et les plantes avaient englouti l'espace en rideaux successifs et avaleurs. Les lianes issues du passage 6 de Mayo et les lianes d'appartement s'étaient combinées et se combinaient et se mariaient de plus en plus pour dissoudre les angles et digérer les arbustes originels et les pots de fleurs, et pour habiller d'un cocon feuillu ce qui se révélait immangeable, les chaises, le bureau avec ses tiroirs ouverts, avec les collections de diapositives et les brouillons de dictionnaire, le fauteuil dentaire. Nous vacillions très près de cette coulée exubérante. A tâtons, Gonçalves tenta de reconnaître l'espace qui dans son dos se réduisait. Il identifia l'accoudoir du fauteuil dentaire.

Narrez tout ! intimai-je. Les faits et gestes des enquêteurs ! Vos réponses !

Suffit, Golpiez ! se rebella-t-il. Vous ne m'impressionnez pas !

Cependant il s'était allongé sur le siège. J'envoyai un soufflet magistral sur les bras articulés. Entre nous les ressorts lugubrement valsèrent. Ils grinçotèrent, faisant papilloter des éclairs de chrome dans la touffeur.

Vous avez résisté au carnage ! dis-je. Narrez-moi vos ruses défensives ! Livrez cela sans omission !... Comment vous donnâtes le change ! Avec quels thèmes ! Quels mensonges !

Le psychiatre suait à gouttes profuses. Il avait conservé la chemise qu'il portait pendant l'interrogatoire, et l'étoffe tachée et même croûteuse collait sur sa poitrine avec de vilains replis. D'une claque je lui reprécipitai les bras articulés devant les yeux. La roulette, la meule. Cela gravitait vers son visage et tanguait. La roulette, la meule.

Je ne vous perçois pas, Golpiez ! s'exclama-t-il. Mon oreille, vous savez bien !... Suturee en oblique ! Cousue par un demi-mourant ! Par un douteux odontologue !...

Assez de pitreries sordides ! brusquai-je. Assez avec vos ouïes !... Qu'avez-vous déballé dans la cour ? Voilà ce qui nous passionne, et rien d'autre ! Qu'avez-vous débité pour survivre ?... Sous les couteaux auguanis ? Devant le jacaré gueule ouverte ?

La bouche du psychiatre se tordit.

Du Pomponi ! dit Gonçalves. Je leur ai servi le meurtre !... Je n'avais plus que cela à offrir ! Ils m'avaient couché la tête sur la langue ! Le jacaré sursautait !... Je leur ai répété vos moindres mots ! Les étangs de Mapiaupi ! L'assassinat du juge sous la lune !

Tous les détails ? me désolai-je.

Tout et même plus ! triompha-t-il. L'intégralité du crime !... La lune illuminant les herbes ! Le nom des herbes !...

J'articulai des malédictions jucapiras, puis je me tus.

Derrière les lianes, plusieurs craquements et déchirures indiquaient que nous n'étions plus seuls. Un singe nain apparut bientôt, en effet, très ébouriffé et malingre, et, ayant écarté les feuilles qui le gênaient pour voir, il se mit à nous inspecter sans bienveillance. Ses yeux couraient de ma physionomie à celle de Gonçalves, puis sautaient en direction de la roulette et de la meule, puis analysaient les objets suspendus au mur et non encore enveloppés de housses végétales, étudiaient les parures, les bouquets de plumes, les cache-sexe, les marteaux de combat, les boucliers magiques, les armes, les notes pour un dictionnaire de langue générale. Après ce premier saguyana d'autres surgirent à différentes hauteurs du branchage et, à leur tour, inspectèrent le cabinet psychiatrique. Je savais qu'ils seraient à brève échéance assez nombreux pour couiner en chœur et pour m'associer phonétiquement à Gonçalves et pour m'agglomérer à Gonçalves dans leurs slogans insanes. Une sarbacane aurait été bienvenue, mais Gonçalves avait cassé la sienne en octobre, pendant une séance de projection, en désignant un personnage avec trop de brutalité. De toute façon, je n'avais pas de flèches.

J'entendais la respiration oppressée du psychiatre.

Une commune libertaire cocambo, bégaya-t-il au bout d'un moment. Juaupes. Les Jabaanas si on réussit à communiquer avec eux. Le

dispensaire. Les diapositives. Manda...

Il énumérait cela sans suite.

Quoi, les diapositives ? dis-je.

Vous allez emporter la visionneuse, les photographies ? demanda-t-il.

Oui, dis-je. Réquisition.

Et le fauteuil ? souffla-t-il.

Gutierrez s'y oppose, dis-je. Alourdirait la pirogue.

Le psychiatre approuva d'un claquement de langue à peine audible.

Les singes peu à peu s'enhardissaient. Leurs couinailleries excitées se réverbérèrent au long des orchidées, puis prirent forme.

Vous les entendez, ces sales bêtes ? se plaignit Gonçalves.

Non, dis-je. Et vous ?

Je dénichai un sac en cuir de tapir. J'y enfournai la visionneuse. Là-dessus je renversai le contenu de deux tiroirs de diapositives. Dans le troisième tiroir, des araignées accoururent et manifestèrent. Des pas très larges, des yanduis, mais peu commodes et en grand nombre. Sous leurs pièges gisaient des extraits de dictionnaire. Je les laissai à jamais sentinelles du savoir et je me tournai vers Gonçalves.

Le psychiatre marmotta quelque chose.

Comment ? criai-je. Si vous parlez dans votre barbe, tout se perd !... Contrez les singes ! Faites sonner !

Emmenez-moi ! rauqua-t-il. Je sais manier un aviron !

Les saguyanas gesticulaient autour de nous et ils scandaient notre prénom unique, nos deux noms différents mais rimant.

Que dites-vous ? criai-je encore.

Emmenez-moi ! répéta-t-il. Après-demain ou avant, peu importe !... Rendez-vous au débarcadère !... Au vieux ponton des Cocambos !... Inscrivez-moi sur votre rôle !... Je suis partant !

XXVI

Le soir vers cinq heures je fis un détour par la rue Escalante. On était la veille ou le lendemain selon les points de vue.

Puesto Libertad en toile de fond encore.

Pour si peu de temps, pensais-je.

Un orage déversait sur la ville quelques ruisseaux.

Afin de ne pas éveiller les soupçons de la hiérarchie, Manda avait travaillé toute la journée à l'huilerie municipale. Quand j'ouvris la porte, elle s'humecta le haut des seins avec une décoction odorante, un parfum à la cannelle que j'aimais. Je la serrai contre moi. Dans ses cheveux persistait l'odeur de l'usine, noix de coco écrabouillées jusqu'à la graisse, pressoirs moisies, cuves en bois de cunduru, fumées fibreuses. J'avais les cheveux mouillés. Une vapeur chaude se dégageait des recoins et des murs. Sous nos pieds les planches suintaient. J'eus envie de suruquer à la verticale. Nous accomplîmes quelques efforts en ce sens puis nous renonçâmes. Au bout d'une minute nous nous assîmes sur le lit, sur le rebord. La pluie crépitait. Ensuite elle s'arrêta. Des rigoles chantaient autour de la cabane. A moitié déshabillée, Manda se dégagea.

Tu lui as volé sa visionneuse, dit-elle. Il y tenait comme à la prune de ses yeux.

Je l'ai laissé vivant sur son fauteuil, rectifiai-je. Il m'a dénoncé rue 19 de Febrero. J'aurais pu l'égorger en partant.

Parfois tu parles comme un fou sanguinaire, Fabianito, dit-elle.

Qui ne l'est pas ? soupirai-je.

Ensuite nous discutâmes de notre imminent voyage.

Tu as préparé tes affaires ? demandai-je.

Deux lampes, des bidons d'huile, dit-elle. Un carré de tissu. Des mixtures cicatrisantes pour Gutierrez. Un panier suffira pour tout emporter.

A propos, dis-je. Tu as vu la main de Gutierrez ?

Gonçalves prétend qu'il faudra l'amputer au niveau de l'épaule, dit Manda.

Oh, celui-là, grimaçai-je. Ce qu'il prétend...

Je fis basculer Manda en travers du matelas et nous nous lançâmes dans des préludes de batifolage, mais l'idée de l'amputation était entre nous et nous gênait. Rien de vraiment lascif n'advint.

Bon, je vais aller chez Gutierrez, dis-je.

J'embrassai Manda, puis je descendis jusqu'au quai des Fusillés du 31 août. J'étais curieux de voir l'état de l'Abacau, la largeur des boues près de la rive. Je flânai le long du chantier naval, dépassai les pontons effondrés, les ruines. A une allure de promeneur je me dirigeais vers le bidonville Manuela Aratuípe. Les pirogues gisaient à l'endroit où Gutierrez avait annoncé qu'il les amarrerait, camouflées sous les pilotis d'un ancien baraquement qui prolongeait l'entrée du bidonville. Aucune vaguelette ne frissonnait contre les coques. L'eau stagnait en vastes flaques entourées de limon putride. L'Abacau proprement dit commençait à bonne distance de la berge, là où se devinait un premier mouvement onctueux et un premier étirement jaune des reflets. Plus loin le fleuve avec plus de force coulait. Il charriait des fleurs blanches, des écheveaux de racines, des branches d'ibapomonga couvertes de fruits visqueux, des orchidées. Le ciel de nouveau azur de nouveau resplendissait.

Le bidonville Manuela Aratuípe était encore trempé de pluie. Alors que je traversais une petite mare sans profondeur, des anguilles de vase frétilèrent à mes chevilles. J'essayai d'en attraper une pour le repas du soir. Longtemps je dérapai avec des bruits de bouillie. Ma proie fila.

Sur le sentier qui mène à la cabane de Gutierrez, je croisai un Auguani qui avait pris part à quelques-uns de mes interrogatoires, avec pour spécialité le décarapage des tortues devant le suspect. La tortue est renversée sur le dos et, comme elle se réfugie à l'intérieur d'elle-même, on lui attaque interminablement le ventre, on la fend interminablement avec des gestes de bûcheron incapable mais opiniâtre, ivre et ivre de sang et de mort. Je me refusai à rencontrer le regard de l'Auguani. Nous fîmes semblant de ne pas nous reconnaître.

Quand je vois le genre d'individus que tu fréquentes, dis-je à Gutierrez, je me demande ce qui va nous arriver demain matin.

Demande-toi, dit-il avec colère. Si je n'avais pas prévenu celui-là, ils nous auraient abattus demain comme du gibier. Sortie illégale du territoire, non-respect de la réglementation portuaire, atteinte à

l'intégrité de la flotte, et j'en passe. On n'aurait même pas pu monter dans les pirogues.

Et maintenant, on pourra ? m'informai-je.

Gutierrez se buta. Il avait froncé les sourcils et il cherchait de quoi boire.

Tu lui as dit où nous allions ? m'affolai-je.

Le démobilisé continuait à déplacer ses cruchons vides et ses calebasses pleines ou à moitié vides où se décantaient et mûrissaient ses vins et ses liqueurs pharmaceutiques. Sur sa physionomie rien de non lugubre ne flottait. Sans obtenir de réponse je lui posai encore deux ou trois questions au sujet de sa conversation avec les services politiques, avec son ami auguani du local de la rue 19 de Febrero. Puis je lui parlai de sa main.

Gonçalves est passé pour m'ausculter, dit Gutierrez.

En fin de matinée le médecin-chaman avait examiné la blessure. Il avait conclu sa visite sur un diagnostic sans fioritures. Une variante de gangrène équatoriale avait commencé à corrompre l'intérieur des doigts et de la paume, et l'infection remontait en direction du coude, avec déjà sur le bras des taches douteuses. Sans quelqu'un pour sectionner correctement les extrémités irrécupérables, l'expédition risquait de se terminer dans le malheur et dans beaucoup de souffrances. Gonçalves, dont les aptitudes à la chirurgie d'urgence avaient été jusque-là sous-estimées, proposait aussi, en complément, son savoir-faire psychiatrique. Sans organe préhensile sur le flanc gauche, le démobilisé allait éprouver une grave sensation de misère. Gonçalves promettait des séances de cicatrisation morale, du divertissement avec lanterne magique, avec images, avec simulation d'interrogatoire, avec fouilles mémorielles, avec reconstitutions antiasthémiques et son et lumière.

Si je comprends bien, il vient avec nous ? dis-je.

Il ne sera pas de trop, dit Gutierrez. Il sait manier l'aviron.

Gutierrez vida plusieurs fonds de cruches, puis nous bûmes à la santé de ses membres encore valides, puis nous arrosâmes l'inévitable amputation des parties corrompues.

Nous étions gris.

L'après-midi s'achevait.

Le moment de parler du Drapeau se glissa entre nous sans transition perceptible. Nous avions divagué sur de nombreux thèmes inédits, et

soudain il n'y eut plus que cela, le Drapeau, les hommes et les femmes du Drapeau, leur omniprésence mal décelable, leur abnégation discrète ou cynique, leur appartenance à tous les camps, à toutes les fractions, fussent-elles, ces fractions, mortellement ennemies et acharnées à s'annihiler l'une l'autre, leur adhésion à toutes les variantes de la révolution, même quand la révolution était clandestine ou comateuse ou depuis longtemps dégénérée ou inexistant sous les boues primitives de l'inexistence. De ces hommes et de ces femmes nous ne comprenions pas les fins.

C'est surtout que nous manquons d'une vision d'ensemble, dis-je.

Tu leur trouves toujours des excuses, fulmina Gutierrez. Tu les défends en permanence. Ta Maria Gabriela, ta Leonor Nieves...

Ne mêle pas Leonor Nieves à cette histoire, Rui, me hérissai-je.

Elle appartient au Drapeau, mâchonna Gutierrez. Elle partage un bureau avec Maria Gabriela et elle assume des fonctions strictement identiques, œil policier et droit de veto sur les moindres mouvements de rouages et les moindres initiatives politiques ou techniques de la municipalité, contrôle nocturne des dossiers. Ensemble elles surveillent et administrent et se cachent. Jour et nuit elles se cachent au premier étage. Pour quelqu'un qui ne les a pas connues intimement, tu avoueras que c'est du pareil au même.

Ne mêle pas mes intimités à cette affaire, Rui, grondai-je.

Un peu plus tard et après de nouvelles libations antidépressives nous fûmes sur le chemin de la municipalité afin d'avoir sur ces mystères le cœur net.

L'itinéraire sans surprise.

Le sol du bidonville élastique à cause de l'averse récente.

Rue Manuela Aratuípe, quelques gouttes parfois pleurant d'une corolle invisible dans le feuillage.

Rue des Colonnes internationalistes du 8 décembre, passage 9 de Julio.

Ensuite nous arrivâmes place des Martyrs du 12 avril, en vue des constructions qui nous intéressaient, et nous devînmes moins braillards.

Il n'y avait pas âme qui vive dans le quartier administratif.

Notre objectif avant la fin du crépuscule : nous être faufiletés à l'arrière du bâtiment principal, avoir grimpé dans un arbre, et avoir une vue

plongeante ou rasante sur le premier étage. Notre idée : pouvoir depuis notre perchoir observer ce qui se produisait à l'intérieur des bureaux du comité municipal, et tout particulièrement à l'intérieur du bureau qu'occupaient sans relâche Maria Gabriela et Leonor Nieves. Nous désirions vérifier la matérialité des deux femmes, tenter de saisir quelque élément de leur substance secrète, de leurs desseins.

La place des Martyrs du 12 avril aurait pu être celle d'un village abandonné. Les oiseaux du soir volaient bas au-dessus de nos têtes. Leurs ailes battaient en silence dans le silence.

La porte de la salle d'attente était fermée au cadenas. Rien ne bougeait derrière les fenêtres du rez-de-chaussée ou du premier étage. Nous dépassâmes l'angle du bâtiment et nous suivîmes le mur aveugle qui borde une portion du boulevard de l'Insurrection du 28 janvier, puis nous nous heurtâmes à la forêt qui coupe le boulevard. Au-delà des blocs administratifs, Puesto Libertad se termine. Il n'y a plus rien qui ressemble à du territoire habité ou habitable. De ce côté on ne rencontre plus qu'une selve brutale. De la caacangaba pure, vierge, dit Gutierrez en pointant vers elle son bras valide, de la caaeté sauvage, de la caaguaçu sauvage, seulement cela.

La lumière du jour se dégradait.

Nous nous enfonçâmes dans les fourrés, et, après avoir parcouru une quarantaine de mètres à couvert, nous nous rapprochâmes de notre but. Le front des arbres ne laissait pas d'espace entre la forêt et la façade arrière du bâtiment qui abritait les institutions municipales les plus sensibles. Les branches surplombaient les toits, les lianes frôlaient les murs de brique, les ouvertures noires dans la brique.

Gutierrez commença à escalader une échelle de racines aériennes. Son bras gauche le handicapait. Après avoir progressé d'un mètre, il se tirebouchonna avec bruit et resta suspendu par la manche droite, au milieu des feuilles qui prenaient des non-couleurs feutrées et des non-nuances déjà à moitié ténébreuses. Il était là, ensuite, se balançant, comme un singe introduit dans des oripeaux de combat, pensif.

Allez, Rui, chuchotai-je. Laisse-moi faire.

Quand il fut retombé par terre, je l'aidai à s'asseoir dans les herbes, ailleurs que sur une fourmilière. J'empoignai les lianes qui oscillaient près de nous et me hissai jusqu'à une branche horizontale. L'arbre était une

sorte de monstre, un jaramataia sur quoi s'entortillait un embiriba avec toutes ses affreuses fibres pelucheuses. Néanmoins je rampais sur du massif et du solide.

Gutierrez me guidait.

Tu es juste à la bonne hauteur, commenta-t-il à mi-voix. Le bureau est en face de toi. Jette un coup d'œil et reviens en vitesse.

Je fis taire le démobilisé. Il nuisait à ma concentration. J'ai des réflexes médiocres à cette heure de la journée, mon acuité visuelle diminue, mon sens de l'équilibre se brouille. C'est un moment où je déteste me trouver dans les arbres.

Tu es juste devant la bonne fenêtre, chuchota encore le démobilisé. Tu distingues quelque chose ? Tu les vois ?

Ferme-la ! commandai-je.

A cet instant, si, au lieu de m'agripper, j'avais tendu le bras, j'aurais touché les briques et leur surface en écaillures moussues ou poreuses. La fenêtre était une ouverture réduite à sa plus rudimentaire expression, un trou rectangulaire sans volets ni vitres. Le bureau ainsi communiquait avec l'extérieur. Rien ne le protégeait de ce qui depuis le dehors pouvait sinuer ou voleter ou s'abattre, la pluie, la nuit, les animaux, les miasmes. La lumière était très pauvre, mais sans mal on reconstituait l'image de la pièce, une grande pièce carrée d'où s'échappait une forte odeur de moisissure.

Il y avait là des étagères vides, une armoire renversée, démolie et également vide, et trois chaises placées de façon inexplicable, trop près de la porte, comme pour condamner la porte ou, du moins, gêner la progression d'un intrus qui aurait voulu pénétrer par le couloir. A l'exception du plafond et de la partie la plus élevée des murs, tout était enduit d'une couche d'excréments. Sur le plancher et les feuilles mortes que le vent avait accumulées dans les angles, sur les rayonnages qui ne contenaient aucune archive, partout s'étalait ce guano noir.

Deux des chaises étaient occupées. On y voyait des silhouettes très sombres, des formes de taille presque humaine. Ces formes étaient ratatinées plutôt qu'assises.

Tu pourrais quand même me dire si ça bouge, si c'est vivant, chuchotait le démobilisé en dessous de moi.

Tais-toi ! suppliai-je.

Je ne réussissais pas à définir ce que mes yeux avaient surpris, ce qu'ils continuaient à surprendre. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Un spectacle se déroulait sous mon nez et je le regardais avec passivité, incapable de réfléchir ou de dire. L'une des silhouettes avait frémi. Elle déchiffonna et déploya une amorce d'aile membraneuse, puis, comme menacée par la qualité encore un peu diurne de l'atmosphère, elle se remmaillota dans son propre cuir. L'autre émit un sifflement. J'enregistrais cela mais mon esprit raisonnait en boucles, revenant avec lourdeur sur la même idée peu éclairante. Les chauves-souris, me répétais-je, s'accrochent quelque part tête en bas, elles ne se vautrent pas maladroitement sur des chaises. Même des chauves-souris géantes. Même des guandiras géantes.

Afin de rappeler sa présence en dessous de moi, le démobilisé agitait les lianes qui pendaient aux branches.

La première forme s'étira de nouveau et, comme elle avait besoin de compenser son déséquilibre, elle redressa le haut du buste et une masse indistincte qui devait lui servir de museau.

La chaise grinça.

Le crépuscule tirait à sa fin. Il n'y avait pas de raison de s'attarder.

Je scrutai une dernière fois les occupantes du premier étage. Un détail soudain capta mon regard. Dans l'obscurité je ne fus pas sûr tout d'abord d'avoir bien vu. Je condensai mes efforts sur un seul point. Ensuite la certitude vint. Sur l'arrière de la masse indistincte il y avait un ornement d'oreille, trois graines noires enfilées dans une aiguille de pierre. Un bijou chikraya, un bijou pour une jeune femme chikraya. Pas pour une guandira, même géante.

Troisième révélation de décembre.

Et je ne sais pas ce que j'aurais pu en conclure dans des circonstances plus favorables à l'expression des idées, par exemple dans une autre vie, à une époque imaginaire où ni la révolution ni Leonor Nieves n'auraient dégénéré jusqu'à la mort ou pire encore. Je sais seulement, par une intuition confuse, que j'étais associé à cela. En tant que témoin ou en tant que complice je me trouvais associé à cela. Voilà pour ce qui sans grâce se mouvait en moi, derrière les images.

Alors, tu les as vues ? chuchotait Gutierrez depuis les herbes.

Il secouait et secouait les lianes pour que je réponde.

Je ne l'entendais presque pas.

Je ne pensais à rien.

OceanofPDF.com

III

DANSE DE LA BOUE

OceanofPDF.com

XXVII

A la seconde où je quittai le quai des Fusillés du 31 août pour commencer à marcher dans les roseaux, et ensuite, quand je me mis à fouler la vase sans couleur, une désagréable voix intérieure me susurra que le voyage se passerait mal. Je rejoignis Gutierrez et mon appréhension se renforça. L'odeur de sangsues des pirogues devait jouer sur mes nerfs, ou la tiédeur baveuse de la nuit, ou le silence. Difficile à dire.

Autour de mes mollets la boue était chaude.

Gutierrez le démobilisé patageait sous les ruines d'une maison lacustre, à la sortie du bidonville Manuela Aratuípe. Là il avait dissimulé les embarcations. Son bras gauche ballait dans le noir et se heurtait aux pilotis, aux vestiges obliques du plancher, à tous les morceaux de bois que la non-lumière contenait. J'allai patauger à côté de lui, moi aussi gargouillant jusqu'aux genoux et me heurtant. Il fallait enlever les feuilles de bananier qui avaient servi de camouflage.

On voyait peu. Nous avions fixé le rendez-vous à l'heure qui précède l'aube. Rui Gutierrez respirait avec une rapidité anormale et il tremblait. De temps en temps je recevais sous les narines des extraits de son souffle, une haleine fétide assez symptomatique de la fièvre gangreneuse quand elle se superpose à la malaria. Le délire lui arrachait ici et là un geignement plutôt qu'une phrase. Aux questions il ne répondait pas. Il m'invitait surtout à me taire. Il me confondait avec l'autre, avec Fabian Golpiez, le Jucapira mentalement décédé, le schizophrène que je soignais et qui faisait semblant d'être un simulateur. Il m'appelait Golpiez à tout bout de champ. La conversation tomba.

Le démobilisé s'appliquait à nettoyer la pirogue, les endroits où nous allions nous asseoir. Des ombres de petite taille s'enfuirent. Je devinai des araignées, des serpents non venimeux, deux rats. Gutierrez tâtonnait avec sa main valide et il nommait à voix basse les intrus, comme récitant une imprécation en coariguaçu. Ce marmonnement n'allégeait pas l'atmosphère.

Arrête-toi de maugréer comme ça, Rui, dis-je.

Il feignit de ne pas avoir entendu, mais, après un moment, il obtempéra. Les bestioles avaient été évacuées. L'odeur de sangsues persistait, mais la coque, au toucher, avait l'air propre. Il ne restait plus qu'à y caler nos affaires de façon rationnelle. Hamacs, ficelles, flèches, sarbacanes, crochets à iguanes, noix de coco, cinq cruchons offerts par les Cocambos. Je ne vais pas établir une liste exhaustive. Manda devait apporter de la nourriture pour deux jours. L'autre, le protégé de Manda, l'aliéné, avait la responsabilité de l'outillage psychiatrique. Il se chargeait de fournir la visionneuse et les diapositives qu'il m'avait volées sous la menace.

Ils sont en retard, dis-je.

Les voilà, dit Gutierrez.

Je les voyais maintenant marcher sur le quai des Fusillés du 31 août, bras dessus, bras dessous, transportant chacun un seul sac, peu pressés. A cette nonchalance dans leur attitude je compris qu'ils avaient passé la nuit ensemble et suruqué. Cela m'écœura. Leurs relations m'avaient toujours dégoûté, cette tendresse purement animale qui les liait et qui durait et durait, en dépit des déloyautés et des morts.

Cette aptitude à se consoler réciproquement.

Gutierrez leva la tête et lui aussi les regarda arriver, le front barré de rides haineuses.

Parfois, Golpiez, me dit-il, je me demande pourquoi nous nous encombrons de ce psychiatre, de cette infirmière.

On peut encore partir sans eux, proposai-je.

Gutierrez ronchonna. Promesses, parole donnée, amitié entre révolutionnaires, souvenirs. Je n'avais, se fâcha-t-il, que la trahison à la bouche. Les Jucapiras n'avaient que la trahison à la bouche.

Eux, au moins, dis-je, n'ont pas sur la conscience une camaraderie sale avec certains Auguanis du local de la rue 19 de Febrero.

Ne parle pas de camaraderie sale, Golpiez, répliqua-t-il. Ce n'est pas moi qui me lancerais dans des amours contre-nature avec des chauves-souris du Drapeau.

Ni moi, dis-je.

Et hier soir ? demanda-t-il.

Un spasme de fièvre courait entre ses épaules.

Je ne vois pas à quoi tu fais allusion, dis-je.

Naturellement, ricana-t-il. Tu oublies toujours.

Disputez-vous moins fort, chuchota Manda au-dessus de nous. On vous entend dans tout le quartier. Vous allez alerter une patrouille.

Golpiez se tenait près des roseaux, il examinait sans rien dire le ciel, ce qu'on pouvait déduire du ciel. Les étoiles scintillaient nombreuses du nord au sud, en écharpes brillantes sur l'Abacau et la forêt vierge.

Dépêchons-nous, dit Gutierrez.

Golpiez s'enfonça dans la vase et se pencha sur la deuxième pirogue. Manda l'aida à écoper. Sur le limon bleu ardoise les araignées délogées atterrissaient. Comme abasourdies par leur soudaine déportation, elles ne bougeaient pas.

Puis Manda poussa un cri.

Un reptile l'avait mordue et avait filé. Elle agitait sa main en se lamentant à mi-voix. Sous les ruines de la maison lacustre les échos avaient des nuances creuses. Gutierrez la tranquillisa. S'il fallait faire deux amputations on les ferait, lui son bras gauche elle sa main droite. J'allai examiner la blessure que l'obscurité rendait anodine. Manda avait été piquée au pouce. J'agrandis la plaie en traçant une croix à la machette, puis je pompai le venin, m'efforçant de le recracher sur les araignées catatoniques qui parsemaient tout autour la boue. J'envoyai Golpiez récolter sur la berge des feuilles de tacumburi ou de sacaca. Il fouilla longtemps dans les buissons, puis il revint. Je fis un pansement sur le pouce de Manda avec ce qu'il avait rapporté, de la pinguajarana qui n'est pas mauvaise non plus pour les morsures, et j'entourai de charpie fraîche la main du démobilisé.

Nous étions tous les quatre trempés de fange et de sueur et mal en point, et les étoiles s'éclipsaient l'une après l'autre, et nous nous trouvions toujours au même endroit, dans la rade de Puesto Libertad, au pied du bidonville Manuela Aratuípe. Néanmoins la phase des préparatifs venait de s'achever et nous nous installâmes dans les pirogues, Gutierrez avec moi et Manda avec Golpiez.

Il avait plu la semaine d'avant, mais pas assez pour inonder les marges bourbeuses qui en cette saison enlaidissent le lit de l'Abacau. Dans le bassin que les ruines du baraquement lacustre dominaient, la couche d'eau n'atteignait pas l'épaisseur requise. Les coques étaient à présent

inertes sur la vase, et même d'un pagayage effréné il ne résultait rien. Nous fîmes une minute de sur-place gicleur. Ensuite je me résolus à agir d'une autre manière et je sortis de l'embarcation.

Sous mes pieds les appuis s'effacèrent quand je commençai à me démener. Des bruits de succion s'épanouirent dans l'ombre. Je poussais, je tirais, je sentais le long de mes jambes monter des grappes de bulles trapues et lentes. La barque se dégageait à regret de sa glu pestilentielle et profitait de la moindre occasion pour s'y recoiner, et je haletais et ronchonnais en observant au-dessus de moi le plancher crevé de la maison lacustre, ces débris décloués, ce ciel de bois qui persistait à se superposer au ciel véritable.

Nous n'avancions pas.

Le démobilisé tenait sa pagaie du mieux qu'il le pouvait, il souquait d'une main, avec peu de résultat et beaucoup de gerbes noirâtres. Derrière nous Golpiez m'avait imité, bruyamment il marchait et s'agenouillait ou dérapait près de Manda.

Pendant huit ou dix bégayeuses minutes, clapotis et ahanements furent intenses.

L'horizon à la cime des arbres avait pris une dominante gris-bleu, presque claire.

Ensuite Manda sursauta et se plaignit. Elle avait été piquée une nouvelle fois.

Elle commence à me, souffla Gutierrez.

Ce n'est pas un serpent, précisa soudain Golpiez. C'est une flèche.

Je tendis l'oreille. Les sons entrent mal, j'ai été abîmé lors des formalités anthropométriques, dans le local de la rue 19 de Febrero le premier interrogatoire d'identité a mal fini, mais ici brusquement je percevais net et clair le trissement suraigu des projectiles. Je me retournai. Gutierrez et moi avions doublé le cap du dernier pilot. Une vingtaine de mètres nous séparaient de la terre ferme, un peu plus, peut-être, mais nous pataugions encore dans une zone non navigable.

Golpiez était resté à peu de distance de la rive, et, empêtré jusqu'à mi-cuisses dans les gargouillis du littoral, il s'affolait.

On va tous y passer ! beugla-t-il. Comme à Mapiaupi ! Liquidation sommaire !... Vieux souvenirs !... Les colonnes ! Les fusillades ! Par petits groupes de quatre !...

Sur le quai des Fusillés du 31 août se tenaient, en effet, des hommes de la sécurité politique, et dans ce début d'aube on les reconstituait et on les devinait sans les voir, six ou sept fantômes comme modelés dans une matière peu différente de celle qui obscurcissait la nuit, tout juste plus dense ou moins légère. Ils ne s'agitaient pas, ils étaient plantés au-delà des roseaux et ils portaient sans hâte à leurs lèvres de longues sarbacanes brunes, limitant leur nuisance à cela, à ce fléchage.

C'était à prévoir ! paniquait le psychopathe. Les colonnes internationalistes !... Les copains de Gutierrez !... Non-respect de la réglementation fluviale ! Vol de matériel municipal !... Appropriation ténébreuse de la flotte !...

Suffit, Golpiez ! m'exclamai-je.

Il se tut.

Les Auguanis sur la rive montraient qu'ils n'avaient pas l'intention de s'élancer à notre poursuite. Ils comptaient manifestement nous effrayer avant de nous laisser partir. Toutefois les flèches pleuvaient. Certaines se fichèrent à côté de moi, dans les hamacs, sur le sac de Gutierrez. Golpiez en recevait à la base du cou, dans le dos, à l'arrière des bras. Manda aussi était criblée. Elle réagissait à chaque fois qu'une pointe la touchait, elle poussait des soupirs rapides comme quand elle suruquait, des petits glapissements étouffés, comme quand nous suruquions dans sa cabane de la rue Escalante.

Je continuais à m'arc-bouter contre le flanc droit de la barque. Gutierrez me guidait, il prétendait avoir repéré un chenal où nous irions enfin flotter à notre convenance, vite et hors d'atteinte.

Entre les pirogues l'espace s'élargissait.

Golpiez et Manda avaient choisi de progresser vers l'aval, vers le quartier des Cocambos. Eux aussi cherchaient un chenal. Tout en halant sans trêve, je les suivais des yeux et j'assistais aux épisodes successifs de leur infortune. Le matin s'éclaircissait. Golpiez et Manda s'embourbaient derrière nous, sur notre droite, puis plus loin, vers le milieu du quai des Fusillés du 31 août. Maintenant ils s'étaient égarés dans des trous à tortues. Leur embarcation reposait toujours sur la vase, mais Golpiez s'enfonçait jusqu'au ventre. Manda débarqua puis se rembarqua. Pour contourner les trous ils avaient dû se rapprocher du quai. Ils s'éloignaient de nous, ils diminuaient. On avait l'impression qu'ils désiraient

obstinément se maintenir à portée de tir, et que leur but était d'aborder au débarcadère cocambo afin de s'y faire cueillir. Ils allaient sur une ligne parallèle à la rive. Les Auguanis les accompagnaient à pas lents et les harcelaient.

On y est, annonça alors le démobilisé.

Nous avons trouvé le chenal. La pirogue se décolla du fond et se balança. Dégoulinant je me hissai à l'intérieur.

On va vers les îlots, dit Gutierrez.

Il se contorsionnait pour appuyer sur la pagaie sans se servir de son bras gauche. Je le secondai aussitôt en godillant ou en ramant selon le cas.

Nous filions sur de l'encre très lisse.

Quand nous fûmes devant les îlots qui font face au bidonville, nous stoppâmes.

Le jour se levait plein d'odeurs de rivières. Sur le banc de sable des flamants nous surveillaient, unijambistes et rose pâle.

Juste en face de nous, le bidonville Manuela Aratuípe dormait encore. Nous fixâmes notre attention sur ce qui se passait dans les environs du quartier cocambo. Les Auguanis avaient pris position sur les pontons désaffectés. Golpiez et Manda se débattaient toujours dans la vase. Parfois ils s'abritaient des flèches derrière des roseaux. De temps en temps Manda sortait de l'embarcation pour l'alléger et aider Golpiez à la traîner.

Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces deux-là, s'impacienta Gutierrez.

Le démobilisé venait d'extraire de son épaule un projectile qu'une pincée de colibri décorait.

Attends, ne jette pas ça, dis-je.

J'avais été atteint au-dessus du coude et près de l'oreille. Nous examinâmes les flèches, nous les reniflâmes, nous les léchâmes. Des épines de guaipá dures comme du fer, non enduites de poison.

Là-bas la situation se débloquait. Golpiez venait de s'asseoir. Manda à l'avant pagayait. Ils avaient enfin trouvé l'eau. Au début ils coordonnèrent mal leurs efforts et la pirogue tournoya trois fois devant le débarcadère et les Auguanis et les sarbacanes auguanies. Ensuite ils se redressèrent et vinrent vers nous.

Ils longèrent les flamants roses et s'arrêtèrent.

Nous étions bord à bord. Je les aidai à arracher les dards qui les tapissaient.

C'est empoisonné ? s'informa Gutierrez.

Manda en état de choc se taisait.

Pas trop, dis-je. Aux heures chaudes vous aurez une sensation de somnolence.

On fera une pause, dit Gutierrez.

Secoué par une nouvelle crise de frissons, ils bredouilla une phrase incompréhensible, des instructions pour la route, peut-être, et ensuite il se pencha au-dessus de l'eau et vomit.

Les flamants s'envolèrent.

Le bidonville Manuela Aratuípe, à cent mètres, s'éveillait. Dans Puesto Libertad les perroquets avaient commencé à crailler. Les hommes de la police politique remontaient l'avenue du Drapeau en direction de leur local. Un singe alla se figer sur le débarcadère des Cocambos. Il urinait. Il ne nous regardait pas.

Le plus dur du voyage était fait – partir.

Au bout d'une demi-journée de pagayage, l'Abacau se divisa, il se multiplia en bras et en sous-bras marécageux et en lacs, en une succession de lacs qui souvent étaient de simples mares entourées de falaises vertes. Le feuillage moutonnait sans changer de registre. Parfois vert sombre en hauteur, plus bas vert clair. Parfois l'inverse. L'eau reflétait avec réticence. Des marbrures ternes la souillaient.

En fin de matinée des singes firent des cabrioles dans les arbres jusqu'à paisibles.

Gutierrez marmonnait le nom des singes. Saitaia, muriqui l'arachnoïde, saiburí, guigó, coata, caiarara, caipuyu main d'or. Un yurupara d'ordinaire nocturne se suspendit à une basse liane, à un mètre de nous, puis s'allongea comme pour toucher du doigt la tête de Gutierrez, comme pour en mettre à l'épreuve la réalité, révélant ainsi qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir surgir en ces parages une physionomie indienne, ou du moins un tel visage tordu par la souffrance et le délire. Il y avait aussi des saguijубas, des atamaris.

Le démobilisé parlait sans public, récitant pour lui-même de longues listes, puis après une hésitation s'interrompant durant une demi-heure ou plus, comme conscient de la futilité de tout discours. Je comparais ses

énumérations avec ce que j'avais retenu du dictionnaire du dentiste et je ne surprenais aucune erreur. Je voyais la sueur de fièvre sourdre dans les cheveux de Gutierrez, s'amasser au bout des mèches puis goutter. Rien n'était sec sur sa chemise. Son bras gauche roulait en cadence. Il avait réussi à le ficeler sur la pagaie et à se donner ainsi l'apparence d'un rameur non infirme.

Les clapotis réguliers qui procurent un sentiment de paix.

Les nœuds de coulevres à la lisière des vieilles souches errantes.

Les trouées de ciel entre les houppes, entre les passerelles d'orchidées.

Nous nous arrêtons, et, quand Manda et Golpiez nous avaient rejoints, nous repartions.

L'entrée d'un chenal gardée par deux mufles de jacarés. Les mufles à notre approche sombrant sans vagues.

Nous allions de cette façon impressionniste et nous nous égarâmes. Les branches maintenant s'entrelaçaient si bas que nous devions nous courber pour ne pas nous faire brosser par les racines aériennes ou leurs serpents. Le temps se gâtait. Le ciel avait jauni. Les moments de brume étouffante devinrent fréquents. Un félin rugit près de la rive, un jaguara. Un seul rugissement puis le silence. Les autres animaux se taisaient.

Attends, Rui, dis-je à Gutierrez. Je ne les ai pas vus depuis un moment.

Gutierrez cessa de ramer et se voûta et sans rien dire s'affala sur lui-même.

Derrière nous l'embarcation de Manda et du fou jusque-là avait suivi, avec des éclipses et des retards. Nous nous arrangions pour ne pas nous séparer irrémédiablement.

Manda émergea du brouillard et j'eus du mal à la reconnaître. Ses yeux avaient perdu leur vivacité, sur sa tête de Cayacoe serviable et bonne le poison avait badigeonné un vernis de mort. Je me rappelai la beauté humble de Manda, sa manière spontanée d'en partager les restes entre Gutierrez, Golpiez et moi. Je me rappelai les gestes consolateurs qu'elle avait pour moi quand je sortais brisé du local de la rue 19 de Febrero, ses réflexions justes, détachées, son indifférence au monde.

Fabian Golpiez tremblait à l'arrière, dévasté lui aussi par la sève toxique du guaipá ou par un nouvel accès paludéen.

Leur pirogue se rangea contre la nôtre. Il en émanait une odeur de sueur mâle et femelle, de sang caillé, de boue, une odeur de désastre mâle et femelle. Gutierrez flaira cela et se redressa et promena sur nous un regard trouble. Puis il vomit.

J'en profitai pour l'interroger.

Tu es sûr qu'on va dans la bonne direction ? dis-je.

Non, dit-il en grommelant un complément dont nul ne saisit la substance.

On pourrait faire étape dans un village cocambo, suggèrai-je.

Tu en connais un, de village cocambo, hein, Golpiez ? s'énerva le démobilisé.

Manda avait fermé les yeux.

On est loin, dit-elle.

On est déjà en vue des sources, bafouilla Golpiez en fermant à son tour les yeux. On voit le lac terminal, initial. Bientôt le jour va se lever. De façon égale d'est en ouest l'horizon se délayera. Des hérons à peine perceptibles glisseront au ras des flots. Des flamants, des grues. La pirogue sous moi se balancera comme un berceau. Aucune peur ne m'habitera. Alors soudain la Cobra Grande se dressera au-dessus de la surface, la Mère-de-toutes-les-eaux fendra la surface couverte de feuilles et avancera vers moi, et...

Suffit ! aboyai-je. Cette magie pour touristes ! Ces songes aux saveurs enfuies !... Donnez-nous autre chose enfin !...

Ne l'écoute pas, Fabianito, dit Manda.

Je me renfrognai. Je ne savais pas à qui Manda venait de s'adresser.

Quelques gouttes de pluie près de nous tintaient.

Abritions-nous, dit Gutierrez. On a tous un méchant coup de fatigue. On va installer un campement dans le coin et attendre demain pour repartir.

Nous débarquâmes Manda et nous l'assîmes contre un arbre. Entre nos bras elle chancelait, essoufflée, incapable de maintenir sa tête droite. Sa robe sentait le pourri, elle était imprégnée de pourri et de vase.

Je m'accroupis à côté d'elle. Les flèches avaient troué le corps un peu partout et les blessures s'étaient transformées en petits cratères bouffis, à

l'aspect ligneux ou blet selon leur emplacement. Les pulsations des artères avaient une irrégularité de funèbre augure. Dans l'organisme de Manda trop de toxines s'étaient introduites. Je défis le pansement que j'avais appliqué ce matin sur la morsure de serpent. La plaie s'était remise à saigner en superficie. Je la lavai avec de l'eau de pluie et de l'urine, puis de nouveau je l'entourai d'herbe.

L'orage avait éclaté. Gutierrez et Golpiez édifiaient un abri provisoire avec des branches. Après une première minute froide, la pluie nous parut brûlante. La foudre zigzagua non loin à trois reprises. Pour accélérer la construction de la hutte je délaissai Manda et me dirigeai avec un couteau de brousse vers le bananier le plus proche. Nous frissonnions tous de plus en plus. Nous nous démenions comme toujours quand on campe, en lutte contre l'eau, vaincus par l'eau. Les cataractes crépitaient sur la forêt, sur la rivière, sur nos crânes.

Manda s'affaissa. Je la vis ensuite couchée sur le flanc parmi les herbes. Sa robe s'était ouverte, ses seins imposants prenaient la pluie, non protégés par l'étoffe.

A quatre mètres de notre construction d'urgence, les pirogues se remplissaient. Nous les tirâmes sur la rive et nous les renversâmes. Gutierrez attacha le plus précieux de nos affaires à des hauteurs diverses. Golpiez alla recouvrir les seins de Manda, puis il la transporta sous le toit de feuilles. Gutierrez ensuite fit le tour de la clairière afin d'en chasser les reptiles possibles. Il en tua un à la machette, un moyacica à deux têtes. Je ne mange pas de serpent mais Gutierrez et Golpiez se réjouirent de la prise. Le sang gouttait sur le couteau de Gutierrez.

Nous étions assis. Derrière nous la forêt se dressait hostile. Après quelque temps Gutierrez redémarra son numéro de marmonnage, cataloguant les palmes de la toiture puis nommant par paquets de quinze les palmiers en général, qu'ils fussent ou non présents au-dessus de nous. Le purumã, marmonnait-il, l'ucuriaguaçú, la jassytara, la putauá, l'açaí dont les fruits sont pressables et donnent une boisson rafraîchissante, du moins quand on peut la servir fraîche, c'est-à-dire jamais, le batantám à noix dures, le mucumucu, le jiriba, l'uricuri, autre cocotier, le bubunha, autre cocotier, le bataiporam qui n'est rien d'autre qu'un petit butia, le caiané, le babaçu, autre cocotier, le geriba, épineux en diable, l'indaiá, le mucajá, le jarina qui produit des graines très résistantes, très noires.

Oui, dit Golpiez. Les Chikrayas les utilisent comme ornements d'oreille.

Et pas seulement les Chikrayas, ricana Gutierrez en me regardant. Les guandiras géantes aussi ont des oreilles.

Taisez-vous, murmura Manda. Vous me martelez la tête avec des sottises, et moi je vais mourir.

Je suis là, dis-je. Je ne t'abandonnerai pas, Manda.

Tu m'as abandonnée si souvent, Fabianito, se plaignit Manda.

C'est parce qu'on m'arrachait à toi pour me tuer, dit Golpiez. On m'entraînait à l'écart, loin de la révolution, on me faisait monter dans des appartements non officiels, on me menottait à une canalisation dans une pièce vide. On m'interrogeait et on m'interrogeait sans relâche, me laissant crever dans mes excréments et mes liquides. Ensuite d'autres intervenaient. On me conduisait sur le bord du fleuve, devant les maisons insalubres des Cocambos, et on m'obligeait à descendre dans la vase et à reculer. Ensuite on me fusillait.

C'était en juillet, dit Gutierrez. Je n'ai pas été affecté aux pelotons d'exécution ce mois-là. Pas une seule fois.

On ne te reproche rien, Rui, dit Golpiez.

Durant une heure ou deux nous regardâmes la pluie hérissier devant nous la surface de la rivière. Chacun délirait à voix basse, avec des périodes volubiles et des phases de complète stupeur.

A plusieurs reprises Golpiez répéta l'anecdote de l'appartement. Les descriptions de la pièce vide fourmillaient de détails. En revanche, sur l'enquête et les enquêteurs aucune précision ne voyait le jour.

On ne t'avait pas mis là pour rien, finit par intervenir le démobilisé.

L'affaire Pomponi, dis-je.

Golpiez haussait les sourcils, feignant l'ignorance.

Ne biaisez plus, Golpiez ! menaçai-je. Ratissez vos terres mémorielles !... Faites-nous grâce du décor !... Informez-nous !

J'allai décrocher un des sacs qui pendaient aux branches. J'en retirai la visionneuse et trois poignées de photographies que l'humidité gauchissait, avait gauchies.

Pomponi !... annonçai-je sur un ton de triomphe. Le juge ! L'image du père !... Le rival instruit ! L'initiateur !... Celui qui sait !...

Gutierrez m'assistait. Au-dessus du réservoir de la lampe il inclinait un bocal d'huile de coco. Il avait un sourire laid.

Celui qu'on tue !... criai-je encore.

L'orage dura.

C'était la dernière séance avec Golpiez. Tout le monde en avait l'intime certitude et personne n'aurait eu l'idée de prétexter les mauvaises conditions météorologiques pour l'annuler ou pour la repousser à plus tard ou pour l'écourter.

L'investigation avait donc lieu, dans les ruissellements et la buée et les odeurs de l'humus. Nous nous tassions dans l'espace réduit de la hutte. Une pénombre plombée permettait aux diapositives de scintiller lisiblement sur le fond broussailleux. Souvent la foudre éblouissait. Nous respirions mal. Sans nous en rendre compte et sans arrêt nous frissonnions. Chacun avait ses rythmes.

Golpiez et moi étions les seuls à converser. Manda et Gutierrez somnolaient. De leur inconscient fusait de temps en temps un mot qui aussitôt dégénérât en une phrase pâteuse.

C'est la nuit, Golpiez, dis-je. Promenade avec Pomponi hors de la ville.

Ma provision d'images comportait deux séries distinctes qui au gré du hasard alternaient. Première série, Mapiaupi et environs. Deuxième série, le local de la police politique à Puesto Libertad, le local de la rue 19 de Febrero tel que je l'avais connu en décembre.

Je projetai plusieurs vues décevantes de sous-bois après le soir. Avec l'écran dont nous disposions cela donnait peu de choses. Afin de provoquer la transe je me mis à modifier le gré du hasard. Je montrai la rue 19 de Febrero, le bassin où les jacarés restaient à l'engrais avant d'être hissés par la queue vers le billot des cuisines. Puis une cuvette, l'enclos des tortues, la cage des singes. Entre la porte des cuisines et la palissade on voyait la cour arrosée de sang et de soleil.

La nuit approche, dis-je. Promenade avec le juge en direction des étangs de Mapiaupi.

Maintenant nous regardions une voie ferrée qui s'enfonçait au milieu des herbes puis des arbres. Il n'y avait pas de sentier. Il fallait marcher sur

les rails. Pomponi et Golpiez allaient vers l'arrière-plan que le crépuscule avalait.

Golpiez énonça des banalités sur la végétation. Je lui secouai l'épaule.

Assez, Golpiez ! criai-je. Vous êtes en compagnie de Pomponi ! C'est indéniable !... Décrivez Pomponi !

Non sans brusquerie je lui envoyai une photographie de la deuxième cour. Un enquêteur avait été là immortalisé au moment où sa question naissait. Il brandissait une machette à contre-soleil et ses traits disparaissaient dans une auréole aveuglante. La crinière mal peignée profanait cette auréole, ajoutant aux rayons des barbelures, des brins noirs. On ne pouvait déterminer s'il s'agissait d'un sous-fifre ou d'une brute augurante hautement gradée.

Je vais le décrire, dit Golpiez. La cinquantaine, une volonté et une ironie indestructibles. Chevelure en désordre, comme chargée d'électricité, ici et là des mèches qui semblaient lancer des éclairs. Maria Gabriela en parlait avec des soubresauts voluptueux du buste et des hanches.

Ils surruquaient encore, à l'époque ? Maria Gabriela et lui ? m'informai-je.

Je ne sais pas, dit Golpiez.

Mais si, tu sais, Fabianito, murmura Manda. Cela te rendait malade. Tu te démenais dans la révolution avec des attitudes révolutionnaires, mais c'était cette idée avant tout qui t'obsédait.

Je ne me rappelle plus, dit Golpiez.

Je passai une diapositive des étangs de Mapiaupi, mais, comme Golpiez n'avouait rien de neuf, je le fis revenir dans le local de la sécurité politique. Le sable descendait en pente douce vers le bassin. Un jacaré de sept mètres méditait au soleil, gueule entrebâillée, pattes postérieures et queue immergées sous les lentilles vert tendre. Un petit groupe de cuisiniers se dirigeait droit sur lui. On voyait aussi contre la palissade un suspect qui attendait, un Jucapira. Peut-être Golpiez, peut-être moi. Il n'y avait pratiquement aucune différence entre nos souvenirs d'interrogatoire et je ne me réjouissais pas de devoir ainsi les donner en pâture au public. Mes mains tremblaient.

Le passe-vues de la visionneuse claqua.

On se retrouvait sur les rails, dans la forêt. L'eau des étangs miroitait entre les troncs. C'était une nuit de lune roussâtre.

Donc, cette promenade nocturne, commentai-je.

Le train était souvent attaqué, dit Golpiez. Une barricade était érigée en travers de la voie et enflammée. La locomotive stoppait. Sans les malmenés, on faisait descendre les conducteurs. Ils rejoignaient Mapiaupi à pied. Le massacre avait lieu en général au-delà des étangs de Mapiaupi, à deux heures de marche avec les brancards. Nous allions chercher les blessés à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, dès que la nouvelle de la tuerie parvenait à l'hôpital. Qu'elles soient gouvernementales ou insurrectionnalistes, les guérillas ne revendiquaient pas l'action et ne s'expliquaient pas sur ses motifs ou ses objectifs. Il fallait interroger avec soin les survivants si on voulait obtenir ce genre d'informations. A côté des infirmiers s'activaient les enquêteurs. Les interrogés se montraient peu coopératifs. Contre toute évidence ils niaient avoir assisté à quoi que ce fût de notable, ou encore ils livraient des renseignements secondaires, nommant par exemple les herbes dans lesquelles les corps déchiquetés avaient rampé, ou essayant de se rappeler à quel moment du crépuscule telle ou telle chauve-souris était venue crier au-dessus d'eux puis disparaître. Les enquêteurs se penchaient sur les brancards. Ils démontraient le système de défense des suspects, ils fouillaient dans ce qui avait été raconté de façon inexacte. Ils fouillaient là-dedans tandis que nous foncions vers l'hôpital. Souvent les blessés décédaient en route.

Golpiez épuisé se tut. Sa fièvre avait monté et il avait besoin de reprendre sa respiration.

Ne vous relâchez pas, Golpiez ! hurlai-je. Vous avez contourné le thème !... J'attends toujours du Pomponi !... Cessez de suffoquer ainsi !...

Je manœuvrais durement le passe-vues. Pomponi pérorait en gros plan, en plan moyen, en plan impérialiste, il déambulait avec Golpiez sous les arbres, au bord des étangs, il prêtait à Golpiez son pistolet d'officier judiciaire. Ensuite de nouveau nous fûmes dans le local de la rue 19 de Febrero.

Les Auguanis encerclaient le crocodile qui les regardait sans comprendre et donc sans frémir. Vaincre un jacaré exige audace et rapidité. Celui qui ne décapite pas la nourriture à temps, celui qui hésite

devant la tête ne sort pas indemne de la bataille. Soudain un gigantesque fouet broyeur le détériore.

L'enquêteur m'avait posé une question. J'avais oublié sur quel sujet. J'observais du coin de l'œil la mare croupie et ce que sur sa rive les cuisiniers s'apprêtaient à faire.

Plusieurs fois, dit Golpiez, nous avons emprunté ensemble la direction des étangs de Mapiaupi, moi en tant qu'infirmier et lui en tant que juge d'instruction, mais il nous arrivait aussi d'aller là-bas pour le simple plaisir de progresser dans la broussaille, pour le plaisir d'ouvrir un chemin en guettant, entre les lianes, le reflet de la lune. Nous bavardions, il avait une expérience de la vie très riche, il plaisantait, j'entends encore ses inflexions paternalistes.

Nous savons tout cela, Golpiez, protestai-je.

J'avais soif d'apprendre, dit Golpiez. Il m'enseignait le vocabulaire de la forêt. Je lui dois le nom des arbres, des singes, le nom des fourmis.

Vous nous rabâchez vos vieilleries !... beuglai-je. Crachez-nous de la version neuve !...

Le passe-vues claqua et claqua. Sur l'écran au fond de la hutte un Auguani écumait. Du Jucapira suspect on apercevait une portion de nuque ridée, avec au creux des rides une humidité qui argentait la peau, dans chaque pli un filet d'angoisse argentée et saumâtre. Sur la diapositive suivante, le Jucapira avait baissé la tête, et maintenant on pouvait contempler mon oreille mal cousue, la greffe si extraordinairement ratée.

Et parlez fort ! dis-je. Vous voyez bien que mon oreille !...

Nous avons atteint les étangs, dit Golpiez. C'est un grand espace formé de plans d'eau successifs. La lune ricochait sur ces nombreux miroirs. Pomponi ne se taisait pas. Il racontait des anecdotes révolutionnaires.

Dans le local de la rue 19 de Febrero, de l'action avait eu lieu. A présent du rouge s'étalait au bas de la photographie. D'un bord à l'autre du bassin la couche de lentilles était crevée. La tête sectionnée du jacaré avait été jetée à côté de moi. Un Auguani avait été catapulté vers l'enclos des tortues et son cadavre se gorgeait de soleil, avec un nénuphar sur une jambe et un deuxième au niveau de la clavicule gauche et des vertèbres cervicales, à l'endroit où le squelette avait subi les plus irrémédiables dommages. Les cuisiniers venaient de halier la carcasse du jacaré jusqu'à

l'entrée des cuisines, ensanglantant et hersant toute la pente. Ils allaient séparer la queue du tronc. Seule la queue, en effet, se consomme.

Quelles anecdotes ? demandait l'Auguani en me bousculant contre la palissade.

Tout cet affreux massacre, murmurai-je. Pour si peu.

Tais-toi, Golpiez, mugit le démobilisé. Tu n'as jamais rien compris à ces choses.

La pluie tambourinait au-dessus de nous. Nous restâmes silencieux plusieurs minutes et déprimés. Je continuais mécaniquement à passer les diapositives.

Des arbres isolés dans le paysage nocturne.

Pomponi nommant pour Golpiez ces silhouettes isolées au bas de quoi tous deux s'arrêtent.

Puis rue 19 de Febrero l'assesseur du juge trempant une machette dans une flaque vermillon intense.

Dessinant du plat de la lame sur ma poitrine un parcours pour les couteaux.

Puis Pomponi paradant devant Golpiez, livrant à Golpiez de petits secrets d'organisation, son rôle dans les guérillas de Yaguatinga, de Mapiaupi, son opposition à tel ou tel assassinat, son approbation pour telle ou telle exécution, évoquant des faits d'armes, se vantant.

Pomponi et Golpiez regardant l'eau immobile, respirant les odeurs de la nuit.

Puis les Auguanis me faisant tomber sur le sable plein de giclures, m'obligeant à ramper jusqu'à la gueule du jacaré, riant, m'introduisant la tête entre les mâchoires de la bête.

Une bonne photo ensuite, la cour des cuisines vue à travers ces rangées de crocs primitifs.

Près de la porte des cuisines la queue du jacaré, un peu plus loin le tronc affalé sur ses quatre pattes.

Puis retour aux étangs de Mapiaupi. Pomponi prêtant à Golpiez son pistolet de service, parlant du tir dans l'obscurité, du tir instinctif, des angles flottants, des angles morts.

Tu ne comprends absolument rien à ces choses, Golpiez, fit soudain le démobilisé.

Et ensuite ? demandai-je au fou.

Ensuite, rien. J'interrogeai Pomponi sur le nom des lucioles qui brillaient autour de nous. Araberaba, me dit-il. Guama, cuissi, muá.

Passe la diapositive suivante, Golpiez, ordonna le démobilisé.

On était de nouveau dans le local de la sécurité politique. On avait la tête à l'intérieur de la tête fétide. On avait la joue posée sur la langue tiède. Les Auguanis appuyaient sur la gueule.

Près des cuisines un phénomène se produisait, fréquemment observé lors des agonies dans la selve. Après un moment de coma le tronc avait repris un peu espoir. Coupé de tout il s'était néanmoins remis en marche sur ce qui lui restait, ses quatre pattes. Il s'ébranlait lentement en direction d'une inexistence plus digne. Il dégorgeait de nouveaux litres de sang, mais il avançait. D'instinct il se traînait dans le bon sens, vers le bassin, vers la boue.

On voyait cela à travers les dents.

En fin d'après-midi la rumeur de l'orage avait cessé. Le ciel se déchira sans libérer de lumière, car il était tard. De rares oiseaux pépiaient aux alentours. Soudain on entendait une note cristalline, une goutte tombant de très haut sur une surface très propre. Les oiseaux gazouillèrent un peu encore.

Tandis que nous devisions et tandis que Golpiez parlait sans rien avouer, Manda était morte. Je ne sais quand exactement. Il nous fallut du temps avant de nous en rendre compte. Elle n'avait rien dit de particulier durant la dernière heure de la séance. Elle était restée allongée sur le flanc, ne se plaignant pas, gémissant de façon anodine. Maintenant elle ne respirait plus. A aucun test son regard flétri ne réagissait.

Une chenille orange grimpait sur le mollet de Manda. Gutierrez la saisit entre pouce et index et la fit voler par-dessus la hutte avec colère. Il alla ensuite s'asseoir au bord de l'eau. Son bras malade empestait. Nous ne disions rien. Après une minute il voulut savoir, sans se retourner, si l'amputation était vraiment inévitable. Je ne répondis pas.

Golpiez caressait la main de Manda. Prostré à côté d'elle il limitait son activité à ce geste.

On va la mettre dans une des pirogues, dis-je.

Oui, acquiesça-t-il. La nuit vient. C'est maintenant.

Frustement il lui caressait la main.

Je renversai la pirogue. Gutierrez avait fourré là-dessous les tronçons du serpent prévu pour le repas du soir. Les fourmis grouillaient, festoyaient. Je déménageai l'embarcation jusqu'à l'endroit où Gutierrez était assis.

Tu as besoin d'aide, Fabianito ? fit-il.

Ça va, dis-je.

Je poussai la pirogue à l'eau. Le démobilisé essayait de guider la coque avec ses membres valides, mais son organisme lui obéissait avec fourberie et réticence, rendant inefficace sa gymnastique. La gangrène l'avait gagné tout entier. Plus rien en lui n'était valide. Lorsque le canot flotta devant lui, il se mit à le surveiller d'un air revêché.

Je remontai vers la hutte. Il fallait transporter Manda. Golpiez saisit le corps sous les aisselles. Les gros seins très bruns de Manda une nouvelle fois s'évadèrent hors de la robe, ballottèrent. Je tenais les chevilles, les talons. Sur cette courte distance nous perdîmes l'équilibre à trois reprises. Nous lâchions notre fardeau, nous demeurions hors d'haleine dans l'herbe, en contact avec la terre et avec l'Indienne.

Nous couchâmes Manda dans la pirogue, sur l'avant, comme si nous ménagions à l'un de nous la possibilité de s'agenouiller à l'arrière pour payer. La pirogue se balança puis se stabilisa.

Dans la lumière déclinante nous étions comme des souches grises. Passifs.

Je pensais à Manda qui avait été là décennie après décennie, toujours disponible pour nous consoler et n'influant jamais sur notre destin, je pensais à Manda dont nous ne connaissions rien.

Gutierrez et Golpiez grelotaient à côté de moi. Il est d'usage de prononcer quelques paroles. Nul n'en avait la force.

Golpiez alors monta dans la pirogue. Il s'assit à l'arrière sans commentaire. J'allai chercher des fruits parmi les affaires que nous avions débarquées et mises à l'abri. J'entassai les fruits près de Golpiez.

Les ténèbres progressaient. La hutte existait encore sur la berge, éclairée par la flamme de la visionneuse.

Il y avait entre nous un sentiment de culpabilité et de gêne. Cela dura une demi-heure, trois quarts d'heure, sans évoluer. La nuit maintenant avait envahi la forêt inondée. Golpiez ne savait pas comment partir.

Quelque chose frétille à nos pieds, un de ces poissons qui aiment se tortiller dans une couche d'eau très mince en agitant autour d'eux la vase et les brindilles.

Donnez le nom indien de cela, dis-je.

Un arambari, dit Golpiez.

Non, grogna Gutierrez. C'était un tamuata.

Peu importe, dis-je. Donnez d'autres noms encore ! Sans relâche nommez et nommez !... Dressez la liste des possibles !...

Un jatuarana, bégaya Golpiez. Un miranha, peut-être ? Ou un arumaça, un bagre-cangatá ?... Un taiabucu ?...

Plus fort ! ordonnai-je. Payez en parlant !... Payez plus fort !

Un matupiri ! dit Golpiez. Un uatacupá !

Sa voix faiblissait. La nuit l'absorbait peu à peu.

Ne vous arrêtez pas ! hurlai-je. Ramez ! La liste est longue !...

Ou un guriyuba, un urumaru, un jacunda, récitait Golpiez. Un jacunda-piranga... un guamajacu... un jaraquí, un cuacacujá...

On ne le voit plus, dit Gutierrez.

Au chapitre suivant, la progression est routinière.

Quand le jour se levait je remarquais en haut des arbres les guandiras géantes. Dans le feuillage elles ressemblaient à de grosses lanternes osseuses. Je ne les avais pas vues apparaître la veille et elles n'avaient signalé leur présence nocturne par aucun cri, mais au petit matin elles étaient là, suspendues en posture de songe, déjà drapées, statiques. Les traces montraient qu'elles avaient passé la nuit avec nous. Le campement était parsemé de leurs déjections.

Je m'extrayais du hamac et j'allais réveiller Gutierrez. Le démobilisé ouvrait l'œil et me demandait combien de jours de navigation nous séparaient encore de Puesto Libertad. Je le corrigeais, lui rappelant qu'à jamais nous avions laissé derrière nous Puesto Libertad, et que notre but était désormais de fonder Juaupes, une commune égalitariste, et de construire en amont de l'Abacau un dispensaire pour les Cocambos et les Jabaanas malades ou survivants, et d'instaurer là une municipalité chamanique et révolutionnaire.

Tais-toi, Golpiez, disait-il. Depuis le début tu t'es trompé sur nos objectifs.

Il souffrait de manière cyclique, avec des pointes de douleur indescriptible et des rémissions. Je l'avais gavé de liqueurs cocambos et, comme celles-ci s'épuisaient, je glanais dans les fourrés les médicaments qui avaient le plus de chances de l'anesthésier. Par sens de la discipline et de l'héroïsme il s'imposait de ne pas geindre. Je lui avais décrit sans fard le cours probable de sa maladie et j'avais écarté l'idée de l'amputation qui aurait été, à ce stade, un vain charcutage. Il ne me suppliait pas de lui déchiqueter l'épaule, il ne réclamait plus rien, avec un courage exemplaire il attendait que le membre tombe et il se taisait.

La nuit les guandiras devaient voleter autour de lui. Il y avait des crottes sur son bras valide, sur sa chemise, sur la médaille d'internationaliste qu'il avait emportée avec les crochets à iguanes et qu'il s'était piquée sur la poitrine à côté de divers autres porte-bonheur. Je brossais les crottes qui le maculaient et je le réinstallais dans la pirogue.

Ainsi deux jours se levèrent.

Je ramais de l'aube à la fin de l'après-midi.

Gutierrez gisait à l'avant, assommé par la marée de sèves analgésiques que charriait son sang. Je lui avais enfilé sous la peau, au niveau de la médaille, des épines cueillies sur des plantes curatives.

Quand il se désenfouissait de son étourdissement, il s'adressait à moi, me prenant toujours pour Golpiez, et il m'annonçait que nous allions terminer en beauté notre voyage dans une municipalité strictement égalitariste, où les plus démunis auraient droit à des soins psychiatriques gratuits, et où les Jucapiras ne seraient inscrits sur la liste des traîtres qu'après un examen impartial de leur dossier, et où les Coariguaçus ne seraient pas d'office accusés d'appartenir à la catégorie des mouchards ou à celle des provocateurs. Afin que se prolonge son euphorie j'abondais en son sens. Il lui arrivait de s'enthousiasmer alors et de polir au-dessus de l'eau le début du discours qu'il prévoyait de faire aux Jabaanas et aux Cocambos le jour où la commune serait fondée.

... que les misérables d'entre les misérables soient les maîtres incontestés, disait-il... absolus... que les Cocambos, que les Jabaanas deviennent les maîtres... qu'ils éliminent alors ceux qui rechignent... dans la forêt faire table rase... constituer des colonnes internationalistes...

avancer jusqu'à la victoire... dans les bourbiers pendant dix ans s'il le faut...

Je lui répondais. J'étoffais notre débat politique avec des énumérations dont le thème était la végétation, la faune. Gutierrez se rendormait. Il vomissait et se rendormait.

Nous ne mangions plus. J'avais jeté aux piranhas les restes du serpent. Dans les clairières du bivouac, les mangues mûres avaient été mordues par les chauves-souris et polluées.

Les chenaux se succédaient avec des tours et des détours. Bientôt la notion d'ouest s'effaça de ma mémoire puis du paysage. Les quatre points cardinaux s'éclairaient de la même manière, comme dans les visions schizophrènes de Golpiez. A l'extrême parfois se resserraient les murailles d'arbres. Dans certains boyaux, l'eau donnait l'impression d'avoir fermenté là pendant des siècles.

Il n'y avait nulle part trace d'Indiens. La selve bruissait peu, comme quand on traverse une zone empoisonnée ou quand on est sourd.

On s'approche, dit Gutierrez sans dessouder les paupières. Tu sens l'odeur ?

Je fis palpiter les ailes de mon nez. Je ne bougeais plus. Les gouttes roulaient sur l'arête de la pagaie, et plus bas ensuite tintaient.

Alors, tu sens ? dit Gutierrez. Cette fumée ?

Non, dis-je.

Je ne voulais pas admettre que j'avais surpris un parfum ténu, une particule de fumée qui avait été crachée par l'huilerie municipale de Puesto Libertad.

Un mirage, dis-je.

Tu ne sais pas flairer, Golpiez, ronchonna le démobilisé. Personne parmi vous ne sait flairer.

De qui parles-tu ? demandai-je.

Mais déjà il s'était reclus dans l'inconscience.

Je repris l'aviron et le replongeai dans l'eau. J'avais hâte de m'éloigner.

Plus tard la malaria, à quoi j'avais échappé jusque-là, fondit sur moi et me dévora. Je sentis la crise venir. La fièvre monta en quelques minutes et transforma aussitôt mon corps en une masse incontrôlée de chair

trépidante, perdant à flots ses multiples liquides. J'étouffais, ma tête brûlait. De l'intérieur elle se consumait. Je m'allongeai à l'arrière de la barque. La plupart des bruits s'éteignirent, si l'on excepte celui de mon sang.

Venant des cimes, par intervalles des débris atterrissaient dans l'embarcation, principalement des araignées ou des papillons à l'agonie, d'une taille et d'une laideur anormales. Je haletais en les regardant tomber près de moi ou sur moi, je tremblais, je me liquéfiais. Pour exorciser ma peur, je mimais avec la main une grosse caranguejeira frôlant les limites de l'agonie, puis les dépassant. Ce petit théâtre de main, j'en avais enseigné la technique à Golpiez lors d'une des dernières séances à Puesto Libertad et, tandis que je faisais danser mes doigts, je me rappelais Puesto Libertad, les interrogatoires, la diapo thérapie, la puanteur de métal grillé qu'en fin de séance exhalait la visionneuse, l'odeur de singes ou de noix de coco pressées et pressurées ou de bauges crocodiliennes qui, selon les heures, entrait par la fenêtre, et je revoyais Golpiez parfois sincèrement halluciné et parfois au contraire rusant, se réfugiant dans une fausse transe et dans de faux souvenirs afin que la grêle des questions le blesse moins fort, s'arrangeant pour faire coïncider ses souvenirs imaginaires avec les miens, avec ce qu'il supposait de mon passé, ou parfois aussi tentant d'embrouiller son destin à celui d'autres révolutionnaires comparables à nous, reprenant à la première personne l'épopée de Jucapiras qui nous ressemblaient, s'identifiant à d'anonymes stomatologues, à des infirmiers ou à des médecins ou à des chamans internationalistes en tous points pareils à nous. Je me redressais sur le hamac que j'avais plié au fond de la pirogue, j'ouvrais les yeux, j'essuyais de mon visage les ruisseaux en train de se renouveler ou en train de refroidir. Il me fallait une minute avant de comprendre que ma main n'était pas une araignée.

Je respirais avec des spasmes.

L'odeur de l'huilerie municipale ne disparaissait pas.

Le jour baissait sans laisser place à la nuit.

J'envoyais par-dessus bord les feuilles pourries et les demi-cadavres. Gutierrez marmonnait au passage les noms. Panapanamuçu le papillon. Nous repartions. Je frissonnais. La pagaie pesait des tonnes.

Je voulais mettre de la distance entre nous et les relents fantomatiques de Puesto Libertad. Dans le dédale des canaux étroits je ramais. Même

endormi je continuais à ramer.

A un moment Gutierrez mugit et me tira de ma torpeur. Il se penchait, et je crus qu'il vomissait, puis je perçus mieux l'origine de ses hoquets. Les tendons de l'épaule ayant rendu l'âme, le bras était tombé à l'eau et coulait. Je me penchai à mon tour, résolu à faire l'impossible pour rattraper le membre perdu, jetant dans la bataille toutes nos ressources, la pagaie, les crochets à iguanes, me démenant et bredouillant en vain des encouragements pour Gutierrez. Après la dernière tentative je conduisis la pirogue vers la rive.

Je sentais la fièvre renaître. En quelques minutes j'allais être de nouveau ravagé par les hautes températures et réduit au délire et incapable d'agir.

On va faire étape, dis-je.

Nous observâmes d'un air morne l'endroit contre quoi la proue avait buté. Une esplanade entourée d'arbres aux feuilles grises, cassantes. Sur les broussailles et les rameaux bas se déployaient des housses cendreuses.

Territoire de caranguejeiras, souffla Gutierrez.

Peu importe, dis-je. Il faut que nous récupérions nos forces. Il faut se soigner, Rui. Ce sera là.

Je mis pied à terre et mon visage fut aussitôt enveloppé dans une cagoule de soie. La toile était solide, elle me comprimait les paupières, les lèvres. Avec horreur j'arrachais autour de moi des faisceaux de fils invisibles. Le réseau vibrait, prévenant de mon arrivée l'ensemble de la colonie. J'entendais le bruit des pattes qui s'émouvaient à proximité, sous les herbes, entre les arbres. J'entendais chuchoter les nids.

Je me dégageai et revins m'asseoir dans la pirogue, sur le hamac humide. Mes tempes battaient, j'avais encore des lambeaux collants dans les cheveux, de nouveau la sueur me détrempeait et me baignait.

Plus loin, à une cinquantaine de mètres, derrière les arbres et les pièges immobiles, on devinait le miroitement d'un cours d'eau.

Tu as peut-être raison, finalement, dis-je. On va chercher un endroit avec plus de monde, avec des Cocambos et des Jabaanas. On pourrait essayer de rejoindre le fleuve qui coule au-delà de cette bande de terre.

Tu n'y connais rien, Golpiez, dit Gutierrez. Le site est bon. On va fonder ici Juaupes.

Ici ? me révoltai-je. Mais il n'y a même pas un oiseau dans les branches, il n'y a que des araignées.

Et alors ? rugit le démobilisé. Puisque les Cocambos se cachent !...

Il avait changé de position, il se tortillait vers l'avant, il s'agenouillait, prenant des appuis sans son bras. Il voulait par ses propres moyens quitter la barque.

Puisque les Jabaanas refusent nos offres !... dit-il.

Intrépidement il enjambait l'espace qui le séparait de la berge. Je m'élançai pour lui prêter main forte, mais la pirogue glissa, s'évanouit sous lui, et lorsque je fus à la proue une gerbe noire m'éclaboussa. Il s'était écroulé déjà dans la vase du bord de l'eau.

Je fis des efforts pour le hisser dans l'embarcation, et, comme de ma persévérance amicale rien ne résultait, je redescendis à terre et fis des efforts pour le tirer sur l'herbe qui grisonnait et vibronnait à mes chevilles. Il était immergé en oblique jusqu'à la médaille et il se débattait, affolé à l'idée d'être désormais manchot, se débrouillant mal dans ses gestes unilatéraux, coordonnant mal ses équilibres. Meuglant et meuglant, il giflait les hampes rabougries des roseaux. Il ne se noyait pas, il était debout dans les semi-liquides et les viscosités, mais il se doutait que le fond mouvant le soutenait de manière hypocrite et bientôt se désagrègerait et l'aspirerait, et il avait peur et il criait. Je ne réussissais pas à l'aider.

Nous sommes en train de vaincre ! hurlai-je pour couvrir sa voix et lui insuffler l'énergie indispensable.

Tais-toi, Golpiez, dit Gutierrez en se calmant. Laisse-moi. Je ne souffre pas. Même moralement je ne souffre pas.

Je le lâchai. J'étais épuisé. Je remontai avec difficulté dans la pirogue et m'y écroulai en poussant des râles.

Je vais leur exposer notre programme, dit Gutierrez. Laisse-moi parler. Tu ne saurais pas t'adresser à elles.

Elles qui ? demandai-je.

Tu risquerais plutôt de les effrayer avec tes discours jucapiras, compléta-t-il.

Malgré les crampes de fièvre et les tremblements qui me coupaient la respiration, je me haussai sur le coude, désirant voir ce que fixaient ses yeux injectés de sucs anesthésiants. La luminosité avait chuté, on vaguait au seuil des ténèbres, mais cela suffisait pour que le public fût là, des dizaines et des dizaines de caranguejeiras qui de leurs tanières s'étaient extraites et nous examinaient, pétrifiées. Les Cocambos avaient toujours prétendu qu'au secret de la forêt elles s'organisaient en collectivités aussi perfectionnées que les nôtres, mais sans hiérarchie ni police et sans héros.

A trente centimètres de la rive, Gutierrez clapotait, avec des éructations et des silences. Seules sa tête et les parties hautes de son buste dépassaient de l'eau vaseuse. Il avait l'air comme installé là, comme ayant fait pour sa dernière heure le choix d'une vie amphibie, sereine. Il se concentrait. Il peaufinait son adresse aux masses.

Je flottais sans bruit à proximité. Une minute s'écoula, puis une autre. Derrière le premier rideau de végétation, les caranguejeiras, pour les besoins inconcevables de leur commune, avaient déboisé un vaste champ sans couleurs sur lequel des draperies de salive avaient été partout déferlées. Marcher dans pareil décor était exclu, et même mon regard s'y promenait avec prudence. Je cherchais à distinguer ce qui se mouvait au-delà, la rivière, le fleuve.

Très loin, de l'autre côté du fleuve, une minuscule lumière scintilla puis s'éteignit.

On dirait qu'il y a là-bas quelque chose d'habité, annonçai-je.

Le démobilisé n'était pas en mesure de me répondre. Il s'était farouchement raidi hors de la boue, et déjà il serrait le poing droit et il le tendait devant lui comme le font les orateurs, afin de marteler avec véhémence ses idées, ainsi que les touffes d'herbes qui allaient lui servir de pupitre.

De l'autre côté du fleuve j'apercevais de nouvelles très petites lumières. L'ombre ne permettait pas d'évaluer à quelle distance elles brillaient, mais ce qu'elles composaient était sans mystère, ce qu'elles révélaient correspondait, en gros, au périmètre du bidonville Manuela Aratuípe.

La fièvre m'ôtait le goût de réfléchir. J'eus soudain envie de me rendormir, mais Gutierrez avait commencé à parler de la révolution aux araignées, et ce n'était pas un bruit berceur.

... que les misérables d'entre les misérables soient les maîtres incontestés... absolus... qu'ils éliminent alors ceux qui rechignent... ceux qui ne veulent pas vivre avec eux dans la selve... la révolution est à ce prix... dans la forêt faire table rase... avancer jusqu'à la victoire... dans les brouillards pendant dix ans s'il le faut... pendant cinquante ans... que Cocombos et Jabaanas cessent de fuir et deviennent les maîtres...

... ne pas céder devant la douleur... devant sa propre douleur... assurer pour tous une victoire écrasante... même si tous ont renoncé ou péri... même seul faire table rase... même si tous ont fui... rameuter les fuyards... convaincre par l'exemple, par la violence si nécessaire... abolir l'inégalité... que rien ni personne ne dépasse... que les plus misérables soient la norme... même seul proclamer l'égalité... même depuis la fange... pour la proclamation recourir au langage des plus démunis... même si tous ont disparu... obliger ce langage à vivre... même seul dans la forêt l'apprendre... le parler...

La petite foule des caranguejeiras avait formé un demi-cercle. Dans les branches, sur les buissons, se déhanchant parfois sous des tunnels de toile, elles écoutaient. Sans hostilité ni intérêt elles faisaient acte de présence.

J'avais des divergences avec Gutierrez sur certains points de son programme, des divergences mineures, mais je ne les exprimais pas. Je n'abandonnais pas Gutierrez, j'approuvais d'un mouvement de tête ses conclusions, l'encourageant à poursuivre sur sa lancée, finissant les mots ou les phrases quand sa voix faiblissait. Lorsque les pauses s'éternisaient et que Gutierrez cherchait sa respiration ou ses idées, je tenais à me montrer solidaire de lui et de la révolution en général, et je prenais le relais, affirmant ainsi sans ambiguïté que j'étais partie intégrante du spectacle. Je faisais patienter notre public, avec les doigts je théâtralisais ce qui convenait le mieux à la situation, je mimais une manière égalitariste de remuer les pattes, de se tapir et d'attendre.

Il faisait nuit. Gutierrez continuait à parler.

... niveler au plus bas pour commencer... que d'eux-mêmes ceux qui dépassent s'abaissent... parler la langue des oubliés... celle de ceux qui ont été tués... de ceux qui n'existent plus...

J'accompagnai longtemps la harangue de Gutierrez, puis la fièvre monta encore et me réduisit l'esprit à un amas de ruines charbonneuses, m'empêchant de savoir comment le démobilisé avait conclu, sur quel appel et sur quelle note d'espoir. Nos auditrices s'étaient retirées une à une. Maintenant la pirogue dérivait. Je m'éloignais de l'endroit où Gutierrez peut-être articulait encore ou flottait. La coque heurta une racine.

La nuit se tut. J'ouvris les yeux. Devant les étoiles stagnaient les nuages. Je ne voyais à peu près rien, sinon le clignotement infime qui par intermittence signalait au loin, au-delà du territoire des araignées, le bidonville Manuela Aratuípe.

DU MÊME AUTEUR



LISBONNE, DERNIÈRE MARGE, *roman*, 1990 (“double”, no 101)
ALTO SOLO, *roman*, 1991
LE NOM DES SINGES, *roman*, 1994
LE PORT INTÉRIEUR, *roman*, 1996 (“double”, no 68)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE, *roman*, Denoël, 1985
UN NAVIRE DE NULLE PART, *roman*, Denoël, 1986
RITUEL DU MÉPRIS, *roman*, Denoël, 1986
DES ENFERS FABULEUX, *roman*, Denoël, 1988
NUIT BLANCHE EN BALKHYRIE, *roman*, Gallimard, 1997
VUE SUR L'OSSUAIRE, *romance*, Gallimard, 1997
LE POST-EXOTISME EN DIX LEÇONS, LEÇON ONZE, Gallimard, 1998
DES ANGES MINEURS, *narrats*, Le Seuil, 1999 et « Points », 2001
DONDOG, *roman*, Le Seuil, 2002 et « Points », 2003
BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE – UN NAVIRE DE NULLE
PART – RITUEL DU MÉPRIS – DES ENFERS FABULEUX, Denoël, 2003
BARDO OR NOT BARDO, *roman*, Le Seuil, 2004 et « Points », 2006
NOS ANIMAUX PRÉFÉRÉS, *entrevoûtes*, Le Seuil, 2006
SONGES DE MEVLIDO, *roman*, Le Seuil, 2007
MACAU, *roman*, avec des photographies d'Olivier Aubert, Le Seuil, 2009
ÉCRIVAINS, *roman*, Le Seuil, 2010
TERMINUS RADIEUX, *roman*, Le Seuil, 2014

Cette édition électronique du livre *Le Nom des singes* d'Antoine Volodine a été réalisée le 28 octobre 2014 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707314833, n° d'édition 2892, n° d'imprimeur I4-0431, dépôt légal août 1994).

Le format ePub a été préparé par ePagine.
www.epagine.fr

ISBN 9782707331342

OceanofPDF.com